

HISTOIRE
DE FERDINAND
ET
ISABELLE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE FERDINAND
ET
ISABELLE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DES
ROIS CATHOLIQUES
FERDINAND
ET
ISABELLE.

TOME PREMIER.

VIS UNITA MAJOR.



A PARIS,

Chez LE CLERC, Libraire, Quai des Augustins, à la Toison d'Or.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PREFACE.

LES REGNES de Ferdinand & d'Iſabelle furent la ſource de toute la grandeur Eſpagnole. La réunion de tant de Couronnes a tourné l'attention des différens Etats de l'Europe vers cette Puiſſance nouvelle, qui ſembloit vouloir tout envahir; dès-lors le ſyſtême politique a changé.

Voilà un grand point de vue; mais ce n'eſt pas tout ce qu'il faut chercher dans l'Hiſtoire: j'y ai étudié la marche de l'eſprit humain, autant que la révolution des Empires; le caractere des Souverains, leur influence ſur les Peuples qu'ils ont gouvernés, autant & plus que le nombre de villes ſoumiſes, de batailles gagnées, de Provinces échangées. En écrivant l'Hiſtoire, comme en la liſant, la connoiſſance des événements

HISTOIRE DE FERDINAND ET ISABELLE.

TOME PREMIER.

ſion qu'il donne doit être forte autant que meſurée, pour déterminer les opérations du Gouvernement, comme l'Etre qu'il repréſente détermine celles de la nature.

Parcourons l'Hiſtoire du monde; nous verrons des peuples innombrables ſe diviſer & ſe détruire par la foibleſſe de leurs Maîtres. Jamais un Etat n'a été floriſſant que quand une main aſſurée en a tenu les rênes.

Ferdinand & Iſabelle relevèrent la gloire de l'Eſpagne; ils réunirent des forces dont la diviſion avoit fait pendant bien des ſiécles le malheur de ces vaſtes contrées. Sous eux, les Grands apprirent qu'ils ſont nés, non pour opprimer, mais pour ſervir leur patrie, & le peuple connut la liberté, fruit précieux d'une ſage dépendance. Mais il n'y a rien de pur chez les hommes; la politique de Ferdinand fut toujours artificieuſe, & ſouvent injuſte; la piété d'Iſabelle fut ſuperſtitieuſe & ſanguinaire; toute l'Europe eut à ſe plaindre de la mauvaiſe foi de l'un, & l'Eſpagne gémit encore du zèle aveugle de l'autre.

On ſait qu'après que les Goths eu-

rent chassé les Romains de l'Espagne, ils jouirent pendant plusieurs siecles de la fertilité de son climat, & des avantages de sa situation, jusqu'à ce que l'incontinence du Roi Rodrigue & le ressentiment du Comte Julien armerent les Maures, & soumirent aux Mahometans le Royaume le plus vaste & le plus florissant qui fut alors dans toute la Chrétienté. En 711, Rodrigue devenu éperduement amoureux de la jeune Cava, fille du Comte Julien, osa lui faire violence. Le fougueux Julien punit sa patrie des fautes de son Maître; il appella les Maures de l'Afrique dans la partie de l'Espagne qu'il gouvernoit; il leur livra les Villes qui étoient sous sa puissance: le nombre des Barbares s'accrut de jour en jour. En moins de trois ans ils détruisirent les forces de Rodrigue, lui ôterent la vie, & se rendirent les maîtres de son Royaume. Un Prince du Sang des Goths, nommé Pélage, recueillit les débris de l'armée Chrétienne, & tous les Espagnols qui voulurent rester fideles à la race de leur Maître. Il se retira dans les montagnes des Asturies, d'où

Les Maures s'emparent de l'Espagne.

il osa faire la guerre aux vainqueurs. Son courage & sa sagesse fonderent le Royaume appellé des Asturies, qui devint le berceau de la nouvelle puissance des Chrétiens.

Pélage rétablit les Chrétiens dans quelques contrées. Charlemagne fait des conquêtes en Espagne.

Tandis que les Maures étendoient leurs conquêtes dans la Gaule Narbonnoise, Pélage sut reculer & défendre ses frontieres. Enfin les Barbares révoltés contre leur Chef formèrent autant de Royaumes dans l'Espagne Mahometane, qu'il y avoit de Gouverneurs : cette heureuse division donna aux Chrétiens la facilité de se maintenir & de s'étendre. Alors Charlemagne passa les Pyrennées; il soumit la Catalogne, l'Arragon, la Navarre, & y établit des Comtes qui devinrent depuis des Souverains. En effet, les fils de Louis le Débonnaire trop occupés dans la France, abandonnerent les conquêtes de Charlemagne au-de-là des Pyrennées, & laisserent les Navarrois, les Catalans & les Arragonnois se choisir des maîtres. Mais ces peuples surent en même tems conserver les droits de l'humanité : ils réglerent l'autorité pour la rendre à jamais respectable,

Les Espagnols choisissent des Maîtres. Loix nouvelles.

& voulant toujours obéir à leurs Rois, ils prétendirent les forcer à être toujours justes. Le fore de Sobrarbe prit naissance alors: il portoit entr'autres dispositions, que le Roi ne statueroit rien d'important, *tant en paix qu'en guerre, ni pour l'imposition des subsides, ni pour aucune loi du Royaume* sans le consentement de douze Ricombres, c'est-à dire, de douze hommes considérables nommés par les Etats. Les Grands succéderent aux Ricombres. Les Rois de Navarre & de Castille furent depuis s'arracher à ces entraves: mais les Arragonnois continrent bien plus long tems leurs Souverains. Nous en verrons des preuves sous le regne de Ferdinand.

Troubles dans toute l'Espagne.

Des guerres entre les Navarrois, les Castillans & le Royaume de Léon donnerent aux Rois Maures le tems de respirer; mais l'intérêt qui avoit divisé les Chrétiens, les réunit bientôt. Ils conquirent le Portugal, la Castille nouvelle, la Province de Murcie; ce fut encore autant de Royaumes. Enfin pendant plus de 700 ans, on voit dans leur histoire ce qui sera toujours dans un vaste pays divisé en

plusieurs Souverainetés, des alliances & des guerres, des révolutions & des conquêtes, quelques belles actions, & beaucoup de crimes.

Etat des Maures au tems de Ferdinand & d'Isabelle.

Au tems de Ferdinand & Isabelle, les Maures ne possédoient plus en Espagne que le Royaume de Grenade : mais cette heureuse contrée nourrissoit un plus grand nombre d'Habitans qu'aucune autre de même étendue. La nature & l'industrie en avoient fait le plus beau pays de l'Europe. Dans l'espace de 70 lieues de long, sur 25 dans sa plus grande largeur, cet Etat avoit cent Villes, dont plusieurs étoient enrichies par un commerce prodigieux. Des Villages nombreux contenoient une multitude de cultivateurs ; la terre naturellement fertile, prodiguoit à des mains industrieuses plus de fruits qu'il n'en falloit pour nourrir un grand peuple. Les Grenadins tiroient de leurs meuriers & des laines de leurs troupeaux de quoi commercer avec l'Afrique & l'Europe. Leur population encouragée par l'abondance augmentoit sans cesse, tandis que les peuples des contrées voisines livrés à

Etat des Chrétiens.

tous les désordres du gouvernement féodal étoient victimes des dissensions des Grands, & de l'avidité des Juifs, à qui les fiers Espagnols abandonnoient les profits du commerce & de la perception des impôts, comme indignes de ce peuple guerrier qui ne se croyoit fait que pour détruire. En effet, l'esprit de discorde avoit presque toujours égaré leur courage. Les Princes Chrétiens trop occupés à se faire la guerre, servoient les Mahometans leurs plus grands ennemis, lorsque les descendans de Henri de Transtamare, Prince aussi vertueux que le peut être un usurpateur, partagerent entr'eux l'Arragon & la Castille, avec tous les Etats qui en dépendoient; puis se réunissant par une heureuse alliance entre Ferdinand, Roi d'Arragon, & Isabelle, Reine de Castille, ils conquirent ensemble le Royaume de Grenade, & firent de presque toutes les Espagnes soumises à la même Couronne, un Etat florissant que leurs successeurs surent encore étendre. Pour connoître le génie de ces deux Monarques, pour bien comprendre quel service ils ont rendu à l'Espagne,

il faut jetter les yeux sur le regne qui a précédé le leur dans les deux différens Royaumes, & voir ce qui les éloignoit du trône où la Providence les a placés.

1454. Quelles Puissances partageoient l'Espagne en 1454.

En l'année 1454, lorsque Henri IVe du nom, frere de l'Infante Isabelle, monta sur le trône de Castille, cinq Puissances partageoient tout ce vaste pays qui, défendu d'un côté par les Pyrennées, est entouré de la mer partout ailleurs. Henri possédoit les deux Castilles, l'Andalousie, les Asturies, la Galice, la Biscaye & le Royaume de Léon. L'Arragon, la Catalogne, les Royaumes de Valence, de Murcie, de Majorque formoient un autre Etat échu par alliance, & plus encore par le choix des peuples à une branche cadette de la Maison de Castille. Depuis, comme nous l'allons voir, un de ses rejettons avoit épousé l'héritiere du Royaume de Navarre; le Portugal obéissoit au Roi Alphonse Ve du nom. Enfin le Royaume de Grenade appartenoit aux Maures.

Troubles en Castille & en Arragon; Jean d'Arra-

Les rênes du Gouvernement de Castille ne pouvoient pas être en plus mauvaises mains que dans celles de

Henri ; son regne fut celui de tous ceux qui voulurent diviser ou détruire. Les Grands surs de l'impunité, immoloient sans cesse leurs Vassaux dans des guerres particulieres, à leur ambition & à leur intérêt personnel. L'Arragon n'étoit pas plus tranquille. Tandis que son Roi Alphonse, s'occupoit en Italie de la conquête de Naples, il avoit laissé à Jean son frere, le Gouvernement de ses Etats Espagnols, avec le titre de Lieutenant Général. Jean ne se trouva pas satisfait de cette autorité précaire, il étoit veuf de la Reine de Navarre, derniere Princesse de la Maison d'Evreux : Il prétendit aussi régner de son chef dans la Navarre qui appartenoit à ses enfans de ce premier mariage. Don Carlos, Prince de Viane, son fils aîné, auroit été, malgré ses droits, le sujet le plus soumis de son pere, si une injuste marâtre n'étoit venu lasser son respect & exciter l'indignation des Navarrois. Jeanne Henriquès, fille d'un Prince du Sang, Amiral de Castille, avoit épousé Jean, Lieutenant Général d'Arragon, veuf de la Reine & prétendu Roi de Na-

1454. [Jean d'Arra]gon usurpateur de Navarre.

Injustices de Jeanne Henriquès son épouse, envers le Prince de Viane, enfant du premier lit.

varre. Bientôt elle mit au monde le Prince Ferdinand, celui-là même dont nous écrivons l'Histoire. Son extrême tendresse pour ce fils, qui n'étoit l'héritier d'aucune Couronne, lui fit haïr Dom Carlos qu'elle voyoit déja Roi de Navarre par sa mere, & destiné à recueillir un jour l'héritage du Roi d'Arragon son oncle qui n'avoit point d'enfans légitimes. Jeanne Henriquès communiqua ses sentimens injustes à son époux. Tandis que celui-ci gouvernoit l'Arragon, elle prétendit gouverner en son nom la Navarre, quoique le Prince de Viane eût déja trente-deux ans. Les Navarrois indignés, armerent malgré lui le fils de leur Reine qu'ils regardoient comme leur Maître. Jean, Usurpateur de Navarre, & Lieutenant Général du Royaume d'Arragon, tourna contre son fils une Armée Arragonnoise destinée à faire la guerre à la Castille. Dom Carlos fut pris dans une bataille qu'il avoit donnée avec répugnance; il fut livré aux horreurs d'une prison rigoureuse. Tant d'injustice souleva aussi l'Arragon. Ce peuple avoit les yeux ouverts sur

1454.

Les Navarrois arment contre Jean & contre son épouse.

deux Princes qui tous deux pouvoient devenir ses Rois ; il se souvint de sa liberté : les États d'Arragon défendirent aux Soldats d'obéir à Jean, s'il vouloit les mener de nouveau contre la Navarre : ils se firent médiateurs entre lui & son fils, & le forcerent de souscrire à un traité que Jean se promettoit bien d'enfreindre. Il rendit la liberté à Dom Carlos ; mais loin de le rétablir dans une partie de la Navarre que ce traité lui accordoit, ce Prince injuste soulevoit le jeune Henri, frere d'Isabelle, alors héritier de la Castille, contre le Roi son pere & son Maître, esperant tourner toutes les forces de ce Royaume voisin, contre les frontieres de la Navarre, que les Arragonnois refusoient d'usurper.

1454.

Les Etats d'Arragon appaisent la querelle.

Cependant ce même Henri, Prince de Castille, venoit de répudier, sous prétexte de stérilité, Blanche, fille du premier lit de Jean Roi de Navarre, & sœur du Prince de Viane. Cette injure n'aigrit point un mauvais pere qui n'avoit des yeux que pour sa nouvelle épouse & pour son fils Ferdinand. Les Arragonnois commen-

Henri Prince de Castille, répudie Blanche, Princesse de Navarre.

çoient à le haïr, ils vouloient la paix
1454. générale, ils négocierent un traité qui
devoit terminer les affaires des trois Royaumes. Mais Henri, Prince de Castille, & Jean, Usurpateur de Navarre, cabaloient sans cesse : celui-ci, pour ôter à son fils aîné ce que la nature & la loi lui donnoient; celui-là, pour troubler les vieux ans du Roi son pere, ou plutôt pour servir l'ambition & les caprices de ses favoris. Ce pere mourut. Plusieurs Historiens assurent qu'il voulut deshériter le Prince Henri, mais que l'enfance de Dom Alphonse son second fils ne promettant pas à son peuple un gouvernement plus heureux, il laissa régner celui qu'il avoit tant de raison de haïr. Quoiqu'il en soit, le testament du Roi de Castille nommoit Henri, son successeur; il assignoit quelques Villes pour subsistance à la Reine son épouse, belle-mere du nouveau Roi, à Dom Alphonse, son second fils, & à la Princesse Isabelle sa fille, celle-là même qui étoit déstinée à réparer les malheurs de sa Patrie.

Il devient Roi par la mort de son pere.

Henri à peine sur le Trône épousa
1455. Jeanne, Infante de Portugal. Cette

Princesse d'une rare beauté, d'un caractere vif & enjoué, sembloit devoit être l'ornement d'une Cour dont elle ne fut que le scandale. Au milieu des Fêtes qu'occasionna cette alliance, les Grands & les principaux Officiers rassemblés se communiquèrent les sentimens de mépris qu'Henri leur avoit déjà inspirés. Accoutumés dès le regne précédent à la révolte & à l'indiscipline, ils formerent un complot pour se rendre maîtres de la personne du Roi. On ignore qui ils vouloient mettre à sa place; le Prince Alphonse n'avoit pas deux ans, l'Infante Isabelle n'en avoit que quatre; mais la conspiration fut découverte: Henri se contenta de disperser les conjurés. Cette occasion ne fut pas la seule qui persuada aux Castillans que leur Maître ne savoit ni récompenser ni punir.

1455.

Son mariage avec Jeanne de Portugal.

Conspiration découverte.

On ne concilie pas bien les passions de Henri avec le titre d'impuissant que son siécle & la postérité lui ont toujours donné; mais tous les Historiens ne parlent que de ses infidélités à la Reine, qu'il consoloit en lui pardonnant, même en autorisant toutes

1456.

Impuissance de Henri, désordres de la Cour de Castille.

celles qu'elle lui faisoit à son tour.
1456. Tandis que les Ministres achetoient au prix des richesses de l'Etat des créatures qu'ils pussent un jour opposer à leur Maître, le Roi oublioit aux pieds de ses Maîtresses les devoirs & les prérogatives du Trône. Son goût pour la débauche le rendoit inconstant. A Dona Sandoval qu'il fit Abbesse d'un célebre Monastere, lorsqu'il fut dégouté d'elle, succéda une autre Maîtresse nommée Dona Guiomar. L'humeur impérieuse de Guiomar déplut bien-tôt à la Reine qui ne crut pas que les droits de la favorite s'étendissent jusqu'à pouvoir lui manquer de respect. Les explications entr'elles furent si vives, les reproches de part & d'autre si sanglans, que Jeanne oubliant la dignité du Trône, chargea de coups celle qu'elle ne regarda comme sa rivale que dans cette seule circonstance. Elle déclara à Henri qu'elle ne garderoit plus à l'avenir ni mesures ni bienséances, & de ce jour elle fit trophée de ses désordres, comme le Roi publioit les siens.

Dom Bertrand de la Cueva, hom-
1457. me d'une naissance médiocre, mais

Majordome ou Grand Maître de la Maiſon du Roi, & l'un des favoris de ce Prince, avoit toujours plû à Jeanne. Elle ne diſſimula plus ſa paſſion. La Cueva avoit ſubjugué la Reine, parcequ'il étoit un des plus beaux hommes de la Cour. *Henri* ne l'en aima pas moins. Quelques Hiſtoriens ont écrit que cette intrigue étoit concertée avec lui. On n'a pas beſoin de lui chercher des vices, mais il eſt certain qu'il combla de biens la Cueva, & qu'il le décora des plus hautes dignités, dès qu'il ne put pas douter de ſon commerce avec la Reine, que ce ſcandale devint auſſi public que la prétendue impuiſſance du Roi, & que la vocation de l'Infante Iſabelle au Trône de Caſtille, ne fut fondée que ſur toutes ces horreurs.

1457.

Dom Bertrand de la Cueva favori de la Reine de Caſtille.

Un jour à un retour de chaſſe où le Roi & la Reine avoient été tous deux, la Cueva parut ſur le chemin de Madrid, montant un ſuperbe cheval, couvert des livrées de la Reine, & portant ſes chiffres ſur ſes armes. Il fit publier par des Ecuyers qui le précédoient, que le Chevalier de l'Illuſtre Reine ne permettroit le paſſage

Singulier hommage de la Cueva aux charmes de la Reine.

1457. à aucun Chevalier qui auroit une Dame, à moins qu'il ne laissât à la barriere, élevée précipitamment, le gantelet de la main droite en signe de soumission, ou qu'il ne s'exposât à six assauts contre lui, *à qui auroit la plus belle amie.* Le Roi témoin de cette bisare galanterie, s'y prêta avec sa complaisance ordinaire; il plaça la Reine & toute sa Cour, sous des Galeries préparées en hâte pour ce spectacle. Beaucoup de Cavaliers se présenterent, la Cueva les combattit tous; quelques uns conserverent autant d'avantage que lui; ceux-là choisirent des caracteres d'or qu'on avoit suspendus à une espece d'arc de triomphe, pour former les chiffres de leurs Dames qu'ils appliquerent sur leurs Ecus. La Fête finit par un grand festin que le Chevalier vainqueur donna à leurs Altesses (c'étoit ainsi que les Rois de Castille & d'Arragon se qualifioient alors). En mémoire de ce singulier hommage aux charmes de la Reine, le Roi Henri fonda dans le lieu même du Tournois un magnifique Monastere, sous le nom de Saint George del Passo, ou du pas, qu'il fal-

loit franchir. C'eſt encore un des plus riches Couvens de l'Eſpagne. Quelque peu important que ce fait paroiſſe, il peint bien des mœurs ſuperſtitieuſes & diſſolues. 1457.

Diviſion dans l'Arragon.

Tandis qne les débauches aviliſſoient la Cour de Caſtille, les crimes diviſoient celle d'Arragon. L'implacable Jeanne Henriquès que les obſtacles irritoient de plus en plus ne pouvoit pardonner au Prince de Viane, ni ſes vertus, ni l'amour des peuples qu'elles lui méritoient, moins encore les avantages de ſa naiſſance. La haine des Navarrois lui faiſoit craindre que ſon fils Ferdinand ne pût jamais monter ſur ce Trône; mais celui d'Arragon l'intéreſſoit bien davantage. Dom Carlos y avoit des droits avant Ferdinand ſon cadet: pour les lui arracher, il falloit lui faire perdre l'affection des peuples Arragonnois, & le forcer à devenir coupable. L'aveugle Roi Jean reçut toutes les impreſſions que ſon épouſe voulut lui donner; ils réſolurent de laſſer la patience du Prince de Viane; & d'abandonner la Couronne de Navarre pour aſſurer celle d'Arragon ſur la tête de leur fils.

1457.

Jeanne Henriquès arme le Comte de Foix contre le Prince de Viane son beau-frere.

Jean avoit eu trois enfans de l'héritiere de la Maison d'Evreux, Dom Carlos, Prince de Viane, Blanche, répudiée par le Roi Henri avant son avenement au Trône de Castille, & Léonore, mariée au Comte Souverain de Foix. Ce Prince, voisin de la Navarre y menageoit un parti considérable, il étoit ambitieux; Jeanne Henriquès le trouva digne de l'associer à toutes ses injustices: elle concerta un traité par lequel le Comte de Foix s'engageoit à combattre son beau-frere, & à lui ravir tout ce qu'il possédoit dans la Navarre, à condition que cette Couronne qui resteroit sur la tête du Roi Jean pendant toute sa vie, passeroit ensuite au Comte de Foix. Le traité portoit que le Roi de Navarre ne pardonneroit jamais à son fils, ni à Blanche sa fille, qu'il nommoit la complice de son frere, quoiqu'elle n'eût pris aucune part à tous ces troubles; que des Juges choisis les déclareroient tous deux juridiquement déchus de tous leurs droits & incapables de posséder jamais ni la Couronne de Navarre, ni aucune autre. Cet odieux traité ne tarda pas à s'exécuter. Le Comte de Foix se mit

en campagne au commencement du printems ; Jeanne Henriquès parut elle-même à la tête de son armée composée non pas d'Arragonnois (car ils refuserent constamment leurs forces), mais d'un parti qui s'étoit élevé en Navarre. Le Comte de Foix avoit encore des troupes soudoyées, & toutes celles que sa Souveraineté avoit pû lui fournir. Ils attaquerent le Prince de Viane dans les plaines de Stella. Ni l'amour qu'il inspiroit à son parti, ni sa valeur, ni la justice de sa cause ne purent lui faire gagner la bataille. Quand tout fut désespéré, Dom Carlos fuit vers Pampelune ; pressé de mettre ordre aux affaires de son parti, il nomma Blanche, sa sœur, pour gouverner à sa place, aidée des conseils de son Chancelier de Beaumont ; puis il prit sa route vers la France, tant pour obtenir de Charles VII qui y regnoit alors, qu'il n'assisteroit pas le Comte de Foix, que pour y attendre les ordres du Roi Alphonse son oncle qu'il regardoit comme son unique recours.

1457.

Le Prince de Viane est battu.

En effet les plaintes du Prince de Viane toucherent Alphonse, il ap-

pella son neveu à Naples, & l'y reçut
1457. avec bonté. Il vit dans les récits naïfs de ce Prince la méchanceté de la Reine Jeanne, l'avidité du Comte de Foix, & le coupable aveuglement du Roi son frere. Les malheureux ont des droits sur tous les cœurs; d'ailleurs l'adversité avoit élevé l'ame de Dom Carlos: ses vertus, les graces de son esprit & de sa figure rendoient sa marâtre & son beau-frere encore plus odieux. Le Roi envoya en Arragon un Gentilhomme nommé Dom Vidal, pour plaider la cause de son neveu; mais ce Ministre trouva les affaires plus brouillées que jamais. Aussi-tôt après la journée de Stella, ~~le Comte de Foix avoit sommé Dom Juan de sa parole~~, & sur le champ de bataille même où Dom Carlos avoit été vaincu, son pere & son beau-frere entreprirent de le dégrader. On fit une procédure précipitée; selon le projet du traité, la Sentence définitive déclaroit Dom Carlos & la Princesse Blanche indignes de porter la Couronne. Un fantôme d'Etats composés de la faction de Foix, se soumit par un acte public à cette étrange loi, & ils reconnurent

Il est déclaré en Navarre incapable de porter la Couronne.

le Comte & la Comtesse de Foix héritiers du Trône que Dom Juan ne pouvoit pas leur donner. 1457.

Le Chancelier de Beaumont voulut opposer un acte public à l'attentat qui venoit de se commettre. Malgré la faction de Foix, le Prince de Viane étoit aimé dans toute la Navarre. Le Chancelier convoqua des Etats à Pampelune au nom de la Princesse Blanche, ils furent plus nombreux que ceux de Stella. Il y exposa avec véhémence l'usurpation du Comte de Foix; il rappella aux Navarrois que Dom Carlos étoit l'héritier du trône, & que la Nation s'avilissoit en laissant opprimer son Roi légitime par des tyrans étrangers; il peignit des couleurs les plus vives la Reine Jeanne, le Comte de Foix, le Roi son beau-pere, & déclara aux Etats que le Prince de Viane étoit leur maître. Ce discours fut suivi d'une acclamation générale; on proclama Roi au milieu de la Capitale, celui qui, deux jours avant, avoit été déclaré à huit lieues de là, incapable de porter la Couronne. Le Religieux Prince de Viane désavoua son Chancelier & ses Sujets; il leur écrivit; les blâma, leur

Dans ce même Royaume il est proclamé Roi.

1457. ordonna d'obéir toujours au Roi son pere, & de ne plus reculer la paix qu'il desiroit avec ardeur.

Projet de conciliation.

D. Juan de son côté accusoit le Prince de Viane de rébellion, mais il respecta, ou plutôt il craignit le Roi d'Arragon son frere. Toutes les hostilités cesserent, le traité que dicta D. Vidal portoit que le pere & le fils remettroient entre les mains d'Alphonse toutes les Places qu'ils possédoient l'un & l'autre en Navarre. D. Carlos lui-même avoit proposé cette condition : il fallût y souscrire. On annula la proclamation faite à Pampelune ; enfin le Prince de Viane touchoit au moment de la paix : mais le sort n'étoit pas las de le persécuter.

1458. Mort du Roi Alphonse.

Alphonse, tout prêt à prononcer, fut attaqué d'une maladie dont il mourut en peu de jours. A peine eut il le tems de faire un testament, qui laissoit à Jean, son frere, tous ses Etats héréditaires, mais qui donnoit la Couronne de Naples, comme une conquête dont Alphonse pouvoit disposer, à Ferdinand, son fils naturel.

Aussitôt après la mort d'Alphonse, Dom Carlos passa en Sicile dans les

Etats du Roi son pere ; il fut reçu à Palerme avec transport : mais ce Prince modeste, évita tout ce qui pouvoit donner de l'ombrage à son pere, & à ses ennemis des prétextes de le persécuter. Il écrivit au Roi d'Arragon pour désarmer sa colere, il sembloit ne mettre plus d'autres conditions à la paix qu'une amnistie générale pour tous ceux de son parti. L'épouse du Roi Jean, ne voyoit pas d'un œil tranquille le Prince de Viane adoré dans des Etats éloignés de l'Espagne, & qu'elle destinoit à son fils. On conduisit la main du Roi qui écrivit à Dom Carlos des lettres pleines de tendresse, il l'engageoit à quitter la Sicile pour se rendre à l'isle de Majorque, d'où il pourroit plus aisément négocier avec lui. Les ames droites sont rarement soupçonneuses, le Prince de Viane crut voir le cœur de son pere s'attendrir, il se hâta d'arriver à Majorque, & y fut reçu comme un prisonnier d'Etat ; ses gardes avoient ordre d'observer ses démarches, on éloignoit de lui ses plus fideles serviteurs. Ceux qui traitoient en son nom à Sarragosse lui

1458.

Le Prince de Viane passe en Sicile.

Il retourne à Majorque.

1458. mandoient, que depuis son arrivée à Majorque, la Cour avoit bien changé de langage, qu'on ne parloit plus de traité, que le Roi vouloit une soumission entiere, que la Comtesse de Foix avoit pris le titre de Lieutenante Générale du Royaume de Navarre, & qu'on leur avoit déclaré qu'il n'y auroit de pardon pour le Prince de Viane, qu'autant qu'il promettroit solemnellement de ne reparoître jamais ni en Navarre, ni en Sicile.

Il écrit au Roi son pere.

Le Prince écrivit au Roi d'Arragon avec un désintéressement, qui auroit dû le désarmer; il se bornoit à demander pour ceux de son parti, une amnistie sur laquelle il ne se relâcha jamais, & pour lui, la conservation de ses droits héréditaires, il se plaignoit de la loi imposée de ne reparoître plus en Navarre, & consentoit que le Roi en gardât toutes les Places, pourvu qu'il les confiât à des Arragonois neutres dans leur querelle, & non à la Reine, ni à des Officiers de sa faction : il remercioit le Roi de ce qu'il paroissoit songer à le marier avec l'Infante de Portugal.

Cette.

Cette prétendue alliance n'étoit qu'un jeu pour détourner Dom Carlos d'une autre, projettée avec l'Infante Isabelle, que la Reine d'Arragon redoutoit beaucoup. 1458.

Le traité fut signé: la Reine d'Arragon y fit insérer, que le Roi pardonnoit à son fils, y étant engagé par les instances réitérées de la Reine sa femme, qui, comme une mere tendre, avoit intercédé pour lui. Tous les amis de Dom Carlos virent cet accord avec peine; mais le Prince voulut finir cette guerre à quelque prix que ce fût. A peine tout fut-il consommé, qu'il accourut à Sarragosse pour embrasser les genoux de son pere: il ne l'y trouva point, la Reine l'avoit entrainé en Navarre. Le Prince de Viane fut reçu en Arragon comme il l'avoit été en Sicile; mais les mêmes raisons qui l'avoient dérobé aux empressemens des Siciliens, lui persuaderent de se refuser à toutes les fêtes qu'on lui préparoit à Sarragosse.

1459. Traité entre le Roi d'Arragon & le Prince de Viane. Celui-ci vient à Sarragosse.

L'Amiral de Castille, beau-pere du Roi Dom Juan, étoit accouru à Pampelune, sous le prétexte d'y voir la

Il n'y trouve point le Roi. Pourquoi?

1459. Reine sa fille, mais dans la vérité, pour engager son gendre dans un parti qu'on formoit en Castille contre Henri, & sur-tout contre le Marquis de Villena, son premier Ministre, dont l'autorité & la hauteur avoient indisposé tous les Grands. On offroit au Roi d'Arragon de lui rendre en Souveraineté les Terres que sa branche avoit possedées autrefois dans la Castille, & qui étoient presque toutes dans la possession du Ministre. Mais celui-ci qui découvrit cette trame, sut si bien occuper l'Arragonnois dans ses propres Etats, qu'il lui ôta pour cette fois le loisir de troubler la Castille.

1460. Jean avoit fait manquer le mariage de Dom Carlos avec l'Infante de Portugal, parcequ'il avoit refusé de reconnoître ce Prince héritier de toutes ses Couronnes. On savoit qu'au contraire il vouloit déclarer Ferdinand héritier d'Arragon. Villena fit proposer à Dom Carlos d'épouser l'Infante Isabelle : les forces de Castille, lui écrivoit-il, feront valoir vos droits. D'ailleurs, Henri n'avoit point d'enfans, & passoit pour ne pouvoir pas

Le Prince de Viane écoute les propositions de mariage avec Isabelle de Castille.

en avoit. La santé de l'Infant Alphonse étoit chancelante, les avantages de cette alliance pouvoient devenir immenses. La délicatesse du Prince de Viane, ne lui défendoit pas de chercher des armes qu'il pût opposer aux coups de sa belle-mere; il écouta Villena : mais il esperoit toujours que les Etats qu'on venoit d'assembler à Lerida, le reconnoitroient enfin héritier présomptif. Le Roi d'Arragon devoit s'y rendre au retour de la Navarre : il avoit promis d'y mander Dom Carlos, il l'y appella en effet, mais ce Prince infortuné y trouva la Reine. Elle avoit appris de l'Amiral son pere, que leur conjuration contre la Castille étoit découverte, & quelles mesures le Ministre avoit prises avec le Prince de Viane pour prévenir le Roi d'Arragon. L'artificieuse Princesse sut exagérer les dangers, elle fit voir à son époux, trop prévenu, un fils rébelle marié chez ses ennemis, revenant à la tête d'une armée formidable soulever les Catalans qui lui tendoient les bras; son départ précipité de Majorque, son arrivée en Arragon au moment où le

1460.

La Reine Jeanne Henriquès découvre ses projets; avantagé qu'elle en retire.

Roi n'y étoit plus, son affectation même
1460. me de ne point entrer en Sarragosse ; tout fut empoisonné ; tout, si l'on en croyoit la Reine, caractérisoit une révolte décidée : mêlant une fausse crainte à des conjectures si odieuses, elle demandoit en pleurant un azile pour elle & pour son fils.

Le Roi pénétré du prétendu danger de son épouse, sans peser des ac-
1461. cusations si graves, sans examiner s'il pouvoit tout ce que la passion lui faisoit vouloir, résolut de rompre tous les traités, de manquer à la foi qu'il avoit jurée. Il sépara les Etats la veille de l'arrivée du Prince, qui se hâtoit pour jouir du fruit de tous ses sacrifices ; sa confiance excessive fit tous ses malheurs, le passé ne l'éclaira jamais sur l'avenir. Malgré la rupture des Etats, malgré les avis qui lui vinrent de toutes parts, il ne crut pas que ce pere qui l'avoit tant persécuté, pût vouloir le persécuter encore. Il accourut vers lui avec empressement ; & au moment où il attendoit des témoignages de réconciliation & de bienveillance, comme il embrassoit les genoux du Roi, il se vit saisi par

Le Prince de Viane arrive à Lerida, il y est arrêté.

des gardes, & traîné malgré ses cris & mille protestations d'innocence dans le Château de Miravet. 1461.

Les Etats s'assemblent pour redemander le Prince au Roi qui le refuse.

Tant de cruautés, tant de perfidies produisirent tout le mal que le Roi d'Arragon avoit prétendu empêcher. Une heure après l'emprisonnement de son fils, les Etats de Catalogne se trouverent assemblés dans le Palais du Roi, sous ses yeux & malgré sa défense ; la populace effrenée vomissoit des imprécations contre la Reine, enfin les Etats formerent un Conseil qu'ils revêtirent de leur autorité. L'Archevêque de Tarragone qui devoit y présider, se rendit à la tête de onze députés dans l'appartement du Roi ; le Prélat somma son Maître au nom de la Nation, de déclarer quel crime le Prince de Viane avoit commis depuis le traité signé entre eux. La fierté de l'Archevêque releva le courage du Monarque, il répondit avec assez de fermeté, que lui seul étoit le juge de son fils. Non pas vous, mais les loix, répliqua l'Archevêque : ou mettez le Prince de Viane en liberté, ou livrez-le au Conseil de Catalogne. Ni l'un, ni l'autre, répondit Dom Juan, je

1461. n'ai point d'ordres à recevoir de mes sujets.

La révolte est déclarée ; le Roi fuit avec son épouse.

Les Députés sortirent de la chambre du Roi après cette réponse. Dans l'instant même on arbora l'étendard Royal à la porte du Conseil qui rendit une Ordonnance, pour enjoindre à tous les sujets de la Principauté de prendre les armes pour *courre-sus* aux mauvais Conseillers qui avoient part à la détention du Prince. On nomma dans la même assemblée des Commandans, on s'empara des deniers publics : on députa vers le Roi de Castille, pour lui demander un secours de troupes réglées que ce Prince conduisit lui-même en Navarre. Tout cela se fit, dit un Auteur moderne, avec cette diligence que la fureur peut seule inspirer. Le Roi comprit qu'il n'étoit pas en sureté dans Lerida : Jeanne & lui se déroberent à la faveur de la nuit, & s'enfuirent à Fraga : ils y firent transferer en secret leur prisonnier. Mais l'armée Catalane les suivoit de près, & les Arragonnois étoient disposés à entrer dans la révolte. Le Roi Jean prit le parti de fuir encore à Sarragosse,

il n'y trouva ni plus d'affection, ni plus de fureté qu'ailleurs. Cependant l'armée Catalane grossissoit, on emprisonnoit les Officiers fideles au Roi, les Arragonnois ouvroient leurs portes sans résistance, le Royaume de Valence étoit prêt à suivre cet exemple, les lettres de Majorque, celles de Sicile annonçoient un soulevement prochain. Le Roi d'Arragon étoit menacé de se trouver tout seul au milieu des révoltés : s'il tardoit un moment à rendre la liberté au Prince de Viane, il risquoit la sienne ou sa Couronne. 1461.

Il est contraint de pardonner à son fils.

La Reine parut encore le conjurer de pardonner à son fils ; elle mandia même les prieres des Magistrats de Sarragosse, qui ne se prêterent qu'avec peine à cette indigne comédie. Tant de faussetés révoltoit de plus en plus. Jeanne se rendit en diligence à Morella, lieu de la prison du Prince de Viane, qu'on avoit transferé de Fraga. Le rôle de libératrice réussit mal pour cette fois à la Reine : comme le Prince & elle approchoient de Barcelonne, les Magistrats accoururent pour témoigner à Dom Carlos leur

1461. amour & leur joie ; leur harangue à la Reine contenoit en substance qu'ils ne répondoient pas de sa vie, si elle s'obstinoit à entrer dans la ville, & qu'ils lui en fermoient les portes par respect pour son caractere de Reine, & par compassion pour sa personne. Tandis que le Prince de Viane alloit jouir de l'entousiasme des peuples, Jeanne retourna dans une petite ville d'où elle étoit partie, & dans laquelle les Catalans la tinrent quelque tems en captivité. En effet, dès qu'elle tentoit d'en sortir, elle se voyoit exposée à des insultes, & même à des hostilités. On sonnoit le tocsin sur elle, on chargeoit sa garde, on menaçoit sa personne, enfin on l'empêcha de faire un pas, soit en avant, soit en arriere, elle se trouva en ôtage au milieu d'un peuple qui la détestoit, & qui lui causoit des frayeurs continuelles. Le Conseil de Barcelonne en profita pour dicter à son Souverain les conditions les plus dures.

La Reine Jeanne Henriquès prisonniere en Catalogne.

Par le traité que le Roi d'Arragon fut contraint de signer, il nommoit Dom Carlos héritier & Lieutenant

Traité des Catalans vec le Roi, par lequel ils lui

Général de tous ses Royaumes. Ce Prince devoit gouverner seul la Catalogne, sans que le Roi Jean s'y réservât rien que le titre de Roi. Le Comte & la Comtesse de Foix devoient sortir de Navarre; & les gouvernemens, non plus que les dignités de ce Royaume, ne seroient plus donnés qu'aux Navarrois, & non à des étrangers. Jean renonçoit de plus au droit de faire le procès à aucun Prince du Sang, sans l'intervention de tous les Etats des différens Royaumes. Ainsi pour avoir voulu s'emparer du patrimoine de ses enfans, Jean perdit une partie du sien, & l'affection de ses peuples. Le nouveau Souverain de Catalogne envoya des Ambassadeurs en Castille, tant pour remercier le Roi des secours qu'il en avoit obtenus, que pour ménager l'alliance de l'Infante Isabelle.

1461.

ôtent la Souveraineté de leur Province.

A peine les Ministres eurent-ils rempli leur mission, qu'ils trouverent à Barcelonne leur Prince expirant, & toute la Catalogne plongée dans la plus grande consternation. Outre leur affection pour un Maître qu'ils regardoient comme leur ou-

Mort du Prince de Viane.

1461. vrage, la crainte de retomber sous la puissance du Roi Jean, rendoit aux Catalans la perte de Dom Carlos bien douloureuse. Ils le conjurerent au lit de la mort d'épouser Dona Brianda, pour légitimer Dom Philippe de Beaufort, qu'il avoit eu d'elle; ils se promettoient de reconnoître ce Prince, & de l'opposer au Roi Jean, qu'ils faisoient profession de haïr. Mais Dom Carlos qui se reprochoit ses foiblesses, refusa de les couronner au moment terrible où il en falloit rendre compte. Peut-être aussi craignoit-il d'exposer ce fils qu'il aimoit, à tous les malheurs qu'il avoit lui-même éprouvés. Par son testament il laissa la Couronne de Navarre à Blanche, sa sœur, que la loi désignoit, & tous ses biens libres, à partager également entre trois enfans naturels, Dom Philippe, Dona Jeanne, & Dom Jean (*a*).

(*a*) Un grand nombre d'Historiens accusent la Reine d'Arragon d'avoir empoisonné son beau-fils dans le dernier repas qu'elle fit avec lui. Cette Princesse mérite bien d'en être soupçonnée, mais il est certain que Dom Carlos vécut plusieurs mois après leur séparation,

Jeanne sut profiter de cette mort qu'elle avoit au moins desirée. Les Etats d'Arragon reconnurent Ferdinand, son fils, héritier légitime de leur trône: cette cérémonie étoit alors d'usage dans toutes les Souverainetés de l'Espagne. Le Conseil de Barcelonne même qui représentoit les Etats, supplia le Roi d'Arragon d'envoyer Ferdinand comme Lieutenant Général de la Pincipauté, & de se souvenir que le dernier Traité défendoit pour toujours à lui, Roi, l'entrée de la Catalogne. Cette démarche avoit l'air d'un acte de rébellion : cependant le Roi d'Arragon n'osa pas la réprimer. Jeanne, contente qu'on voulût reconnoître son fils, l'exposa en triomphe au milieu des larmes des Catalans ; il fut proclamé à Lérida avec toutes les cérémonies accoutumées : puis la Reine le conduisit à

1461.

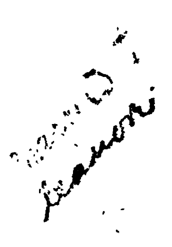
Les Etats d'Arragon reconnoissent Ferdinand héritier de la Couronne.

Jeanne Henriquès conduit son fils à Barcelonne ; les Etats de Catalogne le reconnoissent aussi.

& qu'il ne mourut que de langueur. Tous les Naturalistes s'accordent à dire qu'il n'y a point de poisons assez lents pour prolonger aussi long-tems leur effet. Le chagrin dont le Prince de Viane fut rongé pendant toute sa vie, étoit bien suffisant pour l'abreger.

1461. Barcelonne ; mais comme elle approchoit de la ville, les Magistrats qui étoient toujours les mêmes pour elle, la firent prier de demeurer à Monserrat, jusqu'à ce qu'ils eussent délibéré sur la nature & la forme du serment qu'ils devoient au Prince héréditaire. La Reine fut plus hardie en conduisant son fils, qu'elle ne l'avoit été lorsqu'elle s'étoit feinte la libératrice de Dom Carlos. La partie des rebelles n'étoit pas encore bien liée, elle la déconcerta pour le moment ; elle parut aux portes de Barcelonne en même tems que ceux qui avoient tenté de lui en interdire l'entrée : on n'osa pas les lui fermer ; elle exigea du Conseil la même formule de serment qui avoit été prêtée à Lérida. Ces peuples qui abhorroient le joug de Dom Juan, parurent se soumettre à celui de son fils enfant, & de Jeanne, qu'ils haïssoient plus encore : elle entreprit de regner sur ces mêmes Catalans, qui peu de mois auparavant vouloient la mettre en pieces.

La Princesse Blanche, héritiere de Na- La mort de Dom Carlos ranima l'ambition du Comte de Foix, il ne voyoit plus que la Princesse Blanche



entre le trône de Navarre & lui. Fier de l'alliance de Louis XI, qui venoit de donner Madeleine de France, sa sœur, au Prince de Foix, fils aîné du Comte; il osa proposer à Dom Juan d'étouffer une seconde fois la nature pour mériter tous deux l'appui de la France, tant contre la Castille, que contre leurs propres sujets. Louis XI vouloit que le Prince de Foix fût déclaré l'héritier présomptif de Navarre. La perte de l'infortunée Blanche, fut bientôt résolue; envain elle réclama la protection du Roi de Castille, lui rappellant qu'elle avoit été son épouse, envain elle embrassa les genoux du Roi son pere, pour obtenir qu'on ne la livreroit pas au Comte de Foix, le cœur de Dom Juan étoit fermé depuis longtems à ses enfans du premier lit. L'or de la Reine d'Arragon avoit corrompu Villena, qui gouvernoit le Roi de Castille: celui-ci fit sa paix, & on traîna l'héritiere de Navarre dans une Forteresse de la Province de Bearn, appellée le Château d'Ortès, où après deux ans de captivité & de souffrance, sa coupa-

1461.

varre, sacrifiée à l'ambition du Comte de Foix son beau frere.

Cette Princesse est conduite au Château d'Ortès; elle y est empoisonnée.

1461. ble sœur Eléonor, Comtesse de Foix, la fit empoisonner (*a*).

Son testament. La Princesse Blanche, en passant à Saint Jean Pied-de-port, avoit trouvé le moyen de faire une donation de son Royaume au Roi de Castille, deshéritant la princesse Eléonor, & protestant contre tous actes postérieurs qu'on pourroit lui arracher: celui-ci portoit qu'elle imploroit la pitié de Henri, & qu'elle le conjuroit de défendre sa vie ou de venger sa mort.

Henri IV

La Reine de Castille enceinte. Mais le Roi de Castille étoit trop occupé de sa seconde épouse, pour songer à délivrer la premiere. Jeanne de Portugal étoit enceinte, & malgré les soupçons de l'impuissance du Roi, que son divorce, l'indiscrétion de ses Maîtresses, & son propre aveu, n'avoient que trop accrédité, Henri s'obstina à se dire le pere d'un enfant que la nature n'avoit pas pu lui donner: au moins tous les Espagnols le pensoient ainsi. Le Roi, qui depuis

(*a*) Ce dernier crime attesté par tous les Historiens Espagnols, semble donner quelque vraisemblance au prétendu empoisonnement de Dom Carlos.

longtems paroissoit ne faire aucune attention à la Reine, l'accabla pendant toute sa grossesse des soins les plus empressés. Il fit Dom Bertrand de la Cueva, Grand du Royaume, il lui permit de disposer de la Charge de Majordome en faveur de Dom Cabrera, une de ses créatures, comme si ce poste n'étoit plus digne de lui, & il le maria peu de tems après à la fille du Marquis de Santillane de la Maison de Mendose, l'un des Seigneurs des plus qualifiés du Royaume. Tant de bienfaits augmenterent les soupçons & l'indignation publique : car il étoit impossible que Henri ignorât ce que la Reine ne se donnoit pas la peine de cacher. Elle accoucha d'une fille que le Roi fit présenter au baptême par l'Infante Isabelle & par le Comte d'Armagnac, Ambassadeur de France. L'enfant fut nommée Jeanne ; à peine avoit elle deux mois, que Henri assembla les Etats du Royaume, pour exiger d'eux le serment qu'ils devoient à l'héritiere du trône. Cette cérémonie étoit d'usage, comme nous l'avons déja remarqué, mais elle paroissoit bien précipitée

1461.

Elle accouche d'une fille qui est proclamée héritiere du trône.

1461. pour une Princesse qui pouvoit être dépossédée par un Infant.

Quoi qu'il en soit, ce serment fut prêté par Isabelle, par Dom Alphonse, frere & sœur du Roi, par tous les Grands, & tous les membres des Etats. Plusieurs réclamerent, dit-on, contre cet hommage arraché à la complaisance & à la crainte, mais aucune de ces réclamations n'a jamais paru. Lorsque les Etats se séparerent, le Roi retint à sa Cour l'Infante Isabelle & l'Infant Dom Alphonse, qui jusqu'alors avoient été élevés sous les yeux de la Reine Douairiere leur mere. Ces précautions annoncent qu'il n'étoit pas sans inquiétude. A peu près vers ce tems, il reçut à Ségovie un Envoyé de Barcelonne, qui lui offroit de la part du Conseil la Souveraineté de Catalogne : voici à quelle occasion.

1462. On offre au Roi de Castille la Souveraineté de Catalogne. A quelle occasion ?

La mort de Dom Carlos étoit encore récente dans le cœur des Catalans. Le peuple prétendoit voir toutes les nuits dans les rues de Barcelonne le fantôme de ce Prince, criant vengeance à ses sujets, & désignant Jeanne comme son assassin. Des Moi-

nes séditieux préparoient les esprits à une révolution prochaine, ils accréditoient de faux bruits, & ne parloient que des miracles opérés au tombeau du Prince de Viane. Le jeune Ferdinand étoit, disoient-ils, l'idole à laquelle on avoit sacrifié le plus grand Saint de l'Espagne. La Reine qui voyoit sensiblement la nation se soulever, tâchoit de gagner le peuple des campagnes par l'affabilité & la bienfaisance; elle sortoit souvent de Barcelonne pour aller dans les bourgs voisins écouter les plaintes des paysans, blâmer la conduite & le gouvernement du Conseil, faire espérer des tems plus heureux, si elle pouvoit recouvrer l'autorité pour son fils. Enfin elle aigrit tellement les esprits contre le Conseil de Barcelonne, que les paysans du Lampourdan refuserent les subsides que les députés avoient imposés selon l'usage. Les Magistrats se plaignirent à la Reine avec la hauteur qui leur étoit ordinaire; Jeanne offrit de mener elle-même son fils appaiser les séditieux. A peine sont-ils sortis de la ville, qu'on en ferme les portes : on arbore

1461.

Jeanne Henriquès sort de Barcelone avec son fils Ferdinand, elle se réfugie à Gironne.

1462. l'étendard de Catalogne en signe de guerre, & Barcelonne se souleve une seconde fois. On envoie des Courriers de toutes parts, les Communes s'assemblent, les Milices Bourgeoises se réunissent, tout est en armes en un instant; la Reine effrayée se réfugie dans Gironne, où la Faction avoit déja fait quelques progrès, mais ses serviteurs y étoient les plus forts. Après quelques combats dans les rues, les portes s'ouvrirent, & Jeanne fut trop heureuse de trouver un asile pour elle & pour son fils au milieu des feux qui s'allumoient de toutes parts.

Entrevue du Roi d'Arragon avec Louis XI Roi de France, dont il achette le secours.

Le Roi d'Arragon apprit ces nouvelles à Olite en Navarre, où le Comte de Foix l'avoit attiré pour ménager un Traité entre le Roi de France & lui. Les secours de cette Couronne lui devenoient de plus en plus nécessaires, mais Louis XI n'étoit pas un Prince qui donnât rien pour rien. A la priere du Comte de Foix, il se rendit à Sauveterre en Béarn, tandis que le Roi d'Arragon l'attendoit à Sainte Palais dans la basse Navarre, ils se virent dans une plaine qui séparoit les deux villes, où ils convinrent que le

Roi d'Arragon remettroit au Roi de France les Comtés de Roussillon & de Cerdaigne en nantissement de 1200000 écus qu'il promettroit de payer à Louis XI pour les frais de la guerre, à condition que ces deux Provinces demeureroient à la France, si la somme n'étoit pas rendue en principal & intérêts dans l'espace de douze années. 1462.

Soulevement général des Catalans; siege de Gironne.

Cependant le mal croissoit en Catalogne, le Comte de Pallars, l'un des membres du Conseil, & le plus riche Seigneur de la Province, s'étoit fait nommer Généralissime des troupes qui devenoient de jour en jour plus nombreuses. Il avoit fait mourir quelques-uns de ses Collegues qu'il croyoit dans les intérêts du Roi. Les Etats avoient déclaré le Roi d'Arragon, la Reine son épouse & Ferdinand leur fils, ennemis de la nation : tout cela s'étoit fait dans le plus grand appareil; l'armée marchoit sous les ordres du Comte de Pallars pour assiéger Gironne. Jeanne n'avoit pas assez troupes pour se défendre dans une ville, dont l'enceinte étoit grande, & dont tous les Bourgeois n'é-

1462. toient pas de ſon parti. Après les exhortations les plus vives à ce peuple qui lui avoit donné retraite, elle ſe réfugia avec ſon fils dans la Citadelle qu'on nommoit Gironnelle. Ce Château étoit fort & bien ſitué : elle y recueillit ce qui lui reſtoit de meilleures troupes, & y attendit, non ſans les plus vives inquiétudes, les ſecours qui pouvoient lui venir d'Arragon. Il en vint en effet, mais bien tard. L'Archevêque de Sarragoſſe, fils naturel du Roi, marchoit à la tête de mille lances pour dégager la Reine, mais les Communes de Lérida occuperent ce corps, & lui fermerent le paſſage.

Riſques que courent la Reine & le Prince ſon fils dans la Citadelle de Gironne.

La Reine avoit bien prévu que l'armée Catalane ne tarderoit pas à s'emparer de Gironne : toute ſon eſpérance étoit dans les fortifications de Gironnelle & les ſecours de la France. Tandis que la garniſon la défendoit vaillamment, elle penſa être enlevée avec ſon fils au milieu de la Citadelle : le Comte de Pallars avoit découvert un ſouterrain par lequel on pouvoit s'introduire dans le Château ; pluſieurs ſoldats s'y introduiſirent en effet à la faveur des ténebres, & péné-

trerent jusqu'à la place d'armes intérieure. Ils se presserent trop de crier 1462.
vive Barcelonne ; la garnison éveillée & mise en bataille, tandis que les Catalans n'étoient encore qu'en petit nombre, fit un grand carnage de tout ce qui étoit entré. La Reine se réveilla au milieu du tumulte des armes, & chercha longtems son fils, qui malgré son enfance, s'étoit mêlé aux combattans dans l'ombre de la nuit. Les Catalans s'empressoient de secourir les leur ; mais comme ils ne pouvoient entrer par le souterrain qu'en très petit nombre à la fois, ils trouvoient dans le Château une mort certaine, que leur bravoure ne faisoit que différer. Pendant tout ce tumulte, le Commandant de Gironnelle soutenoit un assaut que le Comte Pallars avoit fait donner au corps de la Place. La bravoure des assiégés sauva la fortune naissante de Ferdinand, qui dès-lors parut fort au dessus de son âge. Le Comte de Pallars affligé, esperoit qu'au moins les Communes de Lérida qui faisoient tête au Roi & à l'Archevêque de Sarragosse, lui donneroient le tems d'achever le siege ;

1462. mais tout-à-coup il apprit que Jean d'Albret, Sire d'Orval avoit franchi les Pyrénées avec un puissant secours envoyé par Louis XI, que rien n'avoit tenu devant lui, & qu'il n'étoit plus qu'à cinq lieues de Gironne. Le Comte de Pallars ne crut pas devoir l'attendre avec une armée foible & rebutée d'un long siege, il se retira pendant la nuit : les troupes Françoises vinrent camper sous Gironne, & délivrer la Reine du plus grand danger qu'il fut possible de courir.

Les François viennent à leur secours.

Les Catalans offrent leur Souveraineté au Roi de Castille qui leur envoie des troupes.

L'arrivée des François consterna les rébelles ; déja plusieurs villes avoient ouvert leurs portes, les Royalistes reprenoient courage, Barcelonne étoit menacée : dans cette extrémité, il ne paroissoit pas possible que la Catalogne pût devenir République, ils résolurent d'offrir leur Souveraineté au Roi de Castille, plutôt que de rentrer sous l'obéissance d'un Prince qu'ils avoient tant de raison de redouter ; leurs députés répéterent plusieurs fois à Henri, que la Catalogne pouvoit se donner à lui, comme elle s'étoit donnée à Ferdinand, pere du Roi Jean, que celui-ci les dégageoit

de leur serment en enfreignant les loix. Henri envoya des Ministres recevoir le serment des Etats de Catalogne & 2500 lances pour soutenir sa conquête. Les amis du Prince de Viane lui amenerent des forces de Navarre, & demandoient leur Reine, dont ils ignoroient le sort. Au moment où la guerre étoit le plus animée, où toutes les Provinces d'Espagne étoient en feu, le calme reparut par un évenement qu'on ne pouvoit pas prévoir. 1462.

Le Roi d'Arragon qui venoit de vaincre les Communes de Lérida, avoit mandé l'armée Françoise, pour l'opposer aux Castillans. Le Maréchal d'Albret prétendit qu'il étoit venu pour réduire les rebelles, non pour combattre les amis de son Maître. Il offrit au Roi d'Arragon sa médiation, afin de déterminer Henri à retirer ses troupes. Plusieurs l'ont accusé de connivence avec Villena qui ne vouloit pas la guerre. Quoi qu'il en soit, il alla proposer au Roi de Castille une trêve & l'arbitrage de Louis XI. Henri lui accorda tout ce qu'il voulut avec une facilité qui prouvoit que le

Circonstances qui fait cesser la guerre.

Roi d'Arragon avoit des amis à la Cour de Castille ; Louis XI accepta le titre de Médiateur. Peu de tems après ce Prince partit pour Bordeaux, d'où il dépêcha l'Amiral Jean de Rohan en Castille, pour convenir avec Henri du tems & du lieu de l'entrevue. On la fixa à deux mois, entre Saint Jean de Luz & Fontarabie. La Reine d'Arragon sut prévenir Louis XI, elle le joignit à Bayonne où les Deputés de Catalogne se trouverent aussi. Cette Princesse plaida la cause de son époux avec un zele & une adresse que les Ambassadeurs de Castille ne se mirent pas en peine de balancer ; ceux de Catalogne furent à peine entendus. L'abandon du Roussillon & de la Cerdai[illegible] répondirent au Roi Jean des dispositions de son Juge.

1462. Louis XI. médiateur entre les Rois de Castille, & d'Arragon, & les Catalans.

Ce Prince n'alla pas comme le Roi de Castille attendre son Arrêt. Henri se rendit à Saint Jean de Luz avec une suite nombreuse & brillante, il étala dans cette occasion un luxe excessif, qui formoit un beau contraste avec la simplicité de Louis XI. En effet, tandis que les Gentilhommes & les Pa-

1463.

ges des Seigneurs qui accompagnoient Henri, étoient couverts de soie & de brocards d'or; le Roi de France vêtu d'un drap grossier, ne portoit sur sa personne d'autre ornement, qu'une image de la Vierge en plomb attachée à son chapeau : sa Cour n'étoit pas plus brillante. Ces différences extérieures, & la diversité des Langues, mirent de la division entre les François & les Espagnols, plus encore que la Sentence qui fut prononcée, & dont personne ne parut content. Elle portoit que les troupes Castillanes sortiroient dans l'espace d'un mois de l'Arragon, de la Catalogne & du Royaume de Valence, ainsi que des Places qu'elles occupoient en Navarre; que la Catalogne rentreroit sous l'obéissance du Roi d'Arragon, son légitime Souverain, sur la foi d'une amnistie générale; & que pour indemniser Henri des frais de la guerre, la ville de Stella en Navarre, son territoire & toutes ses dépendances appartiendroient au Roi de Castille; que la Reine d'Arragon seroit retenue en ôtage à Laroja, sous la garde

1463.

Décision de Louis XI.

de l'Archevêque de Tolede, pour sû-

1463. reté de ce dernier article.

Toutes les Parties intéressées sont mécontentes; la Sentence demeure sans exécution à quelques égards.

Le Roi d'Arragon se crut, ou voulut se faire croire très-lésé par ce démembrement: le Castillan au contraire ne le trouvoit pas un dédommagement proportionné à la Catalogne, qu'il disoit avoir conquise. Les Catalans se plaignoient d'être livrés à l'injustice d'un Maître qu'ils ne voyoient que comme leur ennemi. Les Navarrois députerent vers Louis XI, pour lui représenter qu'il avoit passé ses pouvoirs; que leur Monarchie, la premiere de toutes les Espagnes, ne pouvoit pas être démembrée, & qu'ils ne rendroient point Stella. Louis XI se mit peu en peine de faire exécuter sa Sentence. Le Roi d'Arragon envoya faire des excuses à Henri du peu de soumission des Navarrois; cette démarche pouvoit passer pour une raillerie, d'autant plus amere, que l'Archevêque de Tolede, sans aucuns ordres de son Maître, avoit remis aux Officiers du Roi d'Arragon, la Reine Jeanne qui auroit dû rester en ôtage jusqu'à l'e-

xécution de la Sentence de Saint Jean de Luz.

1463.

Henri se croit trompé par ses Ministres, il les congédie tous deux.

Il parut constant que Henri avoit été trompé dans cette occasion, & par le Marquis de Villena, & par l'Archevêque de Tolede Alphonse Carillo, dans lesquels il avoit toujours eu la plus grande confiance: il les congédia tous deux; & comme il falloit qu'il fût gouverné, il se tourna du côté de la Cueva. Les deux Ministres disgraciés entreprirent de troubler l'Etat, qu'on ne vouloit pas leur laisser opprimer. Sans savoir encore quel seroit le prétexte de leur révolte, ils assemblerent un nombre de Factieux, qui chercherent à profiter des malheurs publics. L'Amiral de Castille, pere de la Reine d'Arragon, le Comte de Benevente, gendre du Marquis de Villena, le Grand Maître de Calatrava, son frere, furent les principaux ressorts qui firent mouvoir cette grande machine. On ne prétendoit pas moins qu'ôter à Henri toute l'autorité, qui effectivement ne pouvoit pas rester dans ses mains. Les uns vouloient qu'on se plaignît au Roi de Portugal de l'insolence de

L'Archevêque de Tolede & le Marquis de Villena entreprennent de troubler l'Etat; ils en cherchent les moyens.

Dona Guiomar, & de l'indignité avec
1463. laquelle on traitoit la Reine sa sœur ; d'autres proposoient d'appeller le Roi d'Arragon, pour qu'il réprimât les abus du gouvernement. Mais Villena ne vouloit pas confier le soin de sa vengeance, à des Princes qui auroient pû le faire repentir un jour de les avoir introduits dans la Castille ; il se souvenoit d'ailleurs que les plus grands biens de sa Maison, avoient été ravis à cette branche de la Race Royale, dont le Roi d'Arragon étoit issu, & dont il voudroit peut être faire revivre les droits. Cette raison l'avoit déja déterminé à finir la guerre contre l'Arragon, & avoit opéré sa disgrace. » Pourquoi, dit il, à ses » amis, armerions-nous des mains » étrangeres ? N'y a-t-il que des Rois » qui puissent intimider un Roi ? Pre» nons en main la cause de ces Infants » de Castille, qu'on écarte si injuste» ment du trône, faisons-en descendre » la fille de la Cueva, & ne permet» tons pas que l'adultere donne des » loix au pur sang de ses Maîtres ».

Ce parti parut le meilleur : il fut convenu presque unanimement qu'on

s'empareroit des Infants Dom Alphonse & Dona Isabelle ; qu'on déclareroit Alphonse héritier du trône, le Roi étant dans l'impossibilité d'en donner ; qu'on le forceroit à chasser ses Ministres, & sur-tout qu'on feroit rendre par la Cueva les grands biens que celui-ci avoit usurpés. On chargea chacun des Seigneurs de faire soulever ses vassaux quand il en seroit tems. Le lieu de l'assemblée étoit Alcala, le signal de la révolte devoit être l'enlevement des Princes. Henri fut averti, il eut la foiblesse de craindre des rébelles qu'il auroit dû punir, & leur fit proposer une entrevue que Villena voulut bien accepter, en reglant le nombre des suivants, en donnant de part & d'autre des ôtages, enfin en observant toutes les précautions, toutes les cérémonies d'usage entre des Monarques, qui traitent ensemble des intérêts de leurs Couronnes. Après de longs débats, l'insolent Ministre parut pardonner à son Maître, il promit au Roi de retourner à la Cour pour lui indiquer, disoit-il, les moyens de remédier aux abus, mais plutôt pour s'emparer des

1463.

Ils tentent envain d'enlever les Infants.

1463. Infants qui étoient gardés dans le Château de Séville. Tous les Conjurés, ainsi que Villena, suivirent le Roi : leur suite nombreuse & aguérie donnoit l'idée d'une troupe de Partisans, plutôt que de la Cour d'un Monarque. Enfin ils bloquerent un jour les avenues du Château de Séville, & marcherent vers l'appartement du Roi avec beaucoup de précipitation & de tumulte. La Cueva vit par une fenêtre le Château investi, il fit retirer les Princes & le Roi lui-même dans le lieu le plus fortifié, au moment où les Conjurés alloient fondre dans la salle du cercle. Ce coup manqué, Villena voulut paroître servir celui qu'il trahissoit, il se montra à la tête de quelques Gardes pour repousser ses complices, qui se prêterent à cette feinte, puis il retourna vers le Roi, l'assurant qu'il venoit de l'arracher à un grand danger. Henri qui avoit entrevu la vérité, fit la faute irréparable de reprocher au Marquis son crime, sans songer à le punir. Villena confondu, s'efforça de nouveau de mériter ces reproches, il corrompit les Officiers qui approchoient

Villena veut s'emparer de la personne du Roi, avec tout aussi peu de succès.

le Roi de plus près, & convint avec eux qu'ils le lui livreroient pendant la nuit. 1463.
Trois heures avant le moment de l'exécution, Henri apprit que Villena devoit le saisir dans son lit, massacrer à ses yeux son Ministre, s'emparer de l'Infant son frere, le faire déclarer héritier & Lieutenant Général du Royaume, ou plûtôt que Villena gouverneroit sous son nom. Le danger ne pouvoit être plus pressant, ni la perfidie plus marquée ; il étoit tems de punir : mais l'ascendant incompréhensible de Villena sur son Maître, ne permit pas à ce foible Prince de rien entreprendre. Villena courut rejoindre ses complices à Burgos, dont ils s'étoient emparés : ils y donnerent le nom d'Etats à une assemblée tumultueuse, d'où il sortit un Manifeste qui déclaroit au Roi que s'il n'éloignoit pas la fille de l'adultere, & s'il ne rendoit à son frere Dom Alphonse ses droits à la Couronne, ils iroient à main armée le tirer de ce qu'ils nommoient sa prison.

Assemblée à Burgos : Manifeste des conjurés.

Malgré le mécontentement général, & les progrès que la faction faisoit tous les jours, Henri avoit en- 1464.

1464. core dans ses Etats plus de ressources qu'il n'en falloit pour la réprimer, s'il avoit pu en trouver dans son ame : mais les Conjurés comptoient beaucoup sur sa foiblesse. Le Manifeste fut lu dans le Conseil de Henri avec une indignation générale : tous s'écrierent qu'il falloit marcher aux révoltés, les vaincre & les punir. La Cueva prétendit qu'il étoit encore tems d'étouffer la faction dans sa naissance, que les forces du Roi pouvoient assurer le succès d'une bataille, & que le châtiment des principaux rébelles, dissiperoit bientôt tous les autres. Mais Henri voulut encore écouter Villena. En vain Barrientos, Evêque de Cuença, qui avoit été Précepteur du Roi, qui par conséquent avoit pris sur lui cet ascendant qu'il étoit si facile de prendre, lui remontra que tant d'indulgence ne servoit qu'à rendre ses ennemis plus intraitables & plus injustes ; que Villena & ses complices étoient moins des mécontents qu'il falloit appaiser, que des coupables qu'il falloit punir ; que l'injure faite à la Couronne, ne pouvoit être plus marquée, & qu'en-

Henri ne peut suivre les conseils de ses plus fideles serviteurs; reproches de l'Evêque Barrientos son ancien précepteur.

fin on ne perd les Etats que par foiblesse : Henri ne sut pas profiter de ces conseils ; l'Evêque le voyant déterminé à écouter Villena. » Allez, Sire, » lui dit-il, allez vous livrer à des traî- » tres ; puisque mes avis vous sont » inutiles, vous ne me verrez plus : » vous m'êtes encore trop cher, pour » que je puisse me résoudre à être té- » moin de votre chûte : que Dieu dai- » gne écarter ces présages ! Mais voici » le dernier effort de mon zèle, je vous » prédis que vous serez bientôt le plus » malheureux & le plus méprisé des » Rois ». Ce respectable vieillard se retira fondant en larmes, & ne vit plus son Maître qu'il désespéroit de servir. 1464.

Traité honteux entre Henri & les Rébelles ; Jeanne déclarée bâtarde adulterine.

Ces prédictions ne furent que trop justes ; le Roi de Castille reçut de ses sujets rébelles, toutes les loix qu'ils voulurent lui dicter. Il consentit d'abord à remettre entre leurs mains l'Infant Dom Alphonse, son frere ; secondement à déclarer ce jeune Prince héritier du trône, par conséquent il avoua son impuissance & l'adultere de la Reine. Il est vrai, qu'on devoit par ce traité, marier Alphonse avec

la Princesse Jeanne, qui n'avoit pas
1464. trois ans, Alphonse en avoit onze
alors; enfin le Roi consentit qu'on nommât quatre Commissaires, deux de sa part, deux de la part des rébelles, pour regler les affaires de l'Etat, conjointement avec un surarbitre, qui seroit le Général des Jéronimites. Les deux Commissaires des Confédérés furent le Marquis de Villena & le Comte de Placentia; ceux du Roi, Dom Pedro Velasco & Dom Gonzales de Sahavedra. Dom Alphonse fut reconnu héritier du trône en présence du Roi avec toute la pompe accoutumée. Le Clergé, les Grands, enfin tous les députés des Etats lui prêterent le même serment qu'ils avoient prêté environ trois ans auparavant à la Princesse Jeanne, &

Division entre les Rébelles.

les arbitres disposerent les opérations du gouvernement; de maniere qu'il ne resta plus à Henri que le titre & les marques extérieures de la Royauté. L'ambitieux Archevêque, ni l'Amiral de Castille, ne voyoient pas tranquillement Villena & le Comte de Placentia, profiter seuls des efforts de tous les Conjurés, & saisir les

tronçons du sceptre, que tous avoient contribué à briser. L'Amiral, Prince du Sang de Castille, se reprochoit l'avilissement de sa Maison : l'Archevêque, que sa dignité faisoit le plus puissant vassal de la Couronne, n'étoit pas content de compter cinq Maîtres au lieu d'un ; bien persuadé d'ailleurs que Villena avoit subjugué ses Collegues, il ne pouvoit pas espérer de diviser l'autorité pour s'y soustraire. Mais Villena tenta de nouveau leur cupidité, & renonçant à cette ligue de trois Confédérés qu'il méprisoit, il s'associa l'Archevêque & l'Amiral, qu'il devoit craindre. La face des affaires changea tout à coup, sans aucun prétexte apparent, & tous les mécontens se rendirent à Avila, pour y être témoins de la scene la plus indécente & la plus bisare.

1464.

L'intérêt les réunit.

On disposa hors des portes de la ville dans une plaine très vaste, un grand théâtre orné de riches tapis, sur lequel étoit un trône très élevé. Toutes les avenues furent gardées par des troupes ; le peuple accourut en foule à cet étrange spectacle ; les Grands du parti parurent sur le théâ-

1465.

Déposition du Roi Henri publiée dans la plaine d'Avila.

tre, & amenerent au milieu d'eux le
1465. Prince Dom Alphonſe, qui n'étoit âgé que de douze ans. Ils placerent ſur le trône une ſtatue couverte des ornemens de la Royauté. Alors un Hérault d'armes lut à haute voix un Acte en forme de Sentence, qui après un long détail d'accuſations atroces, déclaroit Henri, premierement incapable de porter la couronne, & un des Grands l'ôta à la ſtatue, puis indigne d'exercer la juſtice, on arracha à cette même ſtatue l'épée qui en eſt la marque, incapable du gouvernement, on lui ôta le ſceptre, enfin déchu du trône, on renverſa la ſtatue de celui ſur lequel elle avoit été placée. Alors on revêtit Dom Alphonſe des ornements Royaux, on l'orna de tous les ſymboles qu'on venoit d'arracher à la ſtatue, on le fit aſſeoir ſur le trône, il fut proclamé Roi des deux Caſtilles & de Léon aux acclamations du peuple, au ſon des inſtruments & au bruit des armes.

Les Rebelles prétendent décerner la Couronne au Prince Alphonſe, frere de Henri.

Le nouveau Monarque diſtribua aux Conjurés toutes les graces qu'ils voulurent. Pluſieurs ſaiſirent cette occaſion d'envahir des Domaines qui

étoient dans les mains de leurs ennemis : cette proclamation fut reçue à Tolede, à Cordoue, à Séville, & dans presque toute l'Andalousie. Henri en apprit la nouvelle avec beaucoup d'effroi ; mais cette scene lui fut plus utile que funeste, elle réveilla le zele de tout ce qui n'étoit pas la faction. La Cueva qu'il avoit fait Duc d'Albuquerque, le Duc de Médina-Céli, les Comtes d'Albe, de Santillanne & de Mendose, le joignirent à Salamanque. Tous les Vassaux de ces Seigneurs étoient accourus pour grossir l'armée du Roi, tandis que l'armée des rébelles s'assembloit à Valladolid ; l'Archevêque de Tolede forma en personne le siége de Pegnaflor & de plusieurs autres Places.

1465.

Les serviteurs de Henri se rassemblent.

Henri ne paroissoit affligé de perdre son Royaume, que parcequ'on vouloit le forcer à le reconquérir. Des conseils, des marches, des campemens, des combats fatiguoient sa molesse. Ses amis lui répétoient sans cesse qu'il n'étoit plus question de traités, qu'il falloit écraser des rébelles, ou se résoudre à périr sous leurs coups. Ces sages conseils ne trouverent point

Foiblesse du Roi ; incertitude de Villena.

1465. de créance, ils ne purent lui faire fermer l'oreille aux propositions de Villena ; l'ascendant que cet homme avoit sur son Maître, ne devoit finir qu'avec la vie de l'un ou de l'autre : cet ambitieux commençoit à voir qu'il valoit mieux gouverner seul le Roi légitime, que partager les fruits d'une révolte avec tant de mécontens. L'armée du Roi assez nombreuse, lui démontroit tous les avantages de ce parti, & la cause de Henri lui sembloit la meilleure, depuis qu'il connoissoit Dom Alphonse. Ce Prince, quoiqu'encore dans l'enfance, promettoit de n'être, ni si foible, ni si docile que son frere, la conduite des mécontens lui inspiroit de l'aversion pour eux ; il comprenoit déja que son intérêt qu'on paroissoit défendre, n'étoit qu'un prétexte pour couvrir l'ambition & l'avidité de ceux qui se disoient ses amis. Il avoit même tenté de se soustraire à leur joug ; mais les Factieux tenoient dans une véritable captivité, celui que le peuple croyoit leur idole, & qu'ils nommoient leur Maître. Villena ne devoit qu'à l'extrême jeunesse de Dom

Il veut marier son frere à la Princesse Isabelle, sœur du Roi ; ce Prince ap-

Alphonſe, l'eſpece d'empire qu'il avoit ſur lui, il auroit mieux aimé abuſer de l'enfance perpétuelle de Henri. Pour eſſayer ſon crédit, il fit propoſer au Roi de marier l'Infante Iſabelle avec le Grand Maître de Calatrava, ſon frere. Cette étrange demande révolta tout le monde, excepté le Roi; Henri eut la démence d'y ſouſcrire. 1465. prouve l'alliance.

Les autres articles de la paix, n'étoient que pour fermer la bouche aux mécontens, & leur ôter tout prétexte. Le Roi y confirmoit le traité qui excluoit Dona Jeanne du trône, déſignant toujours le Prince Alphonſe ſon héritier préſomptif & Lieutenant Général de Caſtille. Il éloigna de la Cour les Ducs d'Albuquerque & de Médina-Céli; enfin il punit tous ceux qui lui avoient été fideles. L'Infante Iſabelle n'étoit âgée que de quatorze ans, elle développoit déja cette grande ame qui a fait l'admiration de ſon ſiecle & de la poſtérité; elle plaignoit le Roi ſon frere, elle avoit tenté de le ſecourir. A peine arrivée du Portugal où la Reine Jeanne & elle avoient été en-

1465 vain ſolliciter des ſecours contre les Factieux, elle apprit qu'on la ſacrifioit à l'ambition démeſurée des Pachéco, & qu'elle étoit la récompenſe de tous les crimes qu'elle avoit tant ſouhaité voir punir. Indignée de la foibleſſe de ſon frere, elle jura de ne jamais donner à un ſujet rébelle cette main qui ne devoit appartenir qu'à un grand Roi. Elle fit défendre à Pachéco d'oſer paroître en ſa préſence, & déclara hautement qu'elle ne formeroit point cette honteuſe alliance. Mais, comme malgré ſes cris, on continuoit les préparatifs des nôces; comme, malgré ſes défenſes, Dom Pachéco étoit parti d'Almegro pour venir à la Cour abuſer de toute ſa faveur; elle ſe livra au plus affreux déſeſpoir, & fit jurer à Dona Béatrix Bobabilla, ſa Camarera Major, & à Dom Cabrera, époux de Béatrix, Majordome de la Maiſon du Roi, qu'ils poignarderoient l'inſolent à ſes yeux, même au moment où il oſeroit entrer dans ſon lit. Cette terrible cataſtrophe fut prévenue par la mort qui ſurprit Pachéco à Villa-Rubia, comme il accouroit à Ma-

Comment Iſabelle veut s'y ſouſtraire; mort de l'époux qu'on lui deſtinoit.

drid. Aucun Historien n'en accuse Isabelle : cette Princesse réduite au désespoir, étoit capable d'une action violente, mais non d'une lâcheté. Villena marié, ne pouvoit briguer pour lui-même, l'honneur qu'il avoit espéré de ravir pour son frere. Ainsi l'Infante fut rassurée, mais la Castille n'en fut pas plus tranquille. Dom Pachéco mort, son frere anéantit le traité. Pendant l'année 1466, les deux partis se prirent mutuellement quelques Places, se livrerent un grand nombre de petits combats, dévasterent les campagnes, & couvrirent leurs querelles particulieres du prétexte des désordres publics. 1465.

Depuis l'année 1465, jusqu'à l'année 1469.

Affaires d'Arragon; les Catalans se confirment dans leur révolte; ils appellent un Prince Portuguais pour le couronner.

Mais il est tems de repasser en Arragon pour y voir l'époux destiné à Isabelle, s'élever au milieu des troubles que l'ambition de la Reine sa mere, & le génie d'un peuple si fier, devoient nécessairement causer. La Sentence de Louis XI avoit laissé les Catalans sans aucune ressource contre le Roi Jean; persuadés que ce Prince avoit manqué au serment qui le lioit à son peuple, comme son peuple à lui, ils se crurent en droit de choisir

1465 à 1469. un autre Souverain. Dom Pedre, Connétable de Portugal, étoit par sa mere petit-fils du Comte d'Urgel, l'un des prétendans à la Couronne d'Arragon, sur lesquels Ferdinand de Castille, pere du Roi Dom Juan l'avoit emporté. Dom Pedre avoit de la valeur, il s'étoit fait un nom dans les guerres de Portugal contre les Africains. Les Catalans lui proposerent un trône qu'il falloit conquérir : il ne balança pas. Sans en parler au Roi de Portugal, sans autres forces que son épée, & quelques Gentilshommes qui voulurent s'attacher à sa fortune; il s'embarqua à Ceuta, & vint mouiller dans le port de Barcelonne, où il fut reçu avec autant de joie que s'il avoit amené une armée formidable. Les Catalans le proclamerent Roi d'Arragon & de Sicile, lui prêterent serment, & reçurent le sien pour le maintien des droits de leur Province. Cependant les deux bâtards d'Arragon, Dom Alphonse & l'Archevêque de Sarragosse assiégeoient, l'un Lérida, l'autre Fraga, & avoient fait pénétrer des partis qui ravageoient la campagne & coupoient les convois :

on attendoit encore des troupes d'Arragon. Tout étoit tranquille en Navarre depuis la mort de la Princesse Blanche ; ainsi toutes les forces du Roi d'Arragon sembloient réunies contre la Catalogne, seule Province révoltée.

1465 à 1469.

Dom Pedre Connétable de Portugal, arrive en Catalogne & y leve des troupes.

Dom Pedre, au milieu des glaces d'un hiver rigoureux, appella sous les armes tous les sujets de la Principauté depuis seize jusqu'à cinquante ans. On indiqua Manrese & quelques Places voisines pour le lieu de l'assemblée : les Catalans y accoururent avec une ardeur incroyable ; ils aimoient mieux abandonner leurs familles & leurs foyers, que se soumettre à Dom Juan, & sur-tout à la Reine. Dom Pedre employa l'hiver à les former aux exercices militaires, il renvoya dans les campagnes les plus vieux & les moins aguéris, il remplit les villes de garnisons nombreuses, & il forma des meilleurs soldats un corps de dix mille hommes, avec lequel il marcha au Comte de Prade, qui étoit devant Cerrera à la tête de mille lances & d'un gros d'Infanterie.

1465 à 1469.

Ferdinand, Prince de Gironne, âgé de tre 12 ans, se met à la tête des troupes du Roi son pere.

Le Roi d'Arragon pour lors attentif aux troubles de Castille, envoya au Comte de Prade, son fils Ferdinand, qu'on nommoit le Prince de Gironne, & qui n'avoit pas treize ans accomplis, à la tête d'un renfort pour livrer bataille en cas que les Catalans osassent approcher : ils approcherent en effet. A peine Ferdinand eut-il atteint le Comte de Prade, qu'ils virent arriver Dom Pedre impatient d'en venir aux mains : lui-même présenta la bataille qu'on avoit ordre d'accepter. Les Lieutenants du jeune Prince de Gironne avec une armée inférieure vainquirent des soldats patriotes qui combattoient pour leur liberté. Ferdinand recueillit dans cette occasion les premieres faveurs de la fortune ; les deux Bâtards pénétrèrent bientôt dans l'intérieur de la Principauté avec des troupes fraîches & aguéries, & chasserent Dom Pedre, dont l'armée se débandoit faute de subsistance. Tous ceux qui s'étoient faits ses sujets, découragés ou mécontens, l'abandonnerent en même tems : les ressources lui manquerent, sans troupes, sans argent, chassé de tous les

Il défait l'armée des révoltés ; leur Chef meurt peu de tems après cette déroute.

lieux dont il avoit cru devenir le Souverain paisible, ce Prince mourut de fatigue & de chagrin à Granolla, allant de Manrese à Barcelonne. Cette mort fit triompher pour quelque tems le parti de Dom Juan. Mais à peine un concurrent disparoissoit, qu'il en renaissoit un autre.

1465 à 1469.

Les Catalans appellent le Duc d'Anjou pour remplacer D. Pedro.

Les opiniâtres Catalans choisirent le Duc de Calabre, fils du Duc d'Anjou, pour le faire succéder à Dom Pedre. Ils espererent qu'un Prince de la Maison de France, dont l'oncle avoit autrefois disputé le sceptre d'Arragon à Ferdinand, pere de Dom Juan, pourroit soutenir leur choix avec les forces de la Provence qui lui appartenoit, & les secours de Louis XI. En effet le Duc de Calabre saisit l'occasion offerte, il leva précipitamment des troupes en France, & ayant passé les Pyrenées, il vint, soutenu d'un gros de Catalans, faire le siége de Gironne. L'armée Arragonnoise qui avoit toujours Ferdinand à sa tête, marcha à grandes journées contre le Duc de Calabre; celui-ci leva le siége de Gironne, & présenta la bataille à Ferdinand. Le jeune Prince

1467. les dispositions expresses du testament de Jean II, qui l'avoit réservé à Dom Alphonse. Mais ce poste important donnoit beaucoup d'autorité parmi la Noblesse, Villena le brigua, & Henri voulant le regagner, lui laissa prendre encore cet avantage sur lui.

Maître de l'Ordre de S. Jacques.

Les peuples excédés par tous les brigands qui se disoient mécontents ou Royalistes, tenterent de se procurer des secours que le gouvernement ne pouvoit pas leur donner. Les Bourgeois des grandes villes établirent entr'eux une Hermandad ou Confrérie, dont l'objet étoit de s'assembler en armes pour courre sus aux voleurs & à tous ceux qui exerçoient des violences, soit dans les villes, soit dans les campagnes. Cette institution fut bien utile dans la suite : nous verrons quel parti Ferdinand & Isabelle surent en tirer.

Etablissement de l'Hermandad.

Au milieu des désordres de la guerre, on parloit toujours de paix ; mais la Cueva devenu Duc d'Albuquerque, le Duc de Médina-Céli, les Comtes d'Albe & de Haro, qui servoient le Roi de Castille malgré lui, persuadés qu'il ne pouvoit y avoir

de

de traité avec des Factieux & des traitres, voulurent écraser le parti de la Ligue avec les forces de l'Hermendad, & les vassaux qui combattoient sous leurs ordres. Ils marcherent à Olmédo, ville où l'on gardoit Dom Alphonse, qui avoit repris le titre de Roi. Les mécontens s'attendoient à ce mouvement, ils ne refuserent pas la bataille : leur armée se trouva rangée aux portes d'Olmédo, en même tems que l'armée Royale. Dom Alphonse couvert des ornemens Royaux marchoit à la tête d'un parti qui le servoit bien moins que l'ambitieux Villena, & le fougueux Archevêque de Tolede. Celui-ci plus guerrier que Prélat, s'étoit chargé de toutes les dispositions de la bataille. Deux Etendards Royaux étoient opposés l'un à l'autre : mais Henri n'étoit pas sous le sien ; les Royalistes l'avoient détourné de se trouver à cette bataille, soit que quelques-uns d'entr'eux qui ménageoient les Ligueurs, voulussent le rendre encore plus méprisable, soit que ses amis ne crussent pas convenable qu'un Roi s'exposât contre ses sujets. Le Duc d'Albuquer- 1467.

que commandoit son armée, celle des
1467. Confédérés qui paroissoit obéir à Dom Alphonse, étoit sous les ordres de l'Archevêque. Il parut à cette bataille, armé de pied en cap, & portant sur ses armes une étole rouge ornée de croix blanches. Les Historiens parlent de la bataille d'Olmédo, comme d'une journée très mémorable & très sanglante, l'évenement fut indécis. La nuit sépara les combattants, chacune des deux armées quitta le champ de bataille sans être poursuivie; celle du Roi perdit deux cents cinquante hommes, celle des Confédérés deux cents, & plus de cent prisonniers: voilà ce qu'on appelloit alors avoir répandu beaucoup de sang. Les armures pesantes qui rendoient les combatants moins agiles, les défendoient de presque toutes les blessures grieves; on étoit souvent hors de combat, mais on recevoit peu de coups mortels; l'usage du canon étoit encore bien rare: on voit avec étonnement dans nos histoires, que les hommes si industrieux pour se détruire, aient négligé si longtems ce moyen infaillible. Les révoltés se re-

tirerent à Olmédo, les Royaliſtes à Médina del Campo. Les deux partis remercierent Dieu de la victoire, firent des réjouiſſances, & arborerent les étendards pris ſur l'armée ennemie.

1467. Les troupes ſe retirent avec perte égale de part & d'autre.

Cependant l'Infante Iſabelle étoit à Ségovie avec la Reine Dona Jeanne, qui, éloignée depuis près de deux ans du Roi ſon époux, & même du Duc d'Albuquerque, n'en accoucha pas moins d'un fils au grand ſcandale du monde entier, & à la ſatisfaction du parti de Dom Alphonſe, qui publia de plus que ce Prince étoit le véritable héritier du trône par la nature, & Roi de Caſtille par néceſſité. L'Infante Iſabelle crut devoir quitter cette honteuſe Cour; elle ne pouvoit pas vivre avec la Reine ſa mere, dont l'eſprit étoit tout à fait aliéné, & qu'on cachoit à tous les yeux. Elle alla de ſon plein gré joindre à Olmédo ſon frere Dom Alphonſe, dont elle ne ſe ſépara plus.

La Reine de Caſtille accouche d'un fils; la Princeſſe Iſabelle s'en ſépare.

Aucun des deux partis n'avoit d'affection pour ſon Chef; les ſerviteurs du Roi le quittoient auſſitôt que leur intérêt ou leur caprice pouvoient le

1468. Les deux partis Caſtillans montrent

1468.

une égale indifférence pour leurs Maîtres.

leur inspirer ; les liens qui attachoient à Dom Alphonse, n'étoient ni plus étroits, ni plus forts. Des hommes inconstants flottoient sans cesse entre les deux Rois ; en peu de jours Henri perdit Ségovie par la trahison de l'Evêque Dom Arias, & un autre Prélat, Evêque de Badajox, & beau-frere du Gouverneur de Tolede, qui tenoit pour Dom Alphonse, sut déterminer la garnison & les bourgeois de cette Place, à quitter le parti de Dom Alphonse pour celui de Henri. Les Confédérés consternés de la perte de Tolede, persuaderent à Dom Alphonse qu'il falloit à tout prix recouvrer cette importante Place. Le Prince partit avec l'Infante Isabelle, donnant rendez-vous à ses troupes près d'Avila : mais il tomba malade à deux lieues de cette ville, dans un bourg nommé Cardegnosa ; ses maux firent des progrès rapides, il mourut d'une pleurésie le cinq Juillet, n'ayant pas encore atteint l'âge de seize ans. On conduisit aussitôt l'Infante Isabelle à Avila. Ce coup accabla les mécontens : quelques-uns allerent se jetter aux pieds de Henri, mais l'in-

Alphonse marchant vers Tolede, tombe malade & meurt.

L'Archevêque de Tolede assemble les rébelles.

flexible Archevêque de Tolede ne pouvoit pas se résoudre à plier sous ce Maître qu'il avoit tant outragé. Il assembla chez lui les mécontens, & plein de cet esprit factieux qui l'avoit toujours animé, il leur dit que la mort de Dom Alphonse ne changeoit pas la face des affaires, que Jeanne n'en étoit pas moins le fruit d'un adultere, & Henri un Roi indigne du Sceptre qu'on avoit arraché de ses mains; que la Nature & la Loi leur désignoient une Reine qui s'étoit déja montrée digne de l'être, & que les vertus d'Isabelle devoient leur faire espérer un tems plus heureux. 1468.

Ils offrent la Couronne à l'Infante Isabelle qui la refuse.

Toute l'assemblée décida qu'il falloit proclamer l'Infante; on se rendit à Avila. L'Archevêque à la tête des confédérés harangua la Princesse, la conjurant de prendre à l'instant même le titre de Reine. » La mort de Dom » Alphonse, mon frere, répondit la » Princesse, nous apprend que Dieu » réprouve la révolte. Le Sceptre que » vous m'offrez appartient à Henri; ne » voyez en moi que sa sœur & sa légi» time héritiere. J'accepte ce titre, non » que j'aspire à régner, mais parceque

1468. »je ne souffrirai jamais que le trône »de Castille soit usurpé par la fille de »l'adultere. Allez trouver le Roi, por»tez lui mon hommage & les vôtres; »obtenez votre pardon, & la justice »qu'il doit à son peuple, à son sang & »à sa Couronne«. Ce discours pénétra d'admiration tous ceux qui l'entendirent; les plus animés songerent à rentrer dans le devoir, & espérerent une paix solide d'une Princesse si courageuse & si moderée. Déjà plusieurs Villes avoient proclamé Isabelle sans attendre ses ordres.

Henri redevient Roi paisible de Castille; il reconnoît Isabelle pour son héritiere.

Villena s'aboucha avec l'Archevêque de Tolede. Henri se crut trop heureux qu'on voulût bien lui rendre la Couronne, & il consentit à déclarer une seconde fois que celle qu'il avoit dit sa fille ne lui appartenoit pas, & ne pouvoit pas lui appartenir. Il envoya l'Archevêque de Séville traiter avec celui de Tolede: car ce fut encore le Roi qui fit les premiers pas. On convint, 1°. que l'Infante Isabelle seroit proclamée héritiere du trône, & Princesse des Asturies; 2°. que le Roi feroit divorce avec la Reine, & la renverroit en Portugal,

aussi bien que Jeanne, sa fille; 3°. qu'on publieroit une Amnistie générale, & qu'on rétabliroit tous les mécontens dans leurs biens; 4°. qu'on reconnoîtroit à ce prix Dom Henri, Roi de Castille. 1468.

Autres conditions du traité.

L'Archevêque de Séville exigea de plus que la Princesse des Asturies ne se marieroit jamais sans le consentement du Roi, son frere. Cette derniere clause plaisoit à tous les partis, parcequ'elle étoit une occasion de troubles. André Cabrera, Majordome du Roi, contribua beaucoup à lui faire accepter ces conditions, quelque dures qu'elles lui parussent. Le Marquis de Villena, que nous nommerons à l'avenir le Grand-Maître de S. Jacques, désiroit la paix, & l'Archevêque de Tolede vouloit s'attacher à la Princesse des Asturies.

Quelques Seigneurs se déclarent pour la fille de la Reine

Quelques Seigneurs du parti du Roi, tels qu'Urtadó de Mendose, Marquis de Santillane, l'Evêque de Cicuença, son frere, s'indignerent que le Roi se fût couvert de cette infamie, & prétendirent défendre son épouse & sa fille qu'il abandonnoit. La Reine venoit de mettre au monde

1468. un nouveau fruit de son incontinence, elle accoucha d'un fils au Château d'Aléajos : c'étoit le troisieme, en comptant la Princesse Jeanne; mais l'Histoire ne parle plus des deux derniers. Malgré l'opprobre dont elle étoit couverte, le Marquis de Santillane voulut soutenir sa querelle, il alla l'enlever du Château d'Aléajos, & la conduisit à Urtado, où la Reine & sa fille firent une protestation contre le traité qui nuisoit au droit de Jeanne.

Troisieme accouchement de la Reine.

Le traité qui déclare Isabelle héritiere de Castille, est confirmé à Guisando; entrevue du Roi & de la Princesse sa sœur.

Tous ces efforts hâterent la réconciliation du frere & de la sœur. On promit à la Princesse des Asturies de lui donner en propriété les Villes d'Arevallo, d'Avila, de Medina del Campo, d'Olmedo avec leurs territoires & leurs dépendances. Quoique toutes ces Villes fussent éloignées les unes des autres, sans doute on prétendit, en divisant ses forces, la rendre moins puissante. Enfin l'entrevue fut indiquée à moitié chemin de Madrid à Avila, dans un lieu nommé Guisando. L'escorte de Henri & celle de la Princesse étoient chacune de douze cens Cavaliers. De plus loin

qu'Isabelle apperçut Henri, elle descendit de sa mulle & alla lui baiser les mains. Le Roi l'embrassa tendrement, & l'Evêque de Léon qui s'étoit rendu à cette entrevue, releva les peuples, au nom du Souverain Pontife, du serment qu'ils avoient prêté à Jeanne. Alors la Princesse fléchissant les deux genoux, reconnût son frere pour le légitime Souverain des deux Castilles & de Léon; & Henri à son tour la déclara Princesse des Asturies & seule héritiere de ses Royaumes. Les deux Cours réunies se rendirent à Casaruvias, & le Roi expédia des lettres pour toutes les Villes de ses Royaumes, qui contenoient ce qui venoit de se passer. Elles enjoignoient aux Gouverneurs & aux Magistrats d'exécuter les ordres que le Grand-Maître de S. Jacques leur addresseroit de la part de Henri. 1468.

Villena, Grand-Maître de S. Jacques, est déclaré premier Ministre.

L'adroit Ministre songeoit à marier Isabelle selon les intérêts de son Maître & les siens. On avoit fait répéter à la Princesse qu'elle n'écouteroit aucunes propositions de mariage que de la bouche du Roi, son frere. Elle jura de nouveau d'être fidelle au traité de

1468.

Tous les Souverains de l'Europe briguent l'alliance d'Isabelle ; cette Princesse & ses Conseils panchent pour Ferdinand, Prince de Gironne, nouvellement Roi de Sicile.

Guisando, ne prévoyant pas que Henri seroit le premier à y manquer. Cependant tous les Monarques de la Chrétienté désiroient l'alliance de la plus riche héritiere qui fût dans tout le monde. Le Roi d'Arragon, surtout, souhaitoit ardemment de réunir toutes les Espagnes dans la main de Ferdinand son fils. Pour rendre cette alliance plus digne de la Princesse des Asturies, il décora Ferdinand du titre de Roi de Sicile, & chargea l'Amiral de Castille, son beau-pere, de gagner l'Archevêque de Tolede, Dom Cabrera, Majordome du Roi, & Dom Cardenas, premier Ecuyer de la Princesse : c'étoit de tous les Serviteurs d'Isabelle ceux qui lui avoient inspiré le plus de confiance. Ils comprirent aisément tout l'avantage de cette alliance, & ne négligerent rien pour la faire réussir. Mais ces projets ne s'accordoient pas avec ceux du Grand-Maître de S. Jacques. On se rappelle que presque tous les biens que la Branche d'Arragon avoit perdus en Castille, étoient tombés dans la Maison de Pacheco ou dans celle de Mendose. Ni le Marquis de Santillane,

Chef de celle-ci, ni le Grand-Maître de S. Jacques, Chef de la premiere, n'étoient disposés à les rendre. 1468.

Villena veut marier la Princesse au Roi de Portugal, & la fille de la Reine au Prince son fils.

Quoique Santillane se fût fait le défenseur de la Reine Jeanne & de sa fille, l'intérêt réunit bientôt deux ambitieux qui avoient besoin l'un de l'autre. Il étoit des circonstances où malgré la hauteur du Grand-Maître, les premieres démarches ne lui coutoient rien. Lui-même alla à Urtado trouver la Reine & Santillane, il leur proposa de marier Isabelle au vieil Alphonse, Roi de Portugal qui la demandoit avec empressement, & Jeanne au Prince Héréditaire de ce Royaume : c'étoit éluder le traité sans le rompre. „ Le Roi de Portugal mourra bientôt, leur dit-il : son fils, héritier du trône, fera valoir en Castille les droits de son épouse „. Cet arrangement devoit plaire à la Reine & à son parti. On convint qu'elle feroit signifier au Roi les protestations de sa fille contre la proclamation d'Isabelle, & que le Roi de Portugal enverroit en Castille l'Archevêque de Lisbonne pour faire en même-tems les deux demandes.

1468.

La Reine proteſte pour ſa fille contre le traité de Guiſando.

La proteſtation de la Reine, pour & au nom de Jeanne, ſe fit à Caſaruvias à la perſonne même du Roi, avec des formalités & une patience de la part de la Cour qui étonnerent toute la Caſtille & allarmerent beaucoup Iſabelle. Par le conſeil de l'Archevêque de Tolede, cette Princeſſe reclama l'exécution du traité de Guiſando, c'eſt à-dire, la remiſe des Places qu'on étoit convenu de lui abandonner. Villena lui fit répondre qu'il falloit qu'elle ſe préparât à épouſer le Roi de Portugal. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la Princeſſe des Aſturies, & pour ſon Conſeil. Ils prévirent tout ce qu'une pareille alliance, jointe à celle de l'Infant de Portugal & de Jeanne, pouvoit avoir de déſavantageux. La Princeſſe des Aſturies avoit refuſé un trône qui ne lui appartenoit pas, mais ſes droits ſucceſſifs ne lui en étoient pas moins chers. Elle écrivit de Séville au Roi, ſon frere, qu'en ſe ſoumettant à n'épouſer perſonne que de ſon aveu, elle n'avoit pas prétendu qu'il pût la marier malgré elle; que l'âge de l'époux qu'on vouloit lui

Iſabelle ſe plaint de l'alliance qu'on veut lui faire contracter.

donner ne convenoit point au ſien, & moins encore à ſes intérêts. Elle lui faiſoit entrevoir qu'elle avoit démêlé la politique de Villena, & ſe plaignoit à ſon frere que de mauvais conſeils altéraſſent toujours la juſtice de ſon cœur & ſa bonté naturelle : elle finiſſoit en inſiſtant ſur la remiſe des Places que le traité de Guiſando lui accordoit.

1468.

Des plaintes ſi juſtes conſternerent Henri ſans le toucher. Le Grand-Maître de S. Jacques lui propoſa de contraindre ſa ſœur : mais il étoit trop foible pour commettre une injuſtice qui exigeât de la réſolution ; il s'emporta contre l'Archevêque de Tolede qu'il accuſoit avec quelque raiſon, de ſoulever contre lui la Princeſſe des Aſturies, & menaça de le faire arrêter. Villena dont la politique étoit toujours de ménager le parti contraire, fit dire au Prélat de prendre garde à lui. Cependant l'Ambaſſadeur d'Arragon & celui de Portugal étoient tous deux à la Cour. l'Archevêque de Liſbonne recevoit tous les jours des aſſurances du Roi Henri, & ſurtout de Villena, en qui

Négociations de toutes les Couronnes de l'Europe pour obtenir la main d'Iſabelle.

il avoit plus de confiance. Mais Pe-
1468. ralta, Connétable de Navarre & Am-
baſſadeur d'Arragon, avoit de fréquen-
tes conférences avec l'Archevêque de
Tolede & Dom Cardenas, à qui il
démontroit le prodigieux avantage
de réunir toutes les Eſpagnes ſous un
même Sceptre, & d'en faire un des
plus puiſſans Etats du monde entier.
Il parloit du fils de ſon Maître com-
me d'un héros naiſſant, déjà éprouvé
dans la guerre & dans la politique.
Il leur répétoit qu'il falloit un Prince
tel que Ferdinand, pour l'oppoſer à
l'eſprit de révolte de tous les Grands
de Caſtille, à l'inſolence du Miniſtre,
& à la foibleſſe du Maître.

Ces deux rivaux n'étoient pas les
ſeuls qui prétendiſſent à la main d'I-
ſabelle. Le Duc de Guyenne, frere
de Louis XI. vouloit régner ſur les
deux Caſtilles. Ce Prince jeune &
bienfait, d'une valeur déja connue,
pouvoit hériter un jour de la Cou-
ronne de Louis XI. qui n'avoit point
encore d'enfans mâles. Le Roi de
France intéreſſé à s'oppoſer aux pro-
grès de la Maiſon d'Arragon, afin de
conſerver le Rouſſillon & la Cerda-

gne, fit demander l'Infante Isabelle pour le Duc son frere, par le Cardinal d'Alby. Ce Prélat ne ménagea rien pour faire réussir une négociation si utile à la France; il n'eut aucune peine à gagner le Roi de Castille. Villena qui le faisoit penser, ne craignoit absolument que l'Infant d'Arragon : mais le Cardinal François ne fut pas si bien accueilli de la Princesse des Asturies. Elle répondit toujours à ses instances, qu'étant héritiere des Etats de Castille, ce n'étoit que de leur main & pour leurs intérêts qu'elle devoit prendre un époux, & qu'avant de les avoir consultés, elle n'auroit jamais rien de positif à lui dire. Elle en répondit autant aux Ambassadeurs d'Angleterre qui vinrent la demander pour le frere d'Edouard leur Roi. Mais elle penchoit réellement pour Ferdinand, nouveau Roi de Sicile. La réputation de ce Prince, supérieure à son âge, un Trône acquis, un autre plus important & voisin de la Castille, qui lui étoit assuré, des forces prêtes à la soutenir contre les mal-intentionnés, voilà les charmes qui fixerent une Princesse de dix-huit ans.

1468.

La Princesse persiste dans le dessein d'épouser Ferdinand.

1468. L'Archevêque de Lisbonne, le Cardinal d'Alby, les Ambassadeurs d'Angleterre eurent beau lui vanter les avantages d'une alliance avec leur Maître, celui qui pouvoit le mieux la défendre, lui parut le plus digne d'elle. Ses amis ne songerent plus qu'à hâter ce mariage, que Henri croyoit avoir intérêt de traverser. Les Rois de Sicile & d'Arragon le desiroient plus qu'Isabelle; mais cette alliance si avantageuse souffroit des difficultés en Arragon.

Henri manque aux conditions du traité de Guisando.

Jean, déja épuisé par les guerres de Catalogne, avoit répandu beaucoup d'or en Castille, pour acheter des créatures à son fils. Il falloit remplir les conditions du traité projetté entre lui & les serviteurs d'Isabelle. Cette Princesse, comme nous l'avons dit, ne donnoit la préférence qu'à des forces puissantes; il falloit de nouveaux secours pour les rassembler. Tous les Arragonois ne pensoient pas comme leur Roi sur cette alliance; ils craignoient que la réunion de toutes les Espagnes, ne rendît l'Arragon Province du Royaume de Castille; ils ne vouloient pas perdre le droit de voir

leur Roi, ni peut-être celui de l'inquiéter : il falloit prendre un parti. Henri venoit de donner Arrevallo à titre de Duché au Comte de Placencia, quoique cette Place fût du nombre de celles que le traité de Guisando accordoit à la Princesse des Asturies. Mécontente de son séjour à Séville, elle voulut aller à Arrevallo, sous prétexte d'y rendre des honneurs à la mémoire de Dom Alphonse, son frere, mais en effet pour s'y mettre en sureté. On lui refusa l'entrée de la ville, elle fut contrainte de se rendre à Madrigal, près de la Reine Douairiere sa mere, qui n'inspiroit que beaucoup de pitié. Isabelle ne fut pas longtems sans s'appercevoir qu'elle risquoit beaucoup à Madrigal. Les bourgeois avoient ordre de la garder à vue, tandis que l'Archevêque de Séville assembloit une troupe de Cavalerie pour venir s'emparer de sa personne. Informée de ce danger, elle manda l'Archevêque de Tolede, qui partit dans l'instant même de Salamanque à la tête de trois cents lances; il apprit à Capesa del Peso, que Dom Alphonse, fils de

1468.

La Princesse Isabelle se retire à Madrigal; on tente de l'y enlever.

l'Amiral de Castille, venoit aussi avec
1468. deux cents lances pour dégager la Princesse des Asturies; l'Evêque de Coria amenoit cent lances par un autre chemin. Tous ces secours réunis allarmerent les bourgeois de Madrigal & l'Archevêque de Seville; celui-ci n'osa pas commettre un foible corps de troupes ramassé en hâte contre les Confédérés qui accouroient de toutes parts, & ceux-là ouvrirent leurs portes, malgré leur fidélité au Roi Henri. La Princesse se pressa de sortir de Madrigal, pour se retirer avec une bonne escorte dans le Château de Valladolid; il étoit tems de presser son mariage, il lui falloit des secours.

1469. L'Archevêque de Tolede envoya Dom Alphonse de Palence en Arragon, moins vers le Roi, que vers ces redoutables Etats, qu'il étoit si important de gagner. Ils n'étoient pas assemblés : mais leurs principaux membres, ceux qui avoient la confiance de la multitude, & qui déterminoient les suffrages, entouroient le Roi Dom Juan. C'étoit principalement l'Archevêque de Tarragonne,

Alphonse de Palence envoyé en Arragon pour déterminer l'alliance d'Isabelle avec le Roi de Sicile.

le Comte de Pallars, le Comte de Prade, le Châtelain d'Amposta, le Chancelier Jean Pages. Palence sut les éclairer sur leurs vrais intérêts; il leur démontra que la Castille & l'Arragon s'étoient affoiblies par des guerres continuelles, que leur proximité, leur position, leur commerce exigeoient qu'ils fussent unis, & qu'il n'y avoit de paix solide entre deux pays voisins, qu'autant qu'ils obéissoient au même Maître. „ Le tems „presse, ajouta-t-il, décidez si nous „serons toujours des Provinces divi„sées & malheureuses les unes par les „autres, ou si nous formerons ensem„ble un puissant Etat. Les méchans „qui environnent notre Maître, lui of„frent tous les moyens d'éterniser nos „querelles, & il ne manquera pas de „les saisir. Nous n'avons d'espoir que „dans la sagesse & dans la fermeté d'u„ne Princesse de dix-huit ans; donnez„nous des troupes & de l'argent, no„tre Royaume est à elle & à vous, „nous n'aurons plus qu'un intérêt; „nous ferons tous un même peuple. „Les Infideles qui deshonorent le nom „Chrétien, en occupant malgré nous 1469.

1469. »la plus belle de nos contrées, la cé»deront bientôt à nos efforts. Ces for»ces que nous avons toujours si mal»heureusement tournées contre nous»mêmes, nous rendront la premiere »nation de l'univers ».

Les Arragonnois fournissent de l'argent : articles du contrat de mariage.

Les Arragonnois furent pénétrés de ces raisons convaincantes. Comme les Etats n'étoient point assemblés, 40000 pistoles stipulées pour les pierreries de la Princesse, & qui furent employées à un usage plus utile, & 100000 florins d'or, furent tout l'argent que les villes purent fournir à la persuasion de leurs chefs. Ce secours étoit important dans la circonstance : on convint de plus, 1°. que la Princesse auroit Borja, Majellon, Elche en Crevillian, Syracuse & Catane en Sicile pour son douaire : 2°. que le Prince Ferdinand feroit venir d'Arragon 1000 lances qui serviroient la Castille autant de tems & autant de fois qu'on en auroit besoin : 3°. qu'il marqueroit tout le respect possible au Roi Henri, son beau-frere, & qu'il le laisseroit regner en pleine tranquillité, se conformant en tout au traité de Guisando : 4°. que lors-

qu'il seroit monté sur le trône, il maintiendroit les droits de la Castille, & des différents Etats de la Reine son épouse dans leur entier: 5°. que la Princesse pourroit seule aliéner les Villes, Places, ou Forteresses, & que lorsqu'elle en conquerroit avec les forces de la Castille, ce seroit pour elle & pour sa Couronne: 6°. que tous les actes de Souveraineté, seroient signés du Roi & de la Reine son épouse, sans qu'on pût dans aucun cas se passer de la signature de celle-ci: 7°. que toutes les dignités Ecclésiastiques & Séculieres seroient à la nomination de la Reine seulement: 8°. qu'il seroit accordé une amnistie générale pour tout le passé à tous les sujets des deux Royaumes, & que le Roi ne recouvreroit point les terres qui avoient appartenu à sa Maison: 9°. enfin que chacun gouverneroit ses Etats, demandant du secours à son époux ou à son épouse, & que la Souveraineté demeureroit toujours à celui à qui la nature l'avoit donnée. 1469.

Ces conditions dictées par la Princesse des Asturies, annonçoient que

Isabelle se tient sur ses gardes jusqu'à

celle qui n'avoit pas voulu du bien d'autrui, sauroit garder le bien qu'elle croyoit être à elle. Jusqu'à l'arrivée de son époux, elle eut à se garantir des piéges qu'on lui tendoit pour s'emparer de sa personne, une garde vigilante l'environnoit sans cesse, elle ne sortoit que rarement de la Citadelle; enfin elle vivoit comme une prisonniere au milieu d'un peuple, dont elle étoit déja l'admiration. Elle écrivit au Roi son frere avec beaucoup de respect & de fermeté, se plaignant qu'il eût manqué au traité de Guisando, & qu'il l'eût mise dans la nécessité d'y manquer elle-même. Elle apprenoit de toutes parts, disoit elle, que loin de renvoyer en Portugal la Reine Jeanne & sa fille, il autorisoit les injustes prétentions de celle-ci. Isabelle réclamoit la parole de Henri de lui donner des Places, dont il avoit osé lui faire fermer les portes contre la foi des traités, & contre ce qu'il devoit à sa légitime héritiere. » Je serai » malgré vous, lui écrivoit-elle, votre » plus fidele sujette; c'est moi qui ai » refusé la couronne que vous portez, » ce sera moi encore qui saurai la fixer

1469. L'arrivée du Roi de Sicile en Castille: elle écrit au Roi, son frere.

»dans votre Maiſon. Vous avez voulu
»me marier pour me la faire perdre, 1469.
»je me marie pour donner à vous, à
»vos ſujets, la paix que vous fuyez.
»J'épouſe un Prince de votre Sang,
»j'éteins toutes ces guerres ſi funeſtes
»entre l'Arragon & la Caſtille, & je
»maintiens mes droits qui ſont ceux de
»votre Maiſon. Je vous demande un
»conſentement que vous ne pouvez
»refuſer à la pureté de mes intentions,
»à la ſageſſe de mon choix, à l'intérêt
»de votre Couronne. Si vous êtes in-
»exorable, je ferai mon devoir envers
»vous & envers votre peuple».

Elle annonce ſon mariage à toutes les Villes de Caſtille: Ferdinand arrive à Valladolid.

Iſabelle annonça ſon mariage à toutes les villes de Caſtille; l'arrivée prochaine de Ferdinand lui donnoit de l'aſſurance. Le Roi, ſon frere, ne lui fit aucune réponſe; le Grand Maître de Saint-Jacques frémiſſoit de crainte & de colere, il fit quelques efforts pour regagner l'Archevêque de Tolede; mais celui-ci qui ſe félicitoit d'avoir mieux choiſi que Villena, ne voulut plus changer de Maître. Cependant Ferdinand que nous nommerons à l'avenir le Roi de Sicile, avoit quitté Sarragoſſe: les chemins

1469. jusqu'à Valladolid étoient semés de partis, que la Cour avoit disposés pour l'enlever. Mais il ne voulut point paroître les armes à la main dans un Royaume, dont il alloit épouser l'héritiere, & qu'il esperoit gouverner bientôt. Il voyagea deguisé, ne menant avec lui que trois Gentilshommes qui passerent pour ses domestiques. Le 6 d'Octobre il arriva dans cet équipage à Verdejo, où le fidele Dom Cardenas le reçut avec la joie la plus vive; enfin le 9 il arriva heureusement à Dueñas, Château qui appartenoit à Dom Pedre Carillo, frere de l'Archevêque de Tolede. Il y reçut les hommages de tous les Seigneurs de son parti. Ferdinand ne put se défendre d'aller en secret à Valladolid voir la Princesse des Asturies. L'Archevêque de Tolede, Dom Cardenas & Dom Carillo, furent témoins de cette premiere entrevue. Quoique la politique & la nécessité eussent seules formé ces nœuds entre deux cœurs qui ne pouvoient pas s'être entendus, les deux illustres époux parurent très contents l'un de l'autre. Le Roi de Sicile avoit

Entrevue des deux époux.

un

un an & quelques mois moins que la Princesse, c'est-à-dire, pas tout à fait dix-sept ans. Il étoit d'une taille moyenne, mais bien prise ; son teint basané montroit qu'il avoit déja éprouvé les fatigues de la guerre, des yeux pleins de feu, un visage serein, un port majestueux & des manieres affables, plaisoient aux Castillans, & captiverent leur Reine, jusqu'à la rendre quelquefois jalouse de son époux. Cette Princesse, sans être d'une rare beauté, annonçoit sur son visage toute la noblesse de son ame. Ses traits qui n'étoient nullement réguliers, formoient un ensemble agréable ; son aspect étoit imposant, tellement que le Cardinal d'Alby, à la premiere vue, s'écria, que cette Princesse étoit née pour de grandes choses. Nous aurons des reproches graves à faire à son regne, mais les fautes d'Isabelle furent les fautes de son siecle. 1469.

Les deux époux futurs se séparerent après une conversation de quelques heures ; Ferdinand retourna à Duenas. Le 18 il se rendit à Valladolid où les nôces furent célébrées, Célébration des nôces.

1469. avec un grand concours & une pompe médiocre. Ils réserverent leurs finances pour des objets plus utiles, & ne voulurent point aigrir le Roi de Castille, qu'ils savoient déja irrité contre eux. La joie des deux époux, la satisfaction des peuples, formerent le plus grand appareil de cette fête. L'Archevêque de Tolede, qui fit la cérémonie, déclara publiquement qu'il avoit une dispense de Rome à cause de la parenté; mais elle ne fut pas produite. Tout le monde douta de la sincérité de l'Archevêque en cette occasion. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce mariage qui pressoit alors, fut confirmé depuis par une autre Bulle. Après cette cérémonie auguste, le premier soin de Ferdinand & d'Isabelle fut d'écrire au Roi Henri pour lui réitérer les assurances d'un respect inviolable. Mais à tout évenement, ils firent entrer en Castille les mille lances Arragonnoises qui devoient servir, tant à la garde du Roi & de la Reine de Sicile, qu'aux opérations qu'exigeroient les circonstances. Ils s'imposerent la loi de n'attaquer jamais le Roi de Castille, mais

Ferdinand & Isabelle écrivent au Roi Henri; ils font entrer mille lances arragonoises en Castille.

de ne souffrir aucune insulte. La Reine envoya à Henri les articles de son mariage. Le Roi ne répondit qu'à la seconde lettre, par laquelle la Reine de Sicile lui demandoit avec beaucoup d'instance une entrevue, qu'il seroit bientôt à Ségovie, & qu'il examineroit quelle réponse il devoit lui faire. Isabelle s'attendoit à une guerre fort animée, qu'on ne lui fit pas d'abord, non pas que Henri voulût lui pardonner, mais le Grand Maître de Saint Jacques étoit accablé d'une fievre lente, pendant laquelle ni lui ni son Maître ne purent agir. Cette inaction du gouvernement laissa le champ libre à toutes les haines particulieres, à toutes les petites guerres intestines entre les Possesseurs des Fiefs, dont l'Histoire d'Espagne fourmille, & dont les récits insipides ne laissent pas d'inspirer beaucoup de pitié. On ne voit que surprises de Châteaux, qu'hospitalités violées; que petits combats de village à village, dans lesquels les simples Colons, victimes de l'animosité de leurs Seigneurs, ou périssoient, ou voyoient partager leurs dépouilles sanglantes.

1469.

Inaction du Gouvernement.

1469. La rapine, la trahison, le rapt, toutes les especes de brigandage, effets nécessaires d'un gouvernement foible & méprisé, forment un tableau aussi hideux que confus, dont l'éloignement doit nous épargner les détails.

1470. Louis XI fait demander la main de la fille de la Reine pour son frere le Duc de Guyenne.

Ce qu'il est important de remarquer, c'est que, presqu'aussitôt après le mariage d'Isabelle, Henri voulut rendre à la fille de la Reine, les droits qu'il avoit témoigné tant de fois ne lui pas appartenir. Le Cardinal d'Alby revint en Castille une seconde fois, briguer pour le Duc de Guyenne, l'alliance de cette Princesse. Louis XI n'avoit d'autre but que de susciter des ennemis & des affaires au Roi d'Arragon. La nécessité de conquérir la Castille devoit détourner son attention du Roussillon & de la Cerdagne. D'ailleurs, Louis XI croyoit que tous les bons Castillans n'avoient jamais cessé de regarder Jeanne comme la fille de leur Roi. Le Roi de France voulut faire courir à son frere le hazard de recueillir ce magnifique héritage. Ferdinand & Isabelle tenterent plusieurs fois la fidélité du Mar-

quis de Santillane, pour qu'il leur remît Jeanne qui étoit entre ses mains; il leur fit répondre qu'ils n'avoient pas de quoi payer un tel service : en effet ils étoient plus courageux que puissants. Jeanne & sa fille furent conduites à Ségovie où le Roi les attendoit. Malgré tant d'outrages mutuels, l'entrevue entre Jeanne & Henri, fut telle qu'elle auroit dû être, s'ils n'avoient point eu à se plaindre l'un de l'autre : ils ne savoient ni aimer ni haïr. 1470.

Le mariage du Duc de Guyenne & de la fille de la Reine fut bientôt arrêté. Les nôces prématurées de la Princesse qui n'étoit âgée que de 9 ans, furent célébrées avec beaucoup de pompe : on choisit une vaste plaine près de Ségovie, pour que le peuple en fut témoin. Il avoit vu depuis quelques années bien des scenes de cette espece, mais toutes contradictoires. Celle-ci commença par la lecture d'une Déclaration dans laquelle Henri révoquoit tout ce qu'il avoit accordé à Isabelle dans les plaines de Guisando, la déclarant réfractaire à son serment de fidélité, par conséquent indigne de porter la Couronne. L'écrit dé-

Ce mariage se fait par procuration dans les plaines de Ségovie : la fille de Jeanne y est reconnue héritiere légitime du trône de Castille.

signoit Dona Jeanne en sa place, le
1470. Roi voulant qu'elle fût rétablie dans tous les droits de sa naissance, nonobstant tout ce qui s'étoit passé. Apres cette publication, le Cardinal d'Alby au nom de Louis XI, somma le Roi & la Reine de déclarer si Dona Jeanne étoit issue de leur sang, ils le jurerent tous deux. Quelque soit l'opinion de la postérité sur la naissance de Dona Jeanne, certainement le Roi Henri fit à cette occasion au moins deux parjures solemnels. Le Cardinal d'Alby délia ensuite les peuples du serment qu'ils avoient prêté à Isabelle au nom de ce même Pape Paul II, qui les avoit déliés l'année précédente du serment prêté à Jeanne. Tous les Seigneurs & les Magistrats le reprêterent encore à la nouvelle Princesse des Asturies, excepté les Mendoses, qui prétendirent que le premier suffisoit. Enfin le Comte de Boulogne, second Ambassadeur de France, s'avança pour promettre mariage à la Princesse au nom du Duc de Guyenne, frere du Roi son Maître. Le bruit de l'artillerie, le son des instrumens & les acclamations réité-

tées, témoignoient la joie insensée de ce peuple avide de nouveautés, qui le réduisoient à l'état le plus déplorable. 1470.

La Reine de Sicile, indignée, écrivit au Roi son frere, pour lui demander compte d'une action si injuste. Elle le conjuroit de lui indiquer un lieu d'entrevue, & de remettre leurs intérêts mutuels entre les mains de cinq arbitres. Elle nommoit le Comte de Haro pour le premier des cinq, & laissoit à son frere le choix des quatre autres, pourvu qu'ils fussent Religieux des Ordres de Saint Dominique, de Saint François, de Saint Jérôme & des Chartreux. On peut juger de là quel prodigieux crédit les Moines avoient dans ce siecle, sur-tout en Espagne. La réponse du Roi fut prompte, courte & foudroyante. L'Archevêque de Tolede y reconnut l'esprit de Villena : il exhorta ses jeunes Maîtres à opposer au torrent, de la fermeté & de la patience, à conserver les villes qui tenoient pour eux, sans y prétendre les droits de Souveraineté.

Plaintes de la Reine de Sicile au Roi son frere.

Ce serviteur intéressé faisoit acheter ses services ; l'ambition seule lui

L'Archevêque de Tolede se plaint

1470. avoit fait choisir la premiere place à la Cour d'Isabelle, il prétendoit conduire & dominer ses Maîtres. Mais Ferdinand assez pénétrant pour connoître bientôt l'Archevêque de Tolede, n'avoit pas encore acquis le dégré de prudence qui fait dissimuler. Un jour que l'Archevêque le contredisoit dans le Conseil avec obstination; » Apprenez, lui dit Ferdinand, que je ne » prétends pas être gouverné : ni vous, » ni personne, ne devez le tenter ; je » sais trop ce qu'il en a couté à plusieurs » Rois de Castille ». Ce propos déplacé dans la bouche d'un Prince si peu affermi, irrita le plus fier de tous les hommes, au point qu'il sortit du Conseil en disant assez haut : *je pourrois bien donner un retour d'intrigue à Isabelle, comme j'ai fait à Dom Henri.* Dans ce tems-là même le mariage de Jeanne avec le Duc de Guyenne, venoit de se décider. Le Roi d'Arragon instruit de ces deux revers, blâma l'imprudence de son fils : il lui manda qu'à quelque prix que ce fût, il devoit appaiser l'Archevêque de Tolede ; qu'on ne réussissoit jamais qu'en se prêtant aux circonstances, &

ouvertement du Roi de Sicile ; le Roi d'Arragon recommande à son fils d'appaiser ce Prélat.

qu'il ne falloit parler en Maître que lorſqu'on l'étoit en effet. Ferdinand ſentit la juſteſſe de ces Conſeils, mais il ne put jamais regagner ce fier Prélat qui ne reſta dans ſon parti qu'autant de tems qu'il en fallut pour ſe ménager un grand crédit dans le parti contraire. Au milieu de toutes ces diviſions qui inquietoient Iſabelle, elle accoucha d'une Princeſſe à laquelle elle fit porter ſon nom. On remarqua que pendant les douleurs de l'enfantement, la Reine de Sicile retint ſes cris, & ſe fit voiler le viſage pour ne laiſſer appercevoir aucune marque de foibleſſe. Elle avoit beſoin en effet d'être reſpectée. Les mille lances d'Arragon, & l'opinion des peuples, compoſoient toutes ſes forces. Il falloit oppoſer une bonne conduite, une eſtime générale & méritée, à la foibleſſe & à l'inimitié du Roi. 1470.

Le Duc de Guyenne prétendu époux de la fille de Jeanne, meurt : Henri offre en vain la main de cette Princeſſe au fils du Roi de Portugal.

Des circonſtances favorables ſuccedoient ſouvent aux revers. Elle apprit que le Duc de Guyenne, peu flatté d'avoir obtenu la main de la Princeſſe Jeanne, ſongeoit, contre le gré de Louis XI à une alliance plus utile, & qu'il vouloit épouſer la fille

1470. du Duc de Bourgogne. L'opposition de la France étoit bien à craindre pour Isabelle; elle se vit avec plaisir un grand ennemi de moins. Le Duc de Guyenne mourut au milieu de ses projets. Quelques Historiens prétendent qu'il fut empoisonné, & que le Roi son frere n'étoit pas innocent de ce crime. Quoi qu'il en soit, Henri chercha longtems un Prince qui voulut contracter cette alliance si suspecte, dans l'espoir d'une Couronne qu'il faudroit conquérir. Le Roi de Castille courut à Badajox, pour renouer l'ancienne alliance projettée avec le Portugal. Mais les choses étoient bien changées; l'alliance d'Isabelle avec le Roi de Sicile, donnoit à cette Princesse des armes capables d'intimider. Alphonse V refusa pour le moment cette alliance à laquelle il ne trouvoit plus le même avantage, & il ne dissimula pas que la foiblesse de Henri, l'autorité de Villena & les troubles de Castille, l'en dégoutoient autant que les prétentions d'Isabelle, & que toutes les forces de l'Arragon.

Le Duc de Segorbe se propose de

Les affaires de cette Couronne devenoient meilleures. La Catalogne

étoit soumise ; Dom Juan commençoit à respirer ; il espéroit pouvoir soutenir Ferdinand sur le trône de Castille, qu'il avoit tant souhaité pour lui. Villena sut encore lui susciter des ennemis dans le sein de sa Cour. Il chérissoit Dom Henri son neveu, qu'il avoit fait Duc de Segorbe, & il l'honoroit de toute sa confiance. Ce fut sur lui que Villena jetta les yeux pour le faire épouser à Dona Jeanne. L'ambitieux Duc de Segorbe saisit avec avidité une occasion de monter sur le trône de Castille. Il abusoit du grand âge du Roi Jean & de son ascendant sur ce Prince, pour rompre toutes les mesures de Ferdinand, & pour retarder les secours d'hommes & d'argent qu'on pouvoit lui donner. Ferdinand pénétra bientôt cette trahison ; il en avertit le Roi son pere, le conjura d'éclairer le Duc de Segorbe & de le faire arrêter. Dom Juan prévenu blâma son fils : il lui écrivit qu'il s'étoit prêté dans sa vie à trop de violences pour son seul intérêt ; qu'il ne vouloit pas persécuter l'innocence du Duc de Segorbe, comme il avoit

1470.

l'épouser : le Roi de Sicile en avertit son pere qui ne le croit pas.

fait celle du Prince de Viane. »Ce sont
1470. »là, écrivoit-il des stratagêmes du
»Grand Maître de Saint Jacques, qui
»veut troubler l'Arragon, & vous ar-
»mer contre vos meilleurs amis». Dom Juan confia au Duc de Segorbe les soupçons du Roi son fils. Le Duc n'eut pas de peine à s'en laver aux yeux d'un vieillard disposé à tout croire. Cependant le Roi de Sicile, sûr de ce qu'il avançoit, fit un voyage à Barcelonne, pour fournir à son pere des preuves que ce Prince ne voulut jamais admettre; & il eut la douleur de voir le coupable le braver.

1471. Ferdinand retourna très vîte en Castille où sa presence étoit nécessaire pour prévenir les démarches de son rival. Il y trouva César Borgia, qui fut depuis Pape sous le nom d'Alexandre VI. Il venoit en qualité de Légat, solliciter des secours d'argent pour une guerre que le nouveau Pape Sixte IV entreprenoit contre les Mahométans. Malgré l'état malheureux des Espagnes, la piété, ou plutôt la superstition des Castillans, prodigua au Pontife des secours qui au-

Arrivée d'un Légat en Castille: ignorance & désordres du Clergé; meurtre des Juifs.

toient été mieux employés sans doute au soulagement du peuple. Le Légat venoit aussi remédier aux désordres du Clergé que les troubles avoient rendus excessifs. Il affecta des prébendes dans toutes les Cathédrales pour y faire enseigner la Théologie & le Droit Canon. Mais les Prêtres n'étoient pas alors en état de profiter de ces secours. L'ignorance étoit telle qu'à peine quelques Ecclésiastiques savoient les premiers élémens de la langue Latine. Ces Ministres de la Religion, également étrangers à ses dogmes & à sa morale, abusoient de leur autorité sur des peuples féroces, pour les encourager au meurtre & au brigandage. En effet, les Bourgeois de Cordoue, vexés par les Juifs qui profitoient de leurs besoins & du malheur des tems, souleverent contr'eux leurs compatriotes : l'indignation publique se tourna en rage ; on égorgea ces malheureux sans nulle pitié, & la proscription s'étendit sur tous ceux qu'on soupçonnoit être de race Juive : des Prêtres alloient de maisons en maisons pour encourager à ces exécutions sacriléges qui se mul-

1471.

1471. tiplierent dans plusieurs Villes, jusques-là qu'à Jaën, le Connétable Dom Luc d'Irança qui avoit pris les Juifs sous sa protection pour arrêter le cours de tant de meurtres, fut massacré lui-même dans une Eglise où il entendoit la Messe. Le Grand-Maître de S. Jacques, sans se mettre en peine de remédier à tant de maux, se pressa de faire conférer la dignité de Connétable au Comte de Haro, dont il venoit d'épouser la fille en secondes nôces. Le massacre des Juifs, l'assassinat de Dom Luc d'Irança demeurerent impunis : on peut juger si les désordres cesserent. De quoi les hommes ne sont-il pas capables, lorsqu'ils ne sont pas gouvernés !

1472. Cependant Villena songeoit à opposer à Ferdinand le rival qu'il lui avoit choisi. Il pressa le Duc de Ségorbe de venir s'aboucher en Castille avec le Roi, qui devoit être son beau-pere. Ce Prince partit de Sarragosse à l'insu du Roi d'Arragon, & fut reçu à Requesa par Villena, lui-même, qui étoit accouru à sa rencontre. Il avoit le plus grand intérêt de bien connoître le ressort qu'il vouloit

Le Duc de Ségorbe arrive en Castille il déplaît à Villena & aux Grands.

employer. Mais il comprit bientôt que le Duc de Ségorbe n'étoit nullement propre à ses desseins. Ce jeune homme enivré de sa fortune, parla en Souverain au Ministre de qui son sort dépendoit : celui-ci dès la premiere vue, se promit de ne jamais couronner un arrogant qui abusoit d'un rang qu'il n'avoit pas encore. Ainsi le Duc de Ségorbe fit plus auprès de Villena pour l'intérêt de Ferdinand, que Ferdinand n'avoit pû faire en Arragon, pour lui-même, auprès du Roi son pere. Le Grand-Maître de S. Jacques dissimula le Jugement qu'il avoit porté de l'époux futur de Jeanne; il voulut l'exposer à tous les yeux, pour que le Duc de Ségorbe l'aida lui-même à détruire son ouvrage. Les Grands de Castille furent indignés de l'excessive hauteur d'un étranger qu'ils ne croyoient pas encore leur Maître. Sans voir, ce qui étoit vrai, que le Duc de Ségorbe étoit tout à fait indigne du trône, ils virent, ce qui les intéressoit d'avantage, que son joug seroit très pesant, & de ce moment ils s'éloignerent tous de le servir. Villena trouva dans les

1472.

1472. troubles & les miséres publiques mille prétextes pour éloigner son mariage ; & le Duc qui comprit bientôt combien il avoit eu tort de se croire déjà Roi, alla cacher sa honte dans le fond d'une terre qui appartenoit au Comte de Benevente, son oncle maternel, car il n'osoit pas paroître en Arragon.

L'Archevêque de Tolede fait reconnoître Ferdinand & Isabelle héritiers du trône dans un Concile Provincial.

Tandis que les ennemis d'Isabelle se divisoient, son parti se fortifioit. L'Archevêque de Tolede qui la servoit encore, sous prétexte de publier les statuts faits par le Légat, convoqua dans sa Métropole un Concile composé de tous les Evêques ses suffragans & de tout le Clergé de sa Province. L'intérêt de la Reine de Sicile étoit l'unique objet de cette nombreuse assemblée. On n'y parla que des Droits d'Isabelle & des entreprises de Villena ; on y proscrivit de nouveau les prétentions de la Princesse Jeanne. Tous les Prêtres promirent d'inspirer au peuple le respect qu'ils devoient à leur véritable Souverain. Plusieurs Villes, telles que Moya, Agreda, Aranda, ouvrirent leurs portes aux troupes Arragonnoises, & offrirent le serment de fidélité à Isabelle qui vou-

lut toujours que ſon frere fût Roi, & que la Juſtice ſe rendit en ſon nom. 1472.

Au milieu de tous ces ſuccès, Ferdinand fut contraint de ſe rendre auprès du Roi ſon pere. Les peuples du Rouſſillon, qui bien différents des Catalans, regrettoient toujours la domination Arragonnoiſe, profiterent des démêlés de Louis XI avec le Duc de Bougogne pour tenter de rentrer ſous l'autorité du Roi Jean. Les Bourgeois de Perpignan lui demanderent une garniſon. Ce Prince, mécontent des procédés de Louis XI qui avoit ſoutenu le Duc de Calabre dans ſon expédition de Catalogne, avoit ſaiſi cette occaſion de recouvrer une Province démembrée de ſa Couronne. Les glaces de l'âge ne réfroidiſſoient point ſon ambition. Dom Juan, foible pour tous ceux qui ſurprenoient ſa confiance, étoit courageux devant l'ennemi. Il n'eut pas plutôt appris que les François faiſoient de grands préparatifs pour reprendre Perpignan, qu'il ſe rendit lui-même dans cette Ville. Il aſſembla tous les Corps de l'Etat dans la principale Egliſe; & après leur avoir fait jurer ſolem-

Ferdinand accourt au ſiege de Perpignan pour ſecourir ſon pere.

nellement qu'ils ne songeroient à se
1472. rendre que lorsque lui-même le proposeroit, il jura à son tour de ne point sortir de la Place qu'il n'eût fait lever le siege. Son courage fut secondé ; le le Roi de Sicile abandonna les intérêts de son épouse pour ne s'occuper que de ceux de son pere. Il partit avec toutes les troupes qu'il put ramasser. L'expédition de Ferdinand fut heureuse, il trouva des renforts partout sur son passage ; la Noblesse Arragonnoise, la Catalane même, s'empresserent à sa suite. Les François se retirerent sous Salses pour éviter la bataille. Le Roi d'Arragon commençoit à souffrir dans Perpignan, il apprit le départ des François avec autant de surprise que de joie. Les secours du Roi son fils ne pouvoient venir plus à propos, il accourut à sa rencontre, & les deux Princes mêlerent dans leurs embrassemens tous les sentimens qui les animoient l'un pour l'autre. C'étoit un spectacle attendrissant de voir le vieux Monarque confesser qu'il devoit à son fils la vie & ses succès ; s'accuser de trop de crédulité envers le

Duc de Ségorbe, & avouer que si Ferdinand perdoit la Castille, ce seroit pour avoir été mal servi par son pere, & pour l'avoir secouru. Les deux Rois rentrerent dans Perpignan où ils furent reçus avec transport. Ferdinand marcha le lendemain vers Salses pour présenter la bataille aux François qui se maintinrent dans un camp avantageux & inattaquable. Le Roi de Sicile que les affaires de Castille pressoient vivement, leur fit proposer une suspension d'armes; les deux partis en avoient besoin. Aussitôt qu'elle fut signée, Dom Juan conduisit son fils à Barcelone pour l'approcher de la Castille. Ils furent reçus dans cette Ville si long-tems rébelle, comme si les Barcelonnois avoient toujours été les sujets les plus soumis. Ils admiroient les qualités naissantes de Ferdinand, & ne se souvenoient plus des crimes de sa mere, ni qu'il avoit été la cause, ou du moins l'occasion de leurs malheurs.

1472.

Il fait lever le siege & se montre dans les États d'Arragon & de Catalogne.

Le jeune Prince crut devoir se montrer aussi dans quelques villes d'Arragon, pour accoutumer les peuples au Maître que Dieu leur destinoit. Il

1473.

1473. y fut arrêté par une maladie considérable, suite des fatigues de la guerre. Mais les affaires de Castille ne souffrirent point de son absence.

On négocie à la Cour de Castille pour rapprocher Isabelle du Roi son frere.

Tandis que le Roi de Sicile se rétablissoit, la Reine son épouse affermissoit son parti, & regagnoit la confiance de ceux-même qui avoient paru l'abandonner; l'avidité de ses ennemis la servit autant que le zele de ses serviteurs les plus fideles. Le Grand Maître de Saint Jacques qui traversoit les projets du Duc de Segorbe, employa néanmoins le prétexte de sa chimérique alliance avec la Princesse Jeanne, pour tenter de s'emparer du Château de Ségovie & des trésors de la Couronne qu'il contenoit, nécessaires, disoit-il, aux nouveaux projets de Henri. Dom Cabrera, Majordome de la Maison du Roi, étoit en possession de ce Château, &, par une suite du mauvais gouvernement, de toutes les richesses qui y étoient renfermées, il en avoit aidé, disoit-on, le parti de Ferdinand, & il ne vouloit pas se désaisir d'un dépôt, qui seul pouvoit faire pancher la balance. Une aversion dé-

cidée pour Villena, se joignoit à son penchant pour Isabelle; il résolut de servir cette Princesse en se servant lui-même, & profita d'une absence du Grand Maître de Saint Jacques, & d'un séjour du Roi à Ségovie, pour s'emparer de l'esprit de ce Prince, enclin à croire le dernier qui lui parloit. 1473.

»Je conserve pour vous, Sire, di-»soit-il à son Maître, les épargnes de »l'Etat, que Villena veut envahir, »J'en dois compte à vous seul, non »à votre avide Ministre, à celui qui »vous a ravi une fois la Couronne, »& qui ne la laisse sur votre tête, que »pour en usurper tous les droits; il »détruit dans votre cœur tous les bons »Castillans, toutes les ames justes & »éclairées. Il vous a éloigné de la Prin-»cesse Isabelle par qui seule vous re-»gnez, »de votre meilleure amie, de »votre plus fidele sujette, de celle qui »a toujours respecté votre puissance, »& qui a aimé votre gloire. Villena »qui déchire vos Etats pour les mieux »dévorer, après avoir divisé votre »Noblesse, épuisé vos finances, alié-»né vos peuples, après vous avoir ex-

»posé à la haine du Roi de Sicile, vo-
1473. »tre beau-frere, que vous traitez en »proscrit, vous défendra-t-il des ar»mes de l'Arragon qui deviennent si »puissantes ? Il aura profité des mise»res publiques, il aura enhardi tous »les Grands à méconnoître votre au»torité, il vous aura mis dans l'impos»sibilité de lever des troupes, même »de payer celles qui sont sur pied: »comment protegerez-vous alors cette »Princesse Jeanne, qui vous est si che»re ? Sire, connoissez vos vrais inté»rêts, tendez les bras à la Reine de Si»cile, vous savez si elle est généreuse »& soumise; éteignez les guerres in»testines qui consument vos sujets, & »jouissez de la paix que vous aimez, »& que vos favoris, ou plutôt vos ty»rans vous ravissent».

L'Evêque de Cicuença qui étoit devenu Archevêque de Séville & Cardinal, & qu'on nommoit le Cardinal de Mendoze ou d'Espagne, respectoit Isabelle & avoit toujours panché pour Ferdinand. Il appuya de toutes ses forces les discours de Cabrera: il assura le Roi qu'il n'y avoit de sureté, que dans le parti de sa

sœur. L'imprudent Villena toujours dans ses terres de Pegnafiel où il s'applaudissoit de ses riches acquisitions, & de tout ce qu'il espéroit encore, n'apprit que bien tard ce qui se tramoit contre lui; il n'en connut pas même tout le danger, & il pensa que la présence de son fils suffiroit pour disperser ses ennemis, ou pour éclairer leurs démarches. Mais il n'étoit pas malaisé de tromper un jeune homme, qui, né dans la faveur & enivré de la gloire de son pere, ne soupçonnoit pas même qu'on voulût l'attaquer. Sous les yeux du jeune Marquis de Villena, le Cardinal d'Espagne & Dom Cabrera persuaderent au Roi de revoir sa sœur & de l'attirer à Ségovie. Dona Béatrix Bobadilla, femme du Majordome, celle-là même qui étant Camarera Major de la Princesse Isabelle, lui avoit promis de poignarder le frere de Villena, destiné à l'épouser, au moment où il oseroit entrer dans son lit, Bobadilla fut destinée à porter à la Reine de Sicile les promesses du Roi son frere. Elle se déguisa en paysanne pour tromper tous les yeux, & 1473.

se rendit à Aranda où étoit la Princesse.

1473.

Dona Bobadilla va trouver la Princesse & lui persuade d'aller joindre Henri à Ségovie.

La Reine de Sicile revit sa favorite avec joie; mais elle hésita quelque tems sur les propositions qui lui furent faites, craignant un piége de ses ennemis. Bobadilla la rassura bientôt; » il n'y a, lui dit elle, que » bien peu de distance d'Aranda à Sé- » govie, personne ne sait que vous y » devez venir; rendez-vous y sous bon- » ne escorte, vous n'avez nulle embus- » cade à craindre en chemin, vous se- » rez dans le Château de Ségovie plus » en sureté, que dans aucune Place qui » vous appartienne. Si le Grand Maî- » tre de Saint Jacques n'a pu en chas- » ser mon mari, depuis qu'il en forme » le projet : serons-nous moins forts, » quand il s'agira de vous garder? Hen- » ri est de bonne foi; ni le Cardinal, » ni le Majordome ne voudroient vous » attirer dans un piége. Villena s'en- » dort à Pegnafiel, profitons des ins- » tants de sa sécurité. L'Archevêque de » Tolede qui ne quittoit pas la Reine, » goûta les propositions de Bobadilla; » il fut décidé qu'elle partiroit le len- » demain déguisée & bien accompa-

pgnée,

gnée. Elle arriva le troisieme jour au matin au Château de Ségovie. Aussitôt que le Roi eut appris l'arrivée de sa sœur, il revint de la chasse & courut l'embrasser sans la moindre précaution. La garde étoit renforcée, Cabrera tenoit sa garnison prête à la premiere allarme; mais tout cela ne servit qu'à effrayer le jeune Marquis de Villena, qui, à cette étonnante nouvelle, crut voir du mouvement dans les troupes, & pensa qu'il alloit être arrêté. Il s'enfuit précipitamment dans un Château qui lui appartenoit.

1473. Arrivée de la Reine de Sicile.

Henri parut oublier tous les mécontentements qu'Isabelle & lui avoient eus l'un de l'autre. Leur premier abord fut très tendre, ils s'entretinrent plusieurs heures de suite en particulier. Le lendemain Henri vint encore visiter la Reine de Sicile. Ce second entretien eut beaucoup de témoins, & ne roula sur aucune affaire; ils souperent ensemble aux yeux de leurs Cours. Henri & Isabelle parurent tous deux d'une gaieté très franche. Le Roi chanta, ce qui lui arrivoit souvent, car il avoit une voix agréable. Isabelle fit

1474. Bon accueil du Roi son frere: il se réconcilie avec elle & le Roi de Sicile.

1474. former des danses par tous les Seigneurs & les Dames qui l'accompagnoient : elle-même dansa. On eût dit que le Roi & la Reine sa sœur, avoient toujours été de la meilleure intelligence, & que dans cet instant, ils n'avoient rien d'important à traiter. Le facile Henri qui n'étoit plus obsédé par ses conseils ordinaires, voulut montrer à tous les yeux cette sincere réconciliation. Il ordonna pour le lendemain une promenade dans toutes les rues de Ségovie, qui eût l'air d'une entrée triomphante. Les Officiers de sa Maison, tous les Prélats & les Grands de sa Cour, richement vêtus, marchoient à pied & formoient un cortege à la Reine de Sicile, qui étoit seule montée sur une haquenée blanche, dont le Roi son frere, tenoit les rênes. Le peuple pénétré de joie, remplissoit l'air de ses cris, bénissoit Isabelle, & croyoit voir la fin de ses malheurs. Ferdinand arrivoit d'Arragon dans ces heureuses circonstances; la Reine de Sicile n'eut point de peine à déterminer son frere à le voir. Ferdinand accourut à Ségovie aussitôt qu'il y fut invité ; il se

rendit au Palais Episcopal qu'occupoit la Reine son épouse; elle avoit quitté le Château, toute défiance étant bannie. Le Roi prévint son beau-frere, il alla le voir & l'embrassa tendrement. Tous deux parurent ensemble dans l'Eglise Cathédrale, & dans les lieux publics, Henri donnant toujours la droite à Ferdinand, comme à un Roi son égal. Les fêtes continuerent avec plus de magnificence que jamais: Dom Cabrera qui admiroit son ouvrage, eut l'honneur de traiter ses Maîtres; les tournois, les bals, les festins, animoient la joie du peuple, & montroient la Noblesse Castillane dans tout son éclat. Mais la discorde renaquit bientôt du sein de l'allegresse. 1474.

Maladie subite du Roi de Castille: ce qu'on en pense.

Dans une des fêtes que Dom Cabrera donnoit au Roi, ce Prince fut attaqué d'un violent mal de côté, qui le força de se retirer; les symptômes de sa maladie devinrent de plus en plus funestes, tellement que les ennemis d'Isabelle ne manquerent pas de dire que le Roi étoit empoisonné. D'abord Isabelle donna au Roi son

1474. frere, les ſoins que lui dictoit ſa tendreſſe : mais la face des choſes changea bientôt. Villena, qui ſe repentoit de la faute qu'il avoit faite, ſaiſit avidemment l'occaſion de la réparer. Il accourut à Ségovie pour ſe rendre maître des derniers momens du Roi, ou pour reprendre ſon empire ſur lui, s'il devoit en revenir. Il accrédita tant qu'il put le bruit injurieux de ſon empoiſonnement ; il demanda hautement au Roi de faire arrêter ſa ſœur & ſon beau-frere. Le Roi & la Reine de Sicile étoient rentrés dans le Château de Ségovie. Cependant on doutoit ſi le Roi devoit en mourir ; & chacun s'empreſſoit pour groſſir le parti dans lequel il étoit engagé. Les amis d'Iſabelle répondoient au reproche qu'on lui faiſoit de la mort du Roi, que ſi elle avoit pu ſe noircir de ce crime, elle auroit au moins attendu que Henri lui eût rendu ſes droits. En effet, malgré leur derniere réconciliation, rien n'avoit annullé les ſerments prêtés à la Princeſſe Jeanne.

Efforts des Courtiſans pour décider

Tandis que ce malheureux Prince étoit accablé de maux, ceux qui en-

vironnoient son lit, le tourmentoient encore. Dom Cabrera, le Cardinal d'Espagne, l'Archevêque de Tolede, le pressoient de convenir aux yeux de Dieu & des hommes, qu'Isabelle sa sœur, étoit sa légitime & son unique héritiere : Beneventé le sommoit de la parole qu'il avoit donnée au Duc de Segorbe son neveu, de lui faire épouser l'Infante Jeanne : Villena lui répétoit que ni sa Couronne, ni sa vie, ne seroient en sureté, tant qu'il laisseroit vivre ceux qu'il nommoit ses assassins ; il lui demandoit un ordre pour les arrêter, se promettant de les surprendre au milieu du Château de Ségovie. Villena, qu'il avoit toujours le plus écouté, l'emporta sur tous les autres ; l'ordre fut signé, mais non pas si secretement, qu'Isabelle n'en fut avertie dans l'instant même. Cette courageuse Princesse sut braver ses ennemis, sans commettre d'imprudence ; elle partagea en deux corps toutes les forces qu'elle avoit dans Ségovie & dans le Château. Ferdinand partit à la tête du plus considérable pour rejoindre ses lances Arragonnoises à Turregano. Pour Isa-

1474.

Le Roi, les uns en faveur d'Isabelle, les autres en faveur de la fille de la Reine.

1474. belle, elle affecta de paroître dans la ville avec une escorte commandée par Cabrera ; elle alla même au Palais de son frere, & accabla Villena de mille marques de mépris. Ce Ministre persuadé qu'il falloit se presser de jouir, attira le Roi vers les frontieres du Portugal, aussitôt qu'il fut en état de quitter Ségovie. Il faisoit toujours espérer à Henri l'alliance de cette Couronne pour la Princesse Jeanne ; mais son véritable projet étoit de se faire donner la ville & le Château de Truxillo, pour avoir une communication avec le Portugal. Celui qui commandoit dans cette Place refusa de la rendre au Roi même, parcequ'on lui devoit, disoit-il, des sommes considérables pour l'avoir réparée. Tandis que Villena négocioit avec ce rébelle, & qu'il entassoit les dépouilles du Roi prêt à mourir, lui-même fut attaqué d'une maladie mortelle ; un abcès qui lui vint à la gorge l'étouffa en deux jours. Il mourut chargé de biens & de la haine publique, n'ayant jamais employé ses talens précieux, qu'à la honte de son maître & au malheur de sa patrie.

Le Roi revient de sa maladie : Villena meurt peu de tems après.

Le Roi très affligé d'avoir perdu son plus grand ennemi, retourna à Madrid où il trouva la Princesse Jeanne. Le chagrin & la fatigue avoient aigri ses maux, son incapacité, sa foiblesse augmenterent quand il n'eut plus de guide. Après la mort de Villena, toute la Castille fut en feu pour la Grande Maîtrise de Saint Jacques. Ferdinand & Isabelle ne voulurent point entrer dans cette querelle, de peur de s'attirer de nouveaux ennemis. Trois concurrents se disputoient cette dignité, l'une des plus importantes, & peut-être la premiere après la Souveraineté. L'un étoit le Marquis de Villena, fils du dernier mort, qui paroissoit avoir hérité de l'ascendant de son pere sur Henri: car il s'étoit fait conférer la Grande Maîtrise par le Roi, contre toute regle & contre les statuts de l'Ordre, qui l'avoient rendue élective. Le second, Dom Rodrigue Manrique, Comte de Partedes, qui fut élu au Couvent d'Ucles, chef-lieu de l'Ordre, par un grand nombre de Chevaliers; & enfin Dom Alonso de Cardenas, Grand Commandeur de Léon, élu

1474.

Troubles à l'occasion de la grande Maîtrise de S. Jacques.

1474. par un autre Chapitre au Couvent de Saint Marc de Léon, où l'on prétendoit que l'élection devoit se faire; parceque Dom Pachéco étoit mort dans son district. La brigue & la force donnoient ces dignités, qui n'auroient dû appartenir qu'au mérite.

Le Marquis de Villena, fils du dernier Grand Maître est fait prisonnier : comment relaché.

Le Marquis de Villena, plus puissant que ses deux concurrents, mais dont le droit étoit sans doute le plus foible, voulut s'appuyer du Comte d'Orsonne, Grand Commandeur de Castille, ami ou plutôt créature de son pere. Il alla le trouver sans défiance; mais le Comte, attaché à son Ordre, fit Villena prisonnier, & l'envoya dans le Château de Fuenté, d'où il déclara qu'il ne sortiroit qu'après avoir renoncé à ses injustes prétentions. Le Roi accourut lui-même redemander son favori au Grand Commandeur qui le lui refusa avec arrogance. Ce Prince fut réduit à former le siege du Château de Fuenté, qu'on croyoit imprenable. Enfin l'Archevêque de Tolede qui étoit, on ne sait pas pourquoi, dans les intérêts du Roi, attira l'épouse du Grand Commandeur hors de la Place, sous pré-

texte d'une conférence, & par représailles on la fit prisonniere : ainsi fut échangé le Marquis de Villena. La santé du Roi qui s'affoiblissoit insensiblement, le força de retourner à Madrid, où le Cardinal d'Espagne & l'Archevêque de Tolede firent de vains efforts pour le rapprocher de la Reine sa sœur. 1474.

Les affaires d'Arragon appellent Ferdinand au secours de son pere.

Dans des circonstances si délicates, Ferdinand fut appellé en Arragon, sa présence y étoit bien nécessaire : la confiscation du Duché de Ségorbe, à laquelle Dom Juan s'étoit déterminé, avoit occasionné une révolte dans le Royaume de Valence. D'ailleurs la guerre de Roussillon recommençoit, tous les Etats du Roi Dom Juan étoient en feu, & la vieillesse de ce Monarque, avoit besoin d'un appui tel que Ferdinand. Isabelle suffisoit pour veiller à leurs communs intérêts ; indépendamment des droits de sa naissance, tous les Castillans qui vouloient le bien public, tous ceux que l'horreur des guerres civiles ou la tyrannie des Favoris voient dégoutés d'un gouvernement foible, espéroient de la fermeté d'Isabelle &

1474. de l'esprit d'équité dont elle avoit fait preuve, la paix & l'abondance depuis si longtems bannies des Espagnes.

Les maux du Roi de Castille empirent: il meurt en déclarant la fille de la Reine, sa fille légitime & son héritiere.

Les maux du Roi empiroient tellement que les Médecins n'y trouverent bientôt plus de ressource. Le Cardinal d'Espagne lui annonça que la mort approchoit ; il s'y prépara avec une fermeté qu'on n'eût pu attendre de Henri. Pierre Macuela, Prieur des Jéronimites le confessa, il dicta quelques articles de derniere volonté à Dom Jean d'Oviedo son Secrétaire, il nomma pour Exécuteurs testamentaires le Cardinal d'Espagne, le Marquis de Villena, le Comte de Beneventé, le Marquis de Santillane, le Connétable & le Duc d'Aravallo. Tous ces Exécuteurs n'avoient ni les mêmes idées, ni les mêmes intérêts. Son Confesseur lui demanda publiquement à qui devoit appartenir sa Couronne, il répondit très clairement & répéta plusieurs fois ; Jeanne, ma fille unique, est aussi mon unique héritiere. Le feu Marquis de Villena lui avoit persuadé qu'il avoit été empoisonné à Ségovie

dans l'une des fêtes que Cabrera lui donna, ainsi qu'au Roi & à la Reine de Sicile le 13 Janvier. Il mourut le 12 Décembre dans un état de marasme si parfait, qu'il ne fut ni necessaire, ni même possible de l'embaumer. On l'inhuma au Monastere de la Guadeloupe, que lui-même avoit fondé. 1474.



1474.

LIVRE SECOND.

Isabelle est proclamée à Ségovie Reine des deux Castilles; ses amis y accourent en foule.

LA MORT de Henri fut bientôt sue à Ségovie, Isabelle la fit notifier aux Magistrats, & sans perdre de tems les somma de la reconnoître pour leur Reine. Dès le 14 Décembre, on éleva un échafaud dans la Place de l'Alcaçar ou Château, sur lequel on construisit un trône. La garnison environna les avenues; l'affluence fut grande. Le Corps des Magistrats s'étant rendu pour accompagner la Reine, elle parut, environnée de sa Cour, dans laquelle il n'y avoit pas un Grand. Elle monta sur le trône, & y reçut les sermens du Clergé, de la Noblesse & des Magistrats. On déploya l'Etendard Royal, & après qu'elle eût juré de conserver les privileges de ses sujets, tout le peuple s'écria, *Castille & Léon pour la Reine Isabelle notre légitime Souveraine*, puis elle marcha en cavalcade vers l'Eglise Cathédrale de Ségovie, les Etendards des deux Royaumes déployés, & Dom Cabrera portant l'E-

pée Royale devant elle. Elle réitéra sur les saints Autels les sermens qu'elle avoit déja prêtés, & s'énonça avec beaucoup de dignité & de sagesse. Cette cérémonie qui n'eut rien de très pompeux, fut remarquable par l'allégresse générale. Isabelle manda cette importante nouvelle au Roi son époux, qui présidoit à Sarragosse les Etats d'Arragon. Dès le lendemain de la proclamation de la Reine, ses amis accoururent pour lui offrir leurs hommages & leurs services. Les principaux furent le Cardinal d'Espagne, le Comte de Beneventé, l'Archevêque de Tolede, le Duc d'Albuquerque, qui malgré l'intérêt qui auroit dû l'animer, fit toujours profession de servir Isabelle; l'Amiral de Castille, oncle maternel du Roi Ferdinand, le Marquis de Santillane, le Duc d'Albe, le Connétable de Castille, quoique beau pere du Grand Maître de Saint Jacques : tous ces serviteurs parurent zélés, quoique plusieurs n'eussent pas toujours été du parti d'Isabelle. Le Duc d'Arevallo, le Marq[illegible] Villena, les deux Girons, l'un Grand Maître de Calatra-

1474.

La Princesse Jeanne est aussi proclamée Reine de

va, l'autre, Comte d'Uruena, le
1474. Marquis de Cadix, & quelqu'autres
Castille à Madrid. se déclarerent les défenseurs de la Princesse Jeanne, & la firent proclamer à Madrid, comme Isabelle l'avoit été à Ségovie. Leur parti beaucoup moindre que celui de la Reine, n'étoit cependant pas à mépriser : tout le pays depuis Tolede jusqu'à Murcie, voulut reconnoître Jeanne; les derniers témoignages du Roi expirant, lui avoient rendu beaucoup de serviteurs.

1475. Ferdinand repasse en Castille : il veut y régner de son chef.

Quelques raisons que Ferdinand pût avoir de rester à Sarragosse, de bien plus importantes l'appelloient en Castille. Il ne perdit pas un moment pour s'y rendre; mais l'ambition qui fut toujours sa passion dominante, pensa diviser deux époux qui avoient tant d'intérêts de rester unis. Avant que Ferdinand eut rejoint la Reine, on sut qu'il prétendoit regner en Castille de son chef; il étoit, disoit-il, premier Prince de la Maison Royale descendante en ligne directe de Jean I, le sceptre devoit lui appartenir, puisqu'il étoit trop pesant pour les mains d'une fem-

me : mais on lui répondoit que cinq Reines l'avoient porté dans ce Royaume où la Loi Salique n'étoit point reconnue ; qu'Isabelle promettoit de le soutenir mieux qu'aucune autre Princesse, & que si Ferdinand vouloit oublier les articles du Contrat qui l'unissoient à Isabelle, la Reine qui les avoit présents, ainsi que ses sujets, sauroit les lui rappeller. Comme il s'empressoit d'arriver à Ségovie, le Cardinal d'Espagne courut à sa rencontre, & l'arrêta à Turregano, disant qu'il ne convenoit pas qu'il revît Isabelle avant que leurs différents fussent réglés. Le Prélat sut si bien faire valoir les droits de la Reine, & démontrer à Ferdinand combien il lui importoit d'étouffer toute apparence de discorde, que ce Prince connut qu'il falloit céder. Il signa un nouvel accord qui confirmoit les articles de son Contrat de mariage. On convint seulement que son nom paroîtroit dans les Actes publics avant celui de la Reine ; mais la nomination des Emplois, la décision de toutes les affaires importantes, la répartition des Finances, enfin tout l'es-

1475.

Obstacles qu'il rencontre.

Ferdinand signe un nouvel accord qui conserve le Sceptre à la Reine.

1475. ſentiel de la Souveraineté reſterent à Iſabelle. Elle ſut adoucir à ſon époux ce que cet accord pouvoit avoir d'amer. » J'ai prétendu, lui dit-elle, me »défendre, non de vous, mais des évenements : nous n'avons qu'une fille »pour tout fruit de notre mariage; elle »ſera privée du trône après vous, ſi »vous en excluez ſon ſexe, ſi contre »les loix du Royaume, vous réclamez »pour les étrangers le patrimoine des »enfans de Caſtille. Voulez-vous laiſ»ſer notre Couronne à ce perfide Duc »de Segorbe, qui a fait tant d'efforts »pour la ravir. Selon vos prétentions, »lui ſeul doit regner après nous ? Ne »ſerez-vous-pas Roi de Caſtille autant »de tems que j'en ſerai la Reine, & »même encore après moi, puiſque ma »Couronne ne peut appartenir qu'à »vos enfans«? Enfin elle lui promit de partager le trône, & d'écouter ſes conſeils. Nous verrons qu'elle lui tint parole à quelques égards. Mais Iſabelle vouloit qu'on l'éclairât, & ne ſe laiſſa jamais conduire. Ferdinand qui promettoit d'être tout ce qu'on a vu depuis, comprit qu'il n'étoit pas aſſez fort pour la contraindre.

Le Duc de Médina Celi offrit de prendre parti pour la Reine, mais il mettoit ses services à trop haut prix. Ce Seigneur avoit épousé une des filles naturelles de Dom Carlos, Prince de Viane; il la prétendit légitimée par un mariage, qui véritablement n'avoit jamais eu lieu. Dans cette supposition, la Couronne de Navarre devoit appartenir à son épouse, car les fils du Prince de Viane étoient morts. Le Duc vouloit servir la Reine contre Jeanne, à condition que l'Arragon & la Castille serviroient la Duchesse de Médina Celi contre les enfans du Duc de Foix. Ferdinand avoit le plus grand intérêt de démasquer cette imposture; car la fille légitime de son frere aîné auroit eu des droits, non-seulement sur la Navarre, mais encore sur l'Arragon, au préjudice du fils puîné de Dom Juan. La Reine fit répondre au Duc de Médina Celi qu'elle puniroit ses entreprises ou sa révolte, & qu'elle dédaignoit ses services.

1475. Le Duc de Médina-Céli offre de prendre parti pour la Reine: à quelle condition.

Ses services sont rejettés.

Des soins plus importants l'occupoient: Villena aussi ambitieux, aussi méchant que son Pere, fit offrir à la

Le Marquis de Villena négocie avec les serviteurs de la Reine.

1475. Reine de trahir les intérêts de Jeanne, pourvu qu'on lui rendît ses terres, & qu'on le mît en possession paisible de la Grande Maîtrise de Saint Jacques. Isabelle ne voulut rien promettre, qu'on n'eût remis entre ses mains la prétendue fille de son frere, pour la marier, disoit elle, conformément à sa condition. En effet la Reine, sans souiller ses mains dans le sang innocent, vouloit condamner Jeanne à une telle obscurité, que jamais ce fantôme n'auroit été présenté au peuple; mais Villena ne songeoit qu'à tromper. Au moment qu'il faisoit des propositions à la Cour de Ségovie, sa partie se lioit à la Cour de Lisbonne, & il offroit au Roi de Portugal, les droits & la main de Dona Jeanne, c'est-à-dire, un Royaume à conquérir. Il pressoit Alphonse V d'envoyer en Castille un homme auquel on pût se fier, qui sans être revêtu d'aucun caractere, prendroit connoissance des affaires du Royaume, & recevroit les promesses de tous ceux qui se présenteroient pour servir la fille de leur Roi. Il assuroit le Monarque Portugais, qu'aussitôt qu'il

Il négocie aussi avec le Roi de Portugal & lui offre le sceptre & la main de Jeanne.

se seroit déclaré, le parti de Jeanne augmenteroit de tous ceux qui n'avoient suivi Isabelle, que pour épier ses démarches, & pour mieux servir la véritable Reine. Le Duc d'Albuquerque, le Comte de Beneventé, l'Archevêque de Tolede, étoient, disoit-il, des serviteurs déguisés, tout prêts à abandonner une cause qu'ils n'avoient jamais cru la bonne. Villena finissoit en conjurant Alphonse de protéger sa niece, de venger l'honneur de sa Maison, & de laver par un coup d'éclat tout l'opprobre dont la Reine sa sœur étoit couverte. 1475.

Alphonse V hésite : les gens de son Conseil veulent le détourner de cette entreprise.

Dom Alphonse hésita longtems. D'abord il accepta le parti qu'on lui offroit, d'envoyer un Emissaire en Castille, puis il délibéra dans son Conseil. La diversité d'avis ne faisoit qu'augmenter son irrésolution & consumer un tems précieux. Les plus sages lui disoient que les Factieux Castillans qui changeoient si souvent de parti & de langage, ne méritoient pas la confiance des Princes, qu'ils ne vouloient jamais servir que pour les tromper ; que ce Marquis de Ville-

1475. na, que cet Archevêque de Tolede, que tous ceux qu'on osoit lui nommer, avoient servi tantôt Henri, tantôt Isabelle, ou plutôt toujours leur intérêt & leur caprice; qu'ils ne vouloient point de maître, mais seulement un nom à opposer à leurs ennemis, sauf à trahir ou à abandonner ceux auxquels leur serment les lioit. »Qu'ont-ils à vous offrir, ajoutoit on? »quelques villes dont la populace les »chassera bientôt; on ne leur connoît »ni troupes, ni argent, ni Généraux »en état de faire la guerre. Comment »payent-ils des soldats ramassés en hâ»te, sans discipline & sans armes? en »leur permettant le pillage, en livrant »leur pays au brigandage & à la rapi»ne. Vous emploirez le fruit de vos »conquêtes en Afrique à assouvir la »cupidité de quelques traîtres qui se »ligueront contre vous, aussitôt qu'ils »commenceront à vous craindre«.

Les Emissaires envoyés en Castille rapportent à ce Prince de grandes espérances.

Tandis qu'Alphonse délibéroit, son Emissaire revint de Castille; Villena avoit su l'éblouir. Cet homme rapporta au Roi, que presque toute l'Andalousie & la Castille nouvelle attendoient ses garnisons, que Jean-

ne avoit un parti considérable qui la servoit tête levée, que presque tous ceux qui suivoient Isabelle ne songeoient qu'à la trahir, que la Maison de Giron, que le Grand Maître de Calatrava & tout son Ordre, que le Duc d'Arevallo, le Duc de Médina Celi, le Marquis de Cadix, le Comte d'Aguilar réunis au Marquis de Villena, lui offroient des Châteaux fortifiés & des troupes en grand nombre, que le Duc d'Albuquerque, que l'Archevêque de Tolede, que le Comte de Beneventé demandoient qu'il s'expliquât, pour s'expliquer eux-mêmes. Le tableau étoit sans doute très chargé, mais cette désertion dont on prétendoit la Reine menacée avoit quelque fondement. Depuis deux regnes les Castillans étoient accoutumés aux factions, aux intrigues, aux désordres. Une Reine qui vouloit contenir ses sujets, qui cherchoit la paix par les voies les plus simples, mécontentoit des Grands ambitieux & turbulents. L'Archevêque de Tolede disoit tout haut, qu'il avoit placé la Couronne sur la tête d'Isabelle ; il étoit très jaloux du crédit du Cardi-

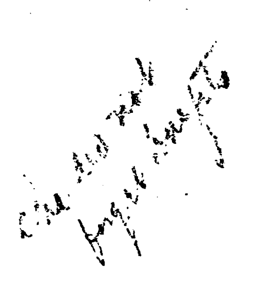
1475.

L'Archevêque de Tolede & plusieurs autres songent à se séparer d'Isabelle.

1475. nal d'Espagne, plus habile & plus honnête homme que lui, de Dom Cabrera à qui la Reine avoit de grandes obligations, & qu'elle honoroit de toute sa confiance, de Dom Cardenas qu'elle venoit de mettre à la tête de ses finances, parcequ'elle étoit sure de son zele & de sa fidélité. Le Prélat cherchoit des prétextes pour faire éclater un mécontentement dont il ne pouvoit donner aucune raison plausible. Il s'irrita de ce qu'on ne lui avoit point marqué de logement dans le Palais de Ségovie ; il demanda pour ses créatures des Charges qui n'étoient pas vacantes : puis indigné d'un refus nécessaire, il déclama contre la Reine & contre Ferdinand avec autant d'injustice que d'insolence.

Isabelle engage le Roi à faire des efforts pour ramener l'Archevêque.

Isabelle avoit une ame reconnoissante, elle ne pouvoit oublier que l'Archevêque de Tolede avoit éclairé sa jeunesse, & l'avoit soutenue contre le Roi son frere ; elle engagea le Roi à faire les premiers pas vers cet ambitieux, à l'honorer d'une visite, à descendre pour elle & pour lui dans des justifications qui devoient être superflues : elles le furent



en effet. L'Archevêque avoit pénétré que ceux qui méritoient mieux que lui la confiance d'Isabelle, l'auroient toujours à son préjudice. Il répondit froidement au Roi, & se retira à Alcala pour y attendre l'occasion de nuire à ses Maîtres, qu'il ne pouvoit plus dominer. Le Reine lui députa encore le Duc d'Albe & tous ceux qui paroissoient avoir le plus de crédit sur lui. Il répondit toujours que son grand âge ne lui permettant plus de s'occuper des affaires publiques, il ne cherchoit que du repos. Mais dans les délassements de sa retraite, il écrivit au Roi de Portugal pour lui indiquer les moyens de s'assurer de l'Andalousie. 1475.

Cependant Dom Juan étoit toujours en guerre avec la France pour le Roussillon que Louis XI vouloit ravoir. Le Duc de Segorbe à qui on avoit confisqué son Duché, soulevoit le Royaume de Valence. Ferdinand le plus souple & le plus dissimulé des hommes, sut pardonner à un ennemi qu'il pouvoit craindre, & donner peu pour obtenir beaucoup. Il appella le Duc de Segorbe à sa Cour, il enga-

Ferdinand se réconcilie avec le Duc de Ségorbe.

1475. gea la Reine à rendre à ce Prince quelques domaines, qui avoient appartenu à sa Maison en Castille, & qu'on avoit confisqués au Marquis de Villena. Il fit entendre au Roi son pere, que l'intérêt commun exigeoit qu'on rétablît le Duc dans ses terres de Valence. Par là il appaisa tous les troubles de ce Royaume, & il attacha sans retour à son parti le Comte de Beneventé, oncle maternel du Duc de Segorbe, que l'Archevêque de Tolede étoit prêt d'entrainer. Il falloit encore appaiser la France; Ferdinand fit offrir à Louis XI, de marier le Dauphin avec la Princesse Isabelle de Castille, & de lui rendre une partie de la somme, pour laquelle le Roi son pere avoit aliéné les deux Provinces contestées. Louis XI ne crut pas ces offres sinceres, car les finances de Ferdinand & d'Isabelle leur étoient nécessaires pour d'autres usages. On n'en pressa pas moins le siege de Perpignan; les bourgeois réduits à une telle extrémité, qu'ils mangeoient des cadavres humains, furent contraints de se rendre. Les Rois de France, d'Arragon & de Castille,

Treve entre la France & l'Arragon.

tille, qui tous avoient affaire ailleurs, signerent une trêve que Ferdinand desiroit beaucoup plus qu'aucun d'eux. 1475.

Ferdinand & Isabelle tentent de gagner le Roi de Portugal.

Son épouse & lui firent quelques démarches auprès du Roi de Portugal, pour le dissuader d'une entreprise qui alloit couvrir de sang toute la surface de l'Espagne. Le Roi d'Arragon en fit de son côté; leurs Ambassadeurs repéterent à Alphonse tout ce que les Ministres lui avoient dit dans son Conseil; ils ajouterent que lui même avoit reconnu Isabelle héritiere de Castille, puisqu'il avoit voulu l'épouser en cette qualité. Mais ce Prince, séduit par les magnifiques promesses de Villena, répondit mal aux avances de ses voisins qu'il vouloit détrôner. Les Rois (car c'est ainsi qu'on appella toujours Ferdinand & Isabelle), les Rois s'attendant à des hostilités, parcoururent les Places de la Castille vieille. Ils vouloient gagner l'affection des peuples, & connoître le pays qu'ils alloient défendre. Après un voyage de quelques mois, ils s'arrêterent à Valladolid, ils y reçurent en effet une déclaration

1475.

de guerre du Roi de Portugal, qui portoit que puisque le Roi Henri avoit reconnu plusieurs fois Dona Jeanne pour sa fille & sa seule héritiere, puisqu'il avoit confirmé cette reconnoissance à l'heure de la mort, lui Roi de Portugal se croyoit obligé de protéger la Reine de Castille & de Léon, sa niece, & de lui faire recouvrer ses Etats par les armes, si Ferdinand & Isabelle persistoient à les lui retenir. Les Rois répondirent qu'ils ne descendroient pas du trône sur lequel Dieu les avoit placés, tant qu'ils auroient des sujets & des armes. Après cette déclaration, on songea très sérieusement à la guerre; & les Rois partagerent entre eux les soins qu'il falloit prendre, & l'exécution des projets dont ils étoient convenus. Ferdinand se chargea de veiller sur la Castille vieille & le Royaume de Léon, Isabelle sur la Castille nouvelle & l'Andalousie. C'étoit là qu'on attendoit l'ennemi, parceque la moitié des villes de ces deux Provinces étoient sous la puissance des révoltés. La Reine, qui ne pouvoit renoncer à ses anciens serviteurs,

Mais ce Prince leur déclare la guerre pour faire rendre, disoit-il, la Castille à sa légitime Souveraine.

Ferdinand & Isabelle partagent entr'eux les soins de défendre la Castille.

fit tous ses efforts pour détacher l'Archevêque de Tolede du parti contraire. Le Prélat répondit à ces instances avec froideur & respect, mais il disoit tout haut, qu'il réduiroit Isabelle à la quenouille qu'il avoit tirée de ses mains. 1475.

Depuis la déclaration du Roi de Portugal, la confiance des Révoltés étoit fort augmentée. Ce Prince avoit indiqué le rendez-vous de ses troupes à Aronches, & les préparatifs se faisoient avec célérité. Mais les Rois minoient peu à peu le parti sur lequel il comptoit. Tous les jours, des villes qui avoient tenu pour Jeanne, envoyoient demander des garnisons, soit à Ferdinand, soit à la Reine. La ville de Villena même, dont le chef des rébelles portoit le nom, se rendit à Isabelle, par les soins du Comte de Paredès, concurrent de Villena à la Grande Maîtrise de S. Jacques.

La Reine parcourut en personne toutes les Places de la Castille; quoiqu'avancée dans une grossesse, elle n'épargna ni soins, ni fatigues pour animer ses troupes, & pour fortifier

1475.

La Reine fait inutilement de nouveaux efforts pour ramener l'Archevêque de Tolede.

ſon parti. Accompagnée du Connétable, du Duc d'Albuquerque, & de quelques autres Seigneurs, elle fit approviſionner ſous ſes yeux Tordeſillas, Medina del Campo, Ségovie, Loſoia. Soit reconnoiſſance, politique ou foibleſſe, elle eſſaya encore de ramener l'Archevêque de Tolede. Le Connétable alla trouver l'Archevêque à Alcala, & l'avertit de la part de la Reine, qu'elle iroit le lendemain diner avec lui. Le Prélat répondit que ſi la Reine entroit par une porte, il ſortiroit par l'autre. Les levées de troupes pour le Roi de Portugal l'occupoient alors. Sa dignité, ſon caractere, ni ſon grand âge, ne pouvoient affoiblir dans ſon cœur la paſſion de cabaler. Il ſe promettoit dans le parti du Roi de Portugal une autorité qu'on lui avoit diſputée avec ſuccès dans celui d'Iſabelle : ſon opiniâtreté fut punie. Les Députés de Tolede vinrent offrir les clefs de leur ville à la Reine. Beaucoup de Châteaux qui lui appartenoient ſe rendirent aux premieres ſommations, tellement que l'Archevêque qui n'é-

toit plus en sureté à Alcala, fut contraint d'aller chercher des Factieux hors de son territoire. 1475.

Elle-même rassemble ses troupes, les distribue; les discipline; ces fatigues provoquent une fausse-couche.

De Tolede où la Reine s'établit, elle se fit rendre compte de la situation de la Manche : elle envoya des ordres dans le Royaume de Murcie; les grands Vassaux rassemblerent les Communes : on distribuoit des garnisons dans les Places : on faisoit camper des troupes de distance en distance, pour les faire subsister facilement par pelotons dans les pays voisins des lieux où elles avoient été levées, & pour pouvoir les rassembler dans le besoin. La Reine alloit elle-même visiter tous ses camps. Plus courageuse que prudente, elle exposoit sa vie pour conserver son Royaume. Ses courses fréquentes à cheval, dans des chemins difficiles & malgré les intempéries de l'air, provoquerent une fausse couche, qu'elle fit entre Tolede & Tordesillas, comme elle alloit visiter cette Place. On eut peine à obtenir de son impatience le tems nécessaire pour son rétablissement. Le Roi Ferdinand veilloit avec la même activité au départ-

tement qui lui étoit échu. Il visitoit
1475. les Places & les approvisionnoit, il répandoit avec mesure l'argent du trésor de Ségovie.

Alphonse paroît en Castille à la tête de son armée.

Cependant Villena, l'Archevêque de Tolede & tous les révoltés pressoient le Roi de Portugal de paroître dans ce Royaume qu'il vouloit conquérir. Alphonse se rendit vers la fin d'Avril à Aronches, il y trouva 6000 chevaux & 15000 hommes d'Infanterie. Cette armée jointe aux secours qu'il attendoit des Confédérés, lui parut suffisante pour dissiper le parti d'Isabelle, & pour affermir sur le trône sa niece, qu'il regardoit comme son épouse.

Mort de Jeanne Douairiere de Castille : Dona Jeanne, sa fille, est fiancée au Roi de Portugal.

Jeanne sa sœur, Reine douairiere de Castille, venoit de mourir à Madrid. Cette Princesse, dont la vie fut un tissu des plus infâmes désordres, étoit la premiere cause de la guerre, & des factions qui déchiroient l'Espagne. On a vu plus d'une fois dans l'histoire, les crimes d'une femme dissolue, causer les malheurs d'un grand peuple. Cette mort ne retarda pas les fiançailles de Dona Jeanne avec le Roi de Portugal; son armée campée

devant Placencia se disposoit à pénétrer, lorsque le Marquis de Villena lui amena sous bonne escorte la prétendue Reine de Castille, qu'il avoit tirée de Madrid. Les fiançailles & la proclamation se firent avec un faste qu'on voulut opposer à la conduite des Rois dans pareille circonstance. Alphonse répandit avec profusion l'or du Portugal; mais il n'épousa pas la Princesse, il se contenta de lui promettre mariage avant le couronnement, & de la nommer solemnellement Reine de Portugal & de Castille. Le prétexte de parenté servit sa politique, il ne vouloit être l'époux de Jeanne, qu'autant qu'elle seroit unanimement reconnue fille de Henri. 1475.

Manifeste du Roi de Portugal.

Le Roi de Portugal crut aussi devoir faire précéder son armée par un manifeste, qui annonçoit au peuple toutes ses prétentions, & qui paroissoit en établir la justice. Il y traitoit Ferdinand & Isabelle d'usurpateurs & de traitres: il rappelloit les soupçons sur la mort de Henri, il fixoit un tems aux villes & à tous les vassaux pour reconnoître leur véritable

1475. Maître, & il menaçoit de châtiments séveres, ceux qui persisteroient dans le parti, qu'il disoit être celui des révoltés. Ce manifeste ne fit pas tout l'effet qu'on en avoit attendu; les serviteurs d'Isabelle lui resterent attachés, & les bons Castillans accoururent avec empressement sous ses bannieres. Alphonse connut dès les commencements, qu'on lui avoit promis plus qu'on ne pouvoit lui tenir. On se battoit dans tous les cantons de la Castille, mais les partisans de Jeanne n'étoient ni assez forts pour se réunir, ni assez riches pour lui fournir des secours, ni même assez bien intentionnés pour en chercher les moyens. Les villes qui la reconnoissoient, ne songeoient qu'à se soustraire aux impôts, & aux services qu'Isabelle auroit exigés d'elles. L'intérêt particulier, divisé en tant de branches, étouffoit tout intérêt général. L'Archevêque de Tolede, au milieu des travaux & des dangers, avoit amené 500 chevaux au Roi de Portugal, mais ces secours étoient bien peu de choses. Isabelle étoit en possession de presque tous les Châteaux, & des plus grands

On fait la guerre dans toute la Castille.

biens de l'Archevêché de Tolede. Le vieux Prélat n'avoit plus à offrir à Alphonse que ses 500 chevaux, sa haine pour Ferdinand, & une rage inutile. L'armée des Rois se formoit de la réunion de tous ces corps que la Reine avoit tenus dispersés. Burgos, Salamanque, Alcala, s'étoient rendus à Ferdinand sans la moindre résistance. Alphonse se repentoit d'avoir perdu du tems à Placencia, à donner des fêtes & attendre des renforts qui ne venoient point. 1475.

Ferdinand fait le siege de Zamora, tandis qu'Isabelle passe des troupes à Tordesillas.

Enfin le Roi de Portugal entra dans la Castille par Arevallos, & pénétra jusqu'à Toro, que Ferdinand avoit négligé d'occuper. Ce Prince, pour s'approcher de l'ennemi, & le forcer à une bataille, qu'il espéroit devoir décider la querelle, s'empressa de former le siege de Zamora, où Alphonse avoit envoyé Dona Jeanne, qui eut à peine le tems d'en sortir. Cette Place étoit forte & bien située, mais elle ne résista pas. Le séjour de Toro devenoit dangereux pour l'armée Portugaise, d'autant plus que la Reine Isabelle occupoit les plaines de Tordesillas avec toutes ses troupes qu'elle

avoit amenées de la Castille nouvelle.
1475. Ferdinand bruloit d'en venir aux mains contre un ennemi qu'il tenoit entre deux feux ; mais le Roi d'Arragon qui avoit les yeux ouverts sur toutes ses démarches, lui mandoit de se défier des transports de sa jeunesse, & de ne pas faire dépendre du sort d'une bataille la possession de la Castille, qui ne pouvoit pas lui échapper. » Lassez votre ennemi déja affoi-» bli, lui écrivoit-il, & emparez-» vous de ses derrieres ; jouissez du » prodigieux avantage de faire la » guerre chez vous ; le tems & les » fatigues détruiront l'armée Portu-» gaise bien plus surement que l'é-» pée. Dans les batailles, tous les » braves gens sont égaux, mais les » plus vaillans ne résistent pas à » des fatigues continuelles, ni au » désavantage d'une mauvaise posi-» tion «.

Ferdinand propose à Alphonse un Combat singulier, celui-ci l'accepte ; mais le combat n'a pas lieu.

Quoique Ferdinand brulât de donner bataille, Alphonse plus foible, étoit déterminé à l'éviter. Le jeune Roi de Castille, impatient de voir tant de troupes presqu'en presence, qui ne pouvoient en venir aux mains,

fit proposer à son ennemi un combat corps à corps, pour épargner le sang de leurs sujets. Alphonse parut l'accepter : on convint du lieu, des armes, du nombre de témoins, mais le Roi de Portugal exigeoit que les deux Princesses demeurassent en ôtage, afin que l'épouse du vaincu fut remise au vainqueur après le combat. Le Roi de Castille s'offensa de la proposition, alléguant l'inégalité des deux ôtages. Rien n'est plus commun dans l'histoire que ces cartels entre Princes, qui n'ont jamais aucun effet. 1475.

Incursion du Duc de Medina-Sidonia dans le Portugal.

Ferdinand, pour suivre les conseils du Roi son pere, fit faire une incursion dans le Royaume de Portugal. Le Duc de Médina Sidonia s'y porta avec beaucoup de vivacité & quelques succès. Après avoir dévasté la campagne & tiré des contributions, il forma le siége de Nodar, & prit cette Place, malgré les efforts du Prince héréditaire de Portugal qui ne put ramasser assez de troupes pour l'en empêcher. Quoique les Portugais ne fissent aucun progrès, la guerre n'en étoit pas moins dispendieuse pour la Castille. Malgré l'économie du

1475. gouvernement, les trésors de Ségovie étoient presque épuisés, & les peuples malheureux depuis si longtems, ne pouvoient pas supporter des impositions nouvelles. Les Rois de concert assemblerent les Etats à Médina del Campo, & sans leur demander des subsides qu'ils étoient dans l'impossibilité de fournir, ils proposerent de fondre la moitié des trésors des Eglises. Ce secours leur fut accordé sous la promesse de le remplacer dans un tems plus favorable.

On fait fondre l'argenteri des Eglises de Castille.

Le Roi de Portugal mécontent des Castillans de son parti.

Le Roi de Portugal, presqu'aux abois, ne cessoit de demander des troupes au Duc d'Arevallo, au Marquis de Villena, sur la foi desquels il étoit venu en Castille. Le premier lui répondit, que puisqu'il avoit laissé prendre Burgos & sa Citadelle où étoient tous les secours qu'il avoit pu lui promettre, lui Duc cherchoit à mériter sa grace de ses Maîtres, plutôt qu'à les combattre; que la clémence dont Isabelle usoit tous les jours envers ceux qui rentroient dans le devoir, lui faisoit espérer de sa part un traitement préférable à la protection d'un Prince étranger, qui ne

ſoutenoit pas ſes entrepriſes. Le Marquis de Villena s'excuſa en diſant à l'Envoyé d'Alphonſe, qu'il avoit beſoin de ſes troupes pour recouvrer les meilleures Places de ſon Marquiſat qu'on lui avoit enlevées. Le Roi de Portugal n'avoit rien à attendre que de lui-même ; il preſſa le Prince ſon fils de lui amener tout ce qu'il pourroit ramaſſer de ſoldats aguéris, ſans trop dégarnir ſon Royaume. Le Portugal avoit en effet beſoin d'être gardé ; quatre galeres Arragonnoiſes en parcouroient les côtes & mettoient de tems en tems des troupes à terre qui dévaſtoient le pays & s'emparoient des Forthereſſes. D'ailleurs, toutes les forces que la Reine avoit laiſſées en Andalouſie, ſe portoient fréquemment ſur les frontieres de Portugal, inquiétoient les garniſons, & ravageoient la campagne. Les deux partis diſperſés ſur toute la ſurface de l'Eſpagne, rendoient la guerre bien plus meurtriere, & bien plus funeſte à ce grand peuple, que ſi deux armées formidables ſe fuſſent portées l'une contre l'autre dans une ſeule Province. 1475.

1476. Néanmoins le Prince Portugais obéit au Roi son pere. A l'exemple de Ferdinand, il emprunta l'argenterie des Eglises, il leva 2000 chevaux & 8000 fantassins; & prenant son chemin par la Guardia & Alfaïte, il ne trouva d'obstacle qu'à Saint Félix en Galice, qu'il prit & pilla, puis il joignit heureusement à Toro l'armée du Roi son pere. Malgré ce renfort, le Roi de Castille n'étoit pas inférieur en nombre, mais il manquoit d'artillerie: il avoit employé l'hiver à en faire fondre à grands frais. Ce Prince fit un détachement considérable sous les ordres de Dom Alphonse de Mendose, neveu du Cardinal d'Espagne, pour amener de Valladolid un train d'artillerie qu'on avoit eu peine à y rassembler. Mendose se trompa de chemin, il marcha vers Toro, au lieu de s'approcher de Valladolid. Les Portugais sortirent à sa rencontre; on se battit vaillamment. Mendose rentra vainqueur au camp, & trouva le convoi qu'il n'avoit pas pu rencontrer, arrivé sans aucune perte. Mais Ferdinand qui connoissoit déja toute l'importance d'une discipline févere,

Il appelle le Prince son fils qui vient à son secours à la tête d'une nouvelle armée.

Combat entre les Castillans & les Portugais. Dom Alphonse de Mendose vainqueur est mis aux fers.

vouloit être obéi. Il punit Mendoſe, par quelques jours d'Arrêt, pour une action qui le couvroit de gloire, & qui humilioit beaucoup le Roi de Portugal. Ce Prince voulut réparer cette perte ; il marcha à l'ennemi, ou pour faire lever le ſiége de Zamora, ſur laquelle la droite de l'armée étoit appuyée, ou pour donner bataille. Ferdinand, docile aux leçons du Roi ſon pere, vouloit fatiguer les Portugais, plutôt que les combattre. De concert avec la Reine qui étoit toujours à Tordeſillas, il ſe tenoit ſur la défenſive, tandis que cette Princeſſe diſtribuoit ſes troupes ſur les derrieres de l'armée Portugaiſe pour lui couper les vivres, & la forcer de quitter un camp avantageux. 1476.

En effet, Alphonſe occupé de défendre Zamora, vit que bientôt lui-même ſeroit pris par la famine ; il voulut regagner Toro, dont il étoit toujours le maître. Comme l'armée Portugaiſe s'ébranloit, Ferdinand écouta l'ardeur qu'il avoit ſi longtems réprimée, il pourſuivit l'ennemi pour lui donner bataille. Il ne pouvoit joindre les Portugais que par le pont

Bataille de Zamora perdue par les Portugais.

1475. de Zamora, le paſſage étoit bien étroit, & le tems bien cher. Sa Cavalerie paſſa la riviere à la nage, & ſe reformant à l'autre bord, couvrit un grand nombre de barques qui paſſoient l'Infanterie. Ferdinand diſpoſa ſon ordre de bataille avec beaucoup de célérité. Les Portugais qui étoient venus pour preſenter le combat, ne l'éviterent pas, mais leur poſition n'étoit plus la même. Les troupes Portugaiſes ſe formerent auſſi en hâte à la vue de l'armée Caſtillane qui marchoit à elle en bataille. L'action ne commença qu'à quatre heures du ſoir, elle fut opiniâtre. Les Hiſtoriens varient à l'infini ſur tous les détails, d'où l'on peut croire que le ſuccès fut longtems balancé : on ſait ſurement que les différents Corps furent enfoncés & ralliés tour à tour, que Dom Alphonſe & Dom Alvar de Mendoſe, l'Amiral de Caſtille, Dom Cabrera, Dom Cardenas, le Comte de Beneventé, le Cardinal d'Eſpagne, l'Evêque d'Avila, combattirent vaillamment aux yeux du Roi de Caſtille, que le Prince de Portugal, l'Archevêque de Tolede, les deux Gi-

rons, Dom Gonzales Perez & Dom Alvar Nugnès seconderent les efforts du Roi Dom Alphonse. D. Edouard d'Almeïda, qui portoit l'étendart de Portugal, le défendit avec tant de valeur, que l'étendard & lui furent déchirés sur le champ de bataille ; après avoir perdu les deux mains, il le serroit dans ses bras, & le mordoit avec ses dents ; il fut criblé de coups avant qu'on pût lui arracher cette honorable dépouille. La nuit sépara les combattants, & empêcha de poursuivre les fuyards. Dès que le Prince de Portugal vit la bataille perdue, il gagna avec ce qu'il put rallier une éminence sur laquelle il n'étoit pas facile de le forcer, & fit allumer des feux qui avertirent tous les siens de l'y joindre. 1476.

Pour le Roi de Portugal, il craignit d'être pris, s'il retournoit à Toro. Comme il avoit avec lui quelques Cavaliers, il s'enfonça dans les montagnes, & se retira à Castro Nugno, où il attendit des nouvelles des débris de son armée. Ferdinand ne voyant plus d'ennemis, négligea le vain honneur de coucher sur le champ

Le Roi de Portugal fuit à CastroNugno.

1476. de bataille. Il marcha vers Zamora, & reprit son poste. Les Portugais errerent dans la plaine pendant plusieurs jours, exposés à la fureur du soldat, & sur-tout du paysan qui se trouvant le plus fort, les égorgeoit sans miséricorde. Ferdinand, averti de ces cruautés, fit publier dans les lieux circonvoisins, qu'il donneroit un passe-port à tous ses ennemis qui voudroient retourner en Portugal, ou même sortir de Castille. Un grand nombre profita de cet acte de clémence, ou plutôt de politique. Isabelle qui apprit bientôt à Tordesillas le succès de ses armes, en rendit graces à Dieu par les démonstrations publiques d'une grande piété. Elle assista nuds pieds à une procession générale qui se fit hors la ville. Ces pratiques extérieures plaisoient au peuple ; la politique d'Isabelle fut toujours de se faire aimer des petits & redouter des grands.

Pratique de dévotion de la Reine Isabelle en action de grace de la victoire.

Reddition de la Citadelle de Zamora.

La Citadelle de Zamora qui tenoit encore pour le Roi de Portugal, n'étoit plus en état de défense après la journée de Zamora. Alphonse de Valence, favori de Villena, qui y com-

mandoit, fit offrir au Roi de la lui rendre, sous la seule condition qu'on lui accorderoit la vie & la liberté. Ferdinand vouloit acheter des créatures, il accepta cette capitulation: puis il rendit au Gouverneur tous ses biens, à condition qu'il serviroit dans son armée; beaucoup d'effets se trouverent dans cette Forteresse appartenir au Roi de Portugal. Ferdinand ne voulut pas permettre qu'il en fut rien détourné; il renvoya à Dom Alphonse tout ce qui étoit à lui; il chargea même le Cardinal d'Espagne de pressentir Alphonse sur les conditions d'une paix dont tous les deux devoient avoir besoin. Mais l'inflexible Portugais ne pouvoit pas renoncer à des prétentions qu'il croyoit bien fondées. Ses revers l'aigrissoient sans l'abbattre: il écouta les propositions de Ferdinand, comme s'il avoit gagné la bataille de Zamora. Il est vrai que le Prince Dom Juan de Portugal avoit eu un petit avantage le lendemain de la bataille. Des hauteurs où il s'etoit retiré, il apperçut un corps qui battoit la campagne, il l'attaqua, le défit, & prit le Comte d'Albe qui

1476.

Le Roi de Portugal ne veut point entendre aux propositions de paix.

1476. le commandoit : ce qui a fait dire à quelques Auteurs Portugais qu'Alphonse avoit gagné la bataille ; au moins seroient-ils forcés de convenir que les fruits de cette victoire furent bien amers.

Rétablissement de l'Hermandad.

Les fuyards dispersés commettoient des brigandages dans tous les lieux circonvoisins, & même dans les Provinces plus éloignées ; les paysans armés, sous prétexte de se défendre, n'étoient pas moins à craindre qu'eux. Ferdinand & Isabelle songerent à remédier à tant de maux. Ils renouvellerent les anciennes Confréries ou Hermandads, si utiles sous le Roi Henri ; les villes & les bourgades fournirent des Cavaliers armés qui gardoient une certaine étendue de pays, & qui avoient le droit de fouiller les Châteaux. Les Grands ne voyoient cet établissement qu'avec beaucoup de peine ; c'étoit, disoient-ils, soumettre la Noblesse à la Bourgeoisie. Mais Ferdinand & Isabelle faisoient grand cas d'un secours qui ne coutoit rien au trésor Royal, & qui rétablissoit l'ordre dans tout le Royaume, qui, par l'ombrage qu'il

portoit aux Grands, augmentoit l'autorité Royale, en énervant cette puissance féodale si contraire à la liberté des peuples & au bien de la paix. 1476.

Cependant Ferdinand apprit que Louis XI, malgré la treve qu'il avoit signée avec le Roi Dom Juan, venoit de faire assiéger Fontarabie. Cette diversion étoit toute la ressource du Roi de Portugal, & la raison qui lui avoit fait rejetter les propositions de paix avec tant de hauteur. La résistance de Fontarabie donna le tems de secourir cette Place; les Communes du Roussillon & quelques lances Arragonnoises mirent les assiégeans entre deux feux; la crainte de se voir couper les vivres, les força de rétrograder sous Bayonne; mais on jugea que cette retraite n'étoit que pour prendre de nouvelles forces. Ferdinand & Isabelle sentirent la nécessité de dégarnir leurs Etats pour défendre ceux du Roi Dom Juan. Ils envoyerent en Biscaye six cents lances, trois mille hommes d'Infanterie & un train d'artillerie considérable: car presque toutes les Places en manquoient. Ce détachement fut commandé par Dom

Ferdinand envoie des secours au Roi son pere attaqué par les François.

Alphonse de Mendose. Le vuide qu'il
1476. laissoit à l'armée Castillane fut bientôt rempli par le retour de plusieurs rébelles, que la clémence & la réputation des Rois faisoient rentrer dans le devoir. Le Grand Maître de Calatrava & le Marquis d'Uruena son frere, comprenant que le Roi Alphonse seroit enfin forcé d'abandonner ses entreprises, songerent à prévenir les châtiments qu'une révolte obstinée pourroit leur attirer. Ils chargerent le Connétable d'obtenir leur grace; ce Seigneur qui vouloit épouser la fille du Comte d'Uruena, fit valoir à ses Maîtres l'avantage de détacher du parti d'Alphonse presque tout l'Ordre de Calatrava, & une Maison aussi considérable que celle de Giron.

Plusieurs Seigneurs révoltés rentrent dans le devoir.

Les Rois firent bientôt après une conquête encore plus importante. Madrid avoit toujours tenu pour la Princesse Jeanne; la Reine des deux Castilles étoit bannie de la Capitale de ce beau Royaume, & privée des subsides que cette Ville fournissoit à son ennemie. Mais Isabelle avoit des serviteurs à Madrid, comme dans

Prise de Madrid par l'intelligence que les Rois y avoient.

tous ses Etats. Pierre Daunis de Tolede, le plus affectionné d'entr'eux, parloit souvent de la Reine, de la justice de sa cause, de ses forces, de son courage, de ses talens pour regner : ces éloges échauffoient les citoyens. Dom Rodrigue de Castagneda qui commandoit dans la ville pour Jeanne, en chassa Pierre Daunis, comme une homme dangereux ; mais il ne fit pas sortir avec lui tous ceux que Daunis avoit gagnés. Celui ci persuadé qu'on pouvoit s'emparer de Madrid, communiqua son dessein au Duc de l'Infantado, qui en fit part à la Reine. Isabelle envoya dans l'instant même ses Gardes, & toutes les troupes dont elle put se passer, à Roxas où le Duc faisoit sa résidence. Ces forces réunies avec celles que ce Seigneur avoit pu rassembler, suffirent pour commencer le siége de Madrid. A peine fut il formé, qu'on parla de se rendre, quoique le Duc de l'Infantado n'eût pas une seule piece d'artillerie. Les amis d'Isabelle se déclarerent, on ouvrit les portes, malgré Castagneda, qui fut contraint de se retirer dans le Château avec ce

1476.

qui voulut rester fidele à son parti.
1476. Les peuples voyant entrer dans Madrid les Gardes de la Reine, s'écrierent, *vive Isabelle, Reine de Castille.* En moins d'un jour cette grande ville parut plus soumise qu'aucune de celles du parti des Rois, & leur fut depuis une précieuse ressource.

Etats assemblés à Madrigal : la Princesse Isabelle reconnue l'héritiere du trône : vains efforts des Grands pour la suppression de l'Hermandad.

Les travaux de la guerre ne détournoient point Isabelle des soins du gouvernement. Elle assembla les Etats à Madrigal pour y faire reconnoître la Princesse sa fille, héritiere du Royaume, & renouveller les anciennes Ordonnances, si négligées sous le regne précédent. On connut par le grand nombre de Gentilshommes, de Prélats, de Députés des villes qui accoururent aux Etats, combien le parti de Jeanne s'affoiblissoit. Après la cérémonie du serment prêté à la Princesse ; après la lecture & le renouvellement des loix, l'affaire de l'Hermandad fut traitée, & les Grands s'empresserent pour la faire supprimer : mais Isabelle, encore chancelante sur son trône, crut qu'elle ne s'y fixeroit qu'en montrant de la fermeté. Le premier objet de l'Hermandad,

mandad étoit la poursuite des brigands, la sureté des chemins, & la communication de ville en ville. Cet avantage, qui seul auroit dû la faire établir, n'étoit pas le plus grand qu'Isabelle pût s'en promettre; elle voulut accoutumer les bourgeois des villes, même les habitants des campagnes à prendre les armes au nom du Roi, sans avoir de Nobles à leur tête, & à connoître d'autres bannieres que celles des Seigneurs Féodaux. C'étoit le moyen le plus efficace d'abaisser les Grands, & de protéger les petits. On ménageoit au foible un secours puissant contre les vexations des grands Vassaux : on établissoit une relation directe entre le Roi & le peuple, & on lui apprenoit que les Grands du Royaume étoient des sujets comme les autres hommes. Les vassaux assemblés en Hermandad, ne devoient plus de services au Seigneur, & marchoient contre lui, quand la circonstance l'exigeoit. Isabelle sut profiter de cet établissement avec le plus grand succès, il devint un des premiers ressorts de sa puissance. On assigna Douenas pour le chef-lieu de 1476.

1476. l'Hermandad, on fit des réglemens qui soumettoient les Confreres (car ce Corps se nommoit Confrérie) directement aux Alcaïdes, & par conséquent à l'autorité souveraine. Cette Milice, qui ne coûtoit rien au Roi, devoit marcher avec le plus grand zele, sous des Officiers tirés de son sein. Le Bourgeois devenu Militaire, se croyoit presque l'égal du Noble qui l'avoit opprimé, & cette émulation fut depuis un fondement solide de la Puissance Souveraine.

Ferdinand il prend place au-dessus de son épouse dans l'Assemblée des Etats, mais l'essentiel de la souveraineté demeure à la Reine.

Ferdinand assista aux Etats avec son épouse, il prenoit place au dessus d'elle, & son nom paroissoit avant le sien dans tous les actes; mais Isabelle n'en étoit pas moins la maîtresse absolue : elle vouloit bien partager avec Ferdinand un pouvoir qu'il n'auroit jamais pu lui ravir. Malgré le malheur des tems, on ne demanda point de nouveaux subsides : cette condescendance servit beaucoup à prévénir les Députés du peuple en faveur du gouvernement, & à forcer les Nobles à consentir à l'Hermandad.

Les Rois commençoient à espérer

que la faction de Jeanne se dissiperoit d'elle-même ; il n'y avoit plus de sureté pour elle dans ce Royaume, dont elle se disoit la Reine, ses Places se rendoient sans coup férir. Le Duc d'Arevallo venoit de faire sa paix, l'Archevêque de Tolede abbattu par l'adversité, s'étoit enfui à l'extrémité de son Diocèse pour sauver ce qui lui restoit, sans aller ni à Tolede, ni à Alcala, de peur d'y être arrêté. Dom Juan de Portugal crut que la Princesse Jeanne n'étoit pas bien dans un pays où tout l'abandonnoit ; il la conduisit en Portugal sous l'escorte de cinq cents chevaux, prévoyant que le Roi son pere, ne tarderoit pas à l'y suivre.

1476.

La faction de Jeanne se dissipe : cette Princesse fuit en Portugal.

En effet, ce Prince vit qu'il n'y avoit plus de ressource pour lui, que dans les secours de la France ; il retourna dans son Royaume pour se disposer à aller lui-même échauffer Louis XI en sa faveur. La guerre du Roussillon & de la Biscaye qui se poursuivoit toujours, lui faisoit espérer que des intérêts communs lui attacheroient, l'allié le plus puissant de l'Europe, celui à qui l'aggrandissement de la

Alphonse se dispose à aller en France demander des secours à Louis XI.

1476. Maiſon de Caſtille, cauſoit le plus de jalouſie. Il laiſſa les débris de ſon armée dans le peu de Places qui lui reſtoient, comptant que les ſecours que Ferdinand devoit au Roi d'Arragon, lui ôteroient le loiſir de s'en emparer. Il étoit vrai que Louis XI venoit de faire marcher un corps de troupes ſous les ordres du Sire d'Albret, pour aſſiéger de nouveau Fontarabie. Ces tentatives réitérées ne permettoient pas à Ferdinand d'abandonner la Biſcaye, ſur-tout les affaires de Caſtille devenant meilleures, il y laiſſa la Reine, & marcha au ſecours de ſon pere avec un corps de troupes conſidérable; les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur le nombre. La Reine alla s'établir à Tordeſillas, pour être plus près de Toro, & pour éclairer & inquiéter les reſtes du parti Portugais. Bientôt pluſieurs villes ouvrirent leurs portes à ſes troupes. Tovarra, Inieſta, Ellin, Chinchilla, ſe déclarerent pour elle, & les garniſons s'enfuirent dans des Châteaux. Le petit nombre de Portugais qui reſtoit en Caſtille, étoit diſtribué dans des Citadelles, d'où ils n'oſoient ſor-

Ferdinand va en Biſcaye: pluſieurs Places qui reſtoient aux Portugais ſe rendent à la Reine.

tir. Un soulevement qui se fit à Ségovie, força bientôt la Reine de quitter Tordesillas. 1476.

Soulevement à Ségovie.

La Princesse des Asturies étoit gardée dans le Château de cette Place, que sa situation, ses fortifications, ses richesses rendoient la plus considérable de la vieille Castille. On sait que le fidele Dom Cabrera commandoit à Ségovie; il avoit ôté le gouvernement du Château à un Officier nommé Maldonado, pour en revêtir Bobadilla son beau-pére. Maldonado irrité n'eut pas de peine à se former un parti, il déclama contre les prétendues vexations de Dom Cabrera & de ses créatures, & ayant ameuté le peuple, il réussit à s'emparer de la porte du Château & de la personne de Bobadilla, au moment où l'on s'y attendoit le moins. Dona Bobadilla Cabrera, sa fille, Gouvernante de la jeune Princesse, eut le tems de se réfugier avec elle dans la tour la plus forte de la Citadelle avec quelques vivres, & elle refusa de se rendre, malgré la menace réitérée de faire mourir son pere. Toute la ville fut bientôt soulevée, Dom Cabrera n'é-

1476. toit pas le plus fort. La Reine informée de cette émeute, craignit que sa fille ne fût à la merci des révoltés; elle prit précipitamment le chemin de Ségovie, suivie du Cardinal d'Espagne & du Comte de Beneventé. Elle ordonna qu'on mît sur pied ses fideles troupes de l'Hermandad, & fit marcher derriere elle une partie de celles qui étoient à Tordesillas. A deux lieues de Ségovie, elle trouva une députation des révoltés, qui lui dirent qu'on la recevroit dans la ville avec joie, pourvu qu'elle n'amenât ni le Comte Beneventé, ni le Cardinal d'Espagne à sa suite. La Reine écouta cette harangue avec un rire amer, & répondit qu'elle espéroit que ses fideles sujets de Ségovie permettroient à leur Souveraine d'entrer dans la ville qui lui appartenoit, avec ceux de sa suite qu'elle voudroit choisir, qu'en tout cas elle sauroit les y forcer. Aussi-tôt elle fit charger de fers les Députés, & monta à cheval devant eux, les laissant couverts de confusion au milieu de ses Gardes. Elle courut avec le Cardinal & Beneventé, escortée seulement de trente

Cavaliers bien montés, au Château de Ségovie. Le Cardinal lui remontra envain qu'il n'étoit pas prudent d'aller à des mutins avec une si foible escorte; Isabelle voulut être obéie, & parut aux Portes du Château qu'elle se fit ouvrir, au moment où on la croyoit bien loin encore. 1476.

Arrivée dans la Place d'armes de la Citadelle, elle ordonna que la porte resteroit ouverte jusqu'à ce que cette Place fût remplie de tout le peuple qui y accouroit en foule. Le Cardinal & Beneventé réclamoient sans cesse contre ce qu'ils appelloient témérité, la Reine leur imposa silence; puis élevant la voix de toutes ses forces, elle demanda au peuple ce qui l'avoit porté à se révolter; plusieurs s'écrierent : *l'injustice de Cabrera*. « Puisqu'il est accusé, répondit la » Reine, je lui ôte son Gouverne- » ment, sauf à le lui rendre s'il se » justifie. Que vos Chefs viennent » au Palais où je vais descendre, » sur-tout qu'on remette Maldonado » & Bobadilla entre mes mains, je » donne ma parole Royale de faire » pendre les vrais coupables ». Elle

Comment reprimé par la Reine.

1476. confia le Gouvernement du Château à Dom Gonzales Chacon, Capitaine de ses Gardes, lui recommandant sa fille qu'elle ne vit que le soir; puis elle marcha au Palais avec son escorte, entourée du peuple qui gardoit un profond silence.

On apprit bientôt que les députés qui avoient trouvé la Reine en chemin, étoient dans les fers. Toute populace est foible; les Castillans accoutumés à faire trembler leurs Rois, tremblerent à leur tour devant une femme qui leur montroit de la fermeté & de la Justice. Les troupes de sa suite arriverent au moment où l'émeute étoit finie. Bobadilla fut remis à Dom Gonzales Chacon, & resta dans le Château ainsi que Cabrera. Maldonado s'étoit enfui aussitôt qu'il avoit vû le peuple s'appaiser. Le lendemain la Reine établit sept Commissaires pour faire des informations juridiques: le Cardinal d'Espagne, le Comte de Beneventé à qui les révoltés avoient prétendu fermer l'entrée de la Ville, & cinq Magistrats qui n'avoient eu aucune part à la sédition. On ne trouva aucune charge

valable contre Cabrera, ainsi que la Reine l'avoit prévu. Elle fit pendre dans la grande Place quatre Emissaires de Maldonado, sans que cette exécution causât la moindre rumeur. Alors elle relâcha les Députés prisonniers, & elle rétablit solemnellement Dom Bobadilla & Dom Cabrera dans le Gouvernement de la Ville & du Château. 1476.

Prise de Toro.

Tandis que la Reine pacifioit Ségovie, ses troupes s'emparoient de Toro. Un Pastre, natif de cette Ville, offrit aux Lieutenans d'Isabelle d'introduire quelques Soldats dans Toro par des souterrains inconnus aux Portugais & même aux Castillans, dont l'issue étoit couverte de broussailles. Le Conseil de Guerre crut devoir tenter l'aventure; on introduisit à la faveur de la nuit six cens hommes qui s'emparerent d'une porte de Toro, en égorgerent la Garde, & l'ouvrirent à l'armée Castillanne. Le Comte de Marialva, Gouverneur Portugais, n'eut que le tems de fuir par une autre issue, avec la plus grande partie de sa garnison. La Marquise d'Ulloa, veuve de l'ancien Gouver-

1476. neur, & belle-mere de Marialva, se réfugia dans le Château avec quelque troupes qui prétendirent le défendre; mais la Reine, de retour à Toro, fit menacer la Marquise de la traiter en rébelle, parcequ'elle étoit Castillane. La Capitulation fut bientôt faite. La Reine laissa aux Portugais la liberté de retourner dans leur Patrie; leur sortie ruinoit presqu'entierement le parti de Jeanne de Castille.

Succès de Ferdinand en Biscaye: son retour.

Ferdinand ne fut pas moins heureux qu'Isabelle, il ne trouva point d'ennemis à Fontarabie; l'approche d'une armée nombreuse les avoit dispersés; il congédia des troupes qui lui devenoient inutiles; il parcourut les montagnes de Burgos & y fit faire des exemples séveres de tous les malfaiteurs que l'Hermandad avoit arrêtés en grand nombre. On rasa les Châteaux de plusieurs Gentilshommes, qui y établissoient des repaires de brigands. Après les actes d'une sévérité néceffaire, le Roi passa en Biscaye, où il combla d'éloges le zele de ces braves Patriotes, qui avoient soutenu avec tant de vigueur le choc

des François, il récompenſa tous ceux à qui il devoit la défenſe de Fontarabie : de là il paſſa à Vittoria où le Roi ſon pere l'attendoit pour s'occuper enſemble des intérêts de l'Eſpagne, & de ſes relations avec le reſte de l'Europe. Ferdinand étoit preſſé de retourner en Caſtille ; l'état de ce Royaume reſſembloit à celui de la mer, après une violente tempête, au moment qui précede le calme ; le tonnerre ne grondoit plus que de loin, les rébelles ſongeoient à faire une paix néceſſaire, & l'on ne parloit de réſiſtance, que pour obtenir des conditions meilleures. Le ſuperbe Marquis de Villena eut lui-même recours au Cardinal d'Eſpagne, qui ménagea cet accommodement, comme il avoit fait tous les autres. On convint que le protecteur de la Princeſſe Jeanne, prêteroit ſerment de fidélité aux Rois Ferdinand & Iſabelle, leur rendroit la Citadelle de Madrid, & celle de Truxillo, qu'il rentreroit dans toutes les terres qui lui avoient appartenu, & qui n'étoient pas dans les mains du Duc de Segorbe. Cet accord fut quelque tems ſuſpendu,

1476.

Le Marquis de Villena rentre dans le devoir : il rend ſes Places.

1476. parceque l'Officier qui commandoit dans Truxillo, refusoit de la rendre, ne concevant pas qu'un Marquis de Villena pût se soumettre à un Roi de Castille. Il avoit méconnu toutes les lettres, il lui falloit un ordre de la bouche même de celui qu'il appelloit son Maître, & lorsque Villena vint lui commander de se rendre aux troupes du Roi : cet Officier lui reprocha sa foiblesse, lui rappellant la mémoire du feu Grand Maître de Saint Jacques. Villena auroit pu lui répondre que ce n'étoit plus Dom Henri qui regnoit.

1477. La grande Maîtrise de S. Jacques en dépôt dans les mains du Roi.

Le Comte de Paredès, l'un des concurrents à la Grande Maîtrise de Saint Jacques, à laquelle Villena ne prétendoit plus, mourut dans ce tems là même. La Reine qui connoissoit l'importance de cette dignité, résolut de la diminuer, ou de la réunir à la Couronne. Dom Cardenas, le troisieme prétendant, avoit armé pour soutenir son droit. La Reine qui l'aimoit, lui fit dire que ce ne seroit plus par les armes qu'on plaideroit à l'avenir dans la Castille, & qu'il lui convenoit de donner l'exemple de la

soumission. Dom Cardenas obéit, Isabelle manda les treize premiers Commandeurs à qui l'élection appartenoit. Le Cardinal d'Espagne, chargé de négocier avec eux, leur fit un tableau frappant de tous les désordres qui avoient porté tant de préjudice au plus bel établissement qui fût dans toute l'Espagne : „ La division qui » s'est glissée parmi vous, leur dit-il, » ne s'éteindra que par une autorité » puissante. Il n'y a pas un Gentil- » homme dans toute la Castille, qui » puisse espérer de posséder en paix » la Grande Maîtrise de Saint Jac- » ques, quelque canoniquement » qu'il soit élu, & les Commande- » ries seront toujours exposées aux » déprédations & aux ravages. Jet- » tez-vous dans les bras du Roi, » suppliez-le d'agréer l'administra- » tion de votre Ordre, jusqu'à ce » que des tems plus heureux vous » permettent d'élire unanimement » un d'entre vous, qui jouira de la » paix qu'il faut laisser rétablir dans » ce Royaume «. Les Commandeurs furent aisément gagnés ; ils convinrent tous de confier à Ferdinand un

1477.

1477. dépôt qui enrichissoit l'épargne, & affermissoit la Couronne. Ferdinand accepta volontiers le droit de mettre garnison dans tous les Châteaux qui appartenoient à cet Ordre, de gérer les revenus immenses de la Grande Maîtrise, conséquemment de les appliquer à l'usage qui lui sembleroit le plus convenable, un Roi ne pouvant se soumettre à rendre compte à ses sujets. Cet arrangement ne contribua pas peu à pacifier la Castille; le Pape Sixte IV confirma par des Bulles le choix que les Chevaliers de Saint Jacques avoient fait; mais tous les troubles intérieurs n'étoient pas finis.

Restes de la faction: Requête séditieuse présentée aux Rois par quelques Grands.

Les voies de fait étoient toujours fréquentes entre les Seigneurs de Fiefs, qui ne vouloient connoître d'autre justice, que celle des armes. Il fallut souvent employer l'Hermandad pour dissiper & punir les combattants. Ces actes de vigueur provoquerent les derniers efforts de ceux qui regrettoient l'indépendance. L'Archevêque de Tolede avoit choisi pour asyle la Forteresse d'Useda, dans le fond de son Diocèse; les Rois, par

pitié pour ſon âge, l'y laiſſoient finir en paix des jours qu'il n'avoit employés qu'à troubler l'Etat. Son amour pour les factions ne s'éteignit qu'avec ſa vie ; tous les mécontents accouroient dans ſa retraite pour ſe plaindre avec lui de la tranquillité dont toute l'Eſpagne étoit menacée, & conjurer contre la paix intérieure que les Rois s'efforçoient d'affermir. Il ſortit de ces ſéditieuſes aſſemblées une eſpece de Requête adreſſée aux Rois, & ſignée de pluſieurs Grands, qui contenoit en ſubſtance des réclamations contre l'Hermandad, contraire, diſoit on, à l'honneur des Nobles, & à la dépendance dans laquelle les Seigneurs avoient droit de tenir leurs vaſſaux : on ſe plaignoit en outre, de ce que les Grands du Royaume n'avoient aucune part au gouvernement, & on demandoit, en leurs noms, que les Rois fuſſent tenus d'admettre au moins quatre d'entre eux dans le Conſeil de Caſtille. Ces demandes finiſſoient par des menaces indirectes, & étoient ſignées par l'Archevêque de Tolede, par le Connétable de Caſtille, par le Duc de

1477.

1477. l'Infantado, par le Comte de Benevente, & par beaucoup d'autres. Isabelle, indignée, répondit seule, & de sa propre main, qu'elle ne rendroit compte qu'à Dieu des loix qu'elle avoit faite, pour la paix & pour le bonheur de son peuple; qu'elle admettroit dans son Conseil, ceux qu'elle croiroit capables de l'y bien servir, sans que personne ait le droit de les lui indiquer, & sans distinction de rang, ni de naissance; que ses sujets mécontents pouvoient se retirer dans leurs terres, où elle sauroit éclairer leurs démarches, & prévenir leurs mauvais desseins. Les Castillans étoient subjugués par cette mâle vigueur, qu'ils n'avoient pas connue depuis longtems chez leurs Maîtres. Quelques-uns de ceux qui avoient signé la Requête, accoururent à Tolede pour la désavouer; la Reine leur dit avec une fierté mêlée de clémence, qu'elle connoîtroit dans la suite, si leur retour étoit sincere.

Comment reçu par Isabelle.

Ferdinand & Isabelle voulurent acquitter à Tolede un vœu, qu'ils avoient fait pour l'expulsion des Por-

Vœu pour l'expulsion des Portugais acquitté.

tugais. Ils bâtirent un magnifique Monastere, qu'ils donnerent à l'Ordre des Cordeliers : on le nomma Saint Jean des Rois. Leur piété, ou plutôt leur politique, s'étoit pressée d'acquitter cette dette : car les Portugais n'avoient pas tout à fait lâché prise. Leur Roi Alphonse étoit allé en France mandier les secours de Louis XI ; mais ce Prince, en guerre avec le Duc de Bourgogne, prétextoit son intérêt propre, pour refuser à Dom Alphonse des forces, dont il avoit besoin pour lui-même. Le Roi de Portugal qui ne connoissoit pas les détours de Louis XI, s'employoit de bonne foi auprès du Duc de Bourgogne, pour terminer les différents de ce redoutable Vassal avec son Souverain. Mais pendant ces sourdes négociations, Ferdinand agit à force ouverte ; il assiégea en même tems les quatre dernieres Places qui restoient aux Portugais en Castille, Canta la Piedra, Sept Eglises, Cabillas, Castro Nugno. Cette derniere fit plus de résistance que les trois autres ; Ferdinand en forma le siége en personne ; enfin Dom Rodrigue de Minda-

1477.

1477. via qui en étoit Gouverneur, sorti avec tous les honneurs de la guerre & ramena en Portugal les malheureux restes de ce parti, qui avoit tant inquiété Isabelle.

1478. La fuite des Portugais étoit plus importante encore pour le bien de la paix, qu'elle ne paroissoit l'être. Les factieux Castillans, soumis & tranquilles malgré eux, cherchoient toujours des prétextes d'armer, de se fortifier, d'empiéter les uns sur les autres. Les efforts du Portugal, les menaces du Royaume de Grenade, qu'on disoit être tout prêt à déclarer la guerre, autorisoient tous les Vassaux puissans de l'Andalousie & de l'Estramadure, à prendre les armes. Le Duc de Médina Sidonia dans Séville, le Marquis de Cadix à Cordoue, le Comte d'Aguilar à Xeres, avoient levé des troupes, & s'observoient les uns les autres, avec beaucoup plus de soin qu'ils ne gardoient les frontieres; ils s'accusoient mutuellement de trahison & de révolte, & peut-être avoient-ils tous raison. Quoi qu'il en soit, ils montroient au Roi & à la Nation, des armes, que la

Les Grands cherchent des prétextes pour armer.

politique & l'intérêt de l'Etat ne devoient pas laisser dans leurs mains. 1478.
La Reine se rendit promptement à Séville; elle y fut reçue par le Duc de Médina Sidonia, avec toute la pompe convenable, elle montra au Duc beaucoup d'affection pour sa personne, & quelque mécontentement de sa conduite; elle blâma l'assemblée des troupes qu'elle n'avoit pas convoquée, & répéta plusieurs fois que les Portugais n'étoient plus à craindre, & qu'on avoit renouvellé les anciennes trêves avec le Royaume de Grenade. Le Duc qui ne pouvoit plus dissimuler, avoua que le Marquis de Cadix & le Comte d'Aguilar lui faisoient ombrage. » S'ils osent » marcher armés à Séville, lui dit la » Reine, ce sera ma Couronne, & » non pas vous, qu'ils attaqueront: » alors vous combattrez pour moi & » sous mes ordres «.

Le Roi étoit resté dans la Castille nouvelle, il fut pressé par Isabelle de venir l'aider à pacifier l'Andalousie. Ce Prince, après avoir donné de bons ordres, distribué les commandements & les troupes, se rendit à

Comment la Reine les en empêche.

1478. Séville, ſuivi du Duc d'Albe & du Comte de Beneventé qu'il honoroit beaucoup en public, mais qu'il obſervoit de très-près, croyant avoir de fortes raiſons de ſe défier d'eux. Dès qu'il eut rejoint la Reine, il s'occupa, comme elle, du ſoin de déſarmer des Sujets qu'il craignoit d'avoir un jour à combattre. Comme ils s'étonnoient tous deux que le Marquis de Cadix n'eût point quitté Cordoue, pour venir leur offrir ſon hommage, on leur annonça une nuit que ce Seigneur demandoit à être introduit, à l'heure même, devant leurs Alteſſes. Ils l'admirent à leur audience, & le Marquis après mille aſſurances de ſa fidélité, après des plaintes ameres des hoſtilités du Duc de Médina Sidonia, montra des Lettres du Prince de Portugal, qui le preſſoient de lui remettre Cordoue, & lui faiſoient les offres les plus ſéduiſantes. Le Marquis aſſura que tout ſon ſang couleroit pour le ſervice d'Iſabelle, mais qu'il ne pouvoit quitter les armes, ni les Places néceſſaires à ſa ſureté, tant que Médina Sidonia & le Comte d'Aguilar reſteroient armés.

La Reine contente des avances du Marquis, lui promit que bientôt il n'auroit plus rien à craindre; elle lui ordonna de demeurer dans le Palais, où il étoit venu la nuit de peur d'être arrêté, & ayant fait appeller le lendemain le Duc de Médina Sidonia en présence du Marquis de Cadix, elle leur dit à tous deux, que s'ils étoient bons Castillans, braves Chevaliers, attachés à leur patrie & à leurs Maîtres, ils étoufferoient toute querelle, ne songeroient plus à combattre que pour l'Etat, remettroient entre ses mains les Places qu'ils occupoient, qu'il n'y auroit plus rien à craindre, ni pour l'un, ni pour l'autre, que Ferdinand & Isabelle seroient leurs amis, leurs protecteurs, & leurs cautions. Il n'y eut pas moyen d'éluder des instances si pressantes; les deux ennemis s'embrasserent tout confus, & se déssaisirent, dans l'instant même, de toutes leurs Forteresses; ils signerent aux yeux l'un de l'autre, des ordres à leurs troupes de se séparer. La Reine leur répondit du Comte d'Aguilar, qui n'étant pas le plus fort, fut contraint de désarmer 1478.

1478. comme eux. Ainsi elle fit des Courtisans soumis, de ceux qui avoient toujours été des Factieux redoutables. Mais ces sages précautions n'effacerent pas tout d'un coup les traces de leur révolte : le génie d'une Nation ne change pas en un jour.

Maldonado rend un Fort pour sauver la vie.

Les Rois étoient encore à Séville, lorsqu'ils reçurent des lettres du Gouverneur de Salamanque; il leur mandoit qu'un Gentilhomme nommé Maldonado, (on ignore ce qu'il étoit à celui qui avoit fait révolter Ségovie); que ce Maldonado, coupable de beaucoup de meurtres & de vexations, s'étoit emparé d'un Fort près de Monteléon, situé sur un roc inaccessible, d'où il continuoit ses violences, & répandoit des brigands dans les campagnes voisines; que, comme il avoit osé paroître à Salamanque, le Gouverneur l'avoit fait poursuivre, & que Maldonado s'étoit enfui dans un Couvent de Saint François, où il étoit investi, parcequ'on n'osoit pas violer cet asyle, sans l'ordre exprès du Roi. Le Provincial des Cordeliers écrivoit aussi à la Reine, pour réclamer les privi-

ſeges de leurs Maiſons; il promettoit de rendre le coupable, ſi les Rois vouloient lui laiſſer la vie. Ces aſyles étoient plus reſpectés par Ferdinand & par Iſabelle, que par aucuns autres Princes; leur dévotion éclatoit, ſur-tout au dehors; ils céderent aux inſtances du Provincial, pourvu que le coupable rendît le Fort de Monteléon, qui devoit être raſé dans l'inſtant même. La femme de Maldonado occupoit cette Fortereſſe avec quelques ſoldats, ou plutôt quelques brigands. A la premiere ſommation, elle refuſa de la rendre : on crut qu'elle obéiroit à ſon mari, qu'on mena ſur le lieu, chargé de chaînes, l'aſſurant qu'il ſeroit pendu au pied du rocher, à la vue de ſa femme, & de ſes complices, ſi la Place n'étoit pas rendue au premier ordre. Maldonado le donna de bonne foi à ſon épouſe, & à tous ceux qui étoient accourus ſur le rempart; mais ſoit obſtination, ſoit envie de ſe défaire de Maldonado, ſoit qu'on pensât qu'il n'y eut pour lui aucun danger réel, ni ſa femme, ni les ſoldats ne voulurent ſe rendre. L'Officier

1478.

1478. chargé de cette expédition fit dans l'instant même dresser une potence, tandis que le malheureux Maldonado conjuroit sa femme à grands cris de lui sauver la vie. Comme ses prieres ne faisoient pas rendre la Forteresse, on le traina au gibet; le malheureux se répandoit en imprécations contre son épouse, & prenoit Dieu, amis, & ennemis à témoins, que l'infidele vouloit le voir mourir, pour pouvoir se livrer à tous les desordres qu'il avoit réprimés pendant leur union. Enfin les portes s'ouvrirent au moment où il alloit être étranglé. Maldonado fut rendu à la vie & à sa femme, que ses imprécations avoient un peu diffamée, & le Château de Monteléon fut rasé, selon les ordres de Ferdinand.

Mauvais succès du voyage d'Alphonse de Portugal en France.

Les malintentionnés ne pouvoient presque plus espérer des secours de Portugal. Les Rois en apprirent des nouvelles qui leur causerent autant d'étonnement que de joie. Alphonse dans son voyage en France avoit été très mécontent de Louis XI: ses projets avortés l'avoient jetté dans une sombre mélancolie. Persuadé qu'il se-

roit

roit honteux pour lui de reparoître en Portugal, il avoit écrit à son fils de se faire proclamer Roi, l'assurant qu'il ne le verroit plus. En effet il se réfugia à Rouen, & y forma le projet d'aller à Rome prendre l'habit de Moine. Comme on blâmoit ce dessein, Alphonse, dont la tête étoit sans doute affoiblie, s'enfuit dans la crainte qu'on ne le fit arrêter. Il erra quelque tems inconnu dans la Normandie, suivi seulement de quelques domestiques, qui passoient pour ses compagnons. Louis XI le fit chercher, on le traita malgré lui avec tous les honneurs dûs à un Monarque, & on le renvoya sur une flotte qui l'escorta jusqu'au premier port de Portugal. Le Prince son fils avoit, selon ses ordres, été proclamé Roi cinq jours avant son retour. Aussitôt qu'il en apprit la nouvelle, il accourut au devant de son Pere, & lui remit la Couronne, les uns disent avec joie, d'autres avec quelque regrèt. Au moins est-il certain qu'il ne songea pas à la disputer; il se contenta du titre de Roi des Algarves, jusqu'à la mort de son pere. On pouvoit es-

1478.

Il abdique sa Couronne & la reprend ensuite.

1478. pérer qu'Alphonse ne songeroit plus à la Castille ; mais en reprenant le sceptre, il reprit aussi la passion d'étendre son Royaume. A peine de retour en Portugal, il écouta avec avidité les offres de Dom Pèdre, Comte de Monroy : voici à quelle occasion.

Ferdinand confere la Grande Maîtrise de Saint Jacques à Dom Cardenas.

Ferdinand, qui aimoit Dom Cardenas, venoit de lui conférer la Grande Maîtrise de Saint Jacques, à laquelle ce fidele serviteur avoit des prétentions, & qu'il avoit beaucoup désirée. Mais le Roi retint pour l'Etat une somme annuelle, sous prétexte des guerres contre les Infideles, & pour la Couronne, la disposition des plus importantes Commanderies ; cet arrangement remplissoit son objet. L'Ordre de Saint Jacques restoit toujours sous la protection des Rois de Castille, le poste de Grand Maître n'étoit plus si redoutable, puisqu'il n'avoit plus tant de graces à répandre, & que ses propres revenus étoient très diminués. Le Roi se ménageoit toujours des récompenses à distribuer à ceux qui lui seroient fideles. A cet exemple, Dom Pedro

Comte de Monroy, demanda la Grande Maîtrise d'Alcantara sur laquelle il avoit eu autrefois des prétentions, comme Dom Cardenas sur celle de Saint Jacques. Mais Dom Juan de Zunica, qui étoit en possession de cette dignité, ne paroissoit pas disposé à s'en défaire. Les anciennes prétentions du Comte de Monroy, avoient déja été proscrites; d'ailleurs cette place ne dépendoit pas absolument de la Couronne, étant élective comme les deux autres Grandes Maîtrises. Le Roi reçut mal la demande que lui fit ce Seigneur, qui n'avoit pas les mêmes titres auprès de lui, que Dom Cardenas. De ce moment, Monroy devint l'ennemi de Ferdinand & de l'Etat, & forma des partis dans l'Estramadure avec une Comtesse de Medelin, & quelques Seigneurs, qui, comme lui, croyoient devoir être mécontents. L'Archevêque de Tolede, attentif à tous ces troubles, fit de nouvelles ouvertures au Roi de Portugal, dans l'espoir de perpétuer les malheurs de sa patrie. Mais que pouvoit le Portugal contre la Castille & l'Arragon réunis! Ni

1478.

Cette grace occasionne quelques troubles bientôt reprimés.

1478. l'Archevêque de Tolede, ni la Comtesse de Medelin, ni Monroy, ni Villena même, qui venoit encore de se laisser aller à son penchant pour la révolte, n'avoient autant de forces, autant d'autorité, que les deux Rois, dont la fermeté & le concert pouvoient seuls réduire cette nation indocile. Tandis que ces Factieux méditoient en secret des prises de Châteaux & des marches nocturnes, Ferdinand & Isabelle qui laissoient à l'Hermandad le soin de les réprimer, faisoient des loix à Séville, régloient l'administration de la justice, & la perception des impôts, condamnoient à des peines graves tout Juge prévaricateur & tout concussionnaire; & afin de soumettre plus surement leurs sujets, ils travailloient à leur démontrer l'avantage d'être sagement gouvernés.

Isabelle met au monde un Prince: paix conclue entre Ferdinand & Louis XI.

Au milieu de ces travaux si utiles, Isabelle mit au monde un fils qui fut nommé Dom Juan. La joie fut universelle dans tous les Royaumes d'Espagne; cet enfant attacha de plus en plus les Rois à la riche succession qu'ils devoient lui laisser. Cette pros-

périté fut bientôt suivie d'une autre encore ; Louis XI conclut la paix avec Ferdinand & Isabelle, les reconnut Rois de Castille, & renonça solemnellement à toute confédération avec le Portugal ; les Monarques Castillans promettoient de leur côté de ne se lier jamais aux ennemis de la France. Le vieux Roi d'Arragon n'apprit ce traité qu'avec chagrin ; son fils l'avoit signé sans le consulter, il n'y étoit point fait mention du Roussillon, & Dom Juan regrettoit toujours cette Province. A quatre-vingt-deux ans, il se promettoit encore de regner longtems, & il ne prévoyoit pas que son fils recouvreroit bientôt le Roussillon sans coup férir. Malgré cette paix générale, le parti du Portugal s'épuisoit encore en efforts impuissants. On n'osoit pas déployer des étendards, ni lever des armées ; mais dans toutes les Provinces du Royaume, on n'entendoit parler que de surprises, de révoltes, de petits combats. Ferdinand, las d'employer des troupes reglées contre des brigands, crut devoir leur opposer l'Hermandad & des Bourreaux. Dans

1478.

Le Roi fait punir par les bourreaux quelques rebeles qui se dé-

1478. une révolte à Toro, dans une près Merida, dans une autre à Andujar, le Roi fit pendre les prisonniers de guerre les plus considérables, accordant toujours grace au simple soldat. Cette sévérité ne contribua pas peu à intimider les rébelles, mais l'opiniâtreté du Roi de Portugal n'étoit pas encore épuisée.

clarent encore pour le Roi de Portugal.

1479. Au commencement de 1479, on apprit en Castille la mort du Roi d'Arragon. Cette importante nouvelle appella Ferdinand à Sarragosse, il pouvoit se fier à Isabelle du soin de repousser Alphonse. Mais avant que les Rois se séparassent, il s'éleva encore une discussion sur la prééminence des deux Couronnes. L'ambitieux Ferdinand ne pouvoit pas renoncer à l'avantage, que le sexe le plus fort sembloit lui donner sur le plus foible; mais Isabelle soutint toujours fermement les droits de son trône. Après quelques débats, il fut décidé dans le Conseil, que les armes de Castille seroient placées sur la droite des armes d'Arragon, que Ferdinand seroit nommé Roi de Castille & d'Arragon, parceque l'une des deux Cou-

Mort de Dom Juan, Roi d'Arragon: discussions sur les rangs des deux Couronnes de Castille & d'Arragon.

ronnes étoit plus ancienne, & plus considérable que l'autre ; & que chacun des deux Rois conserveroit la Souveraineté de ses Etats héréditaires. Isabelle répéta à son époux ce qu'elle lui avoit dit en montant sur le trône, que leur force & leur gloire naîtroient de leur union. 1479.

Nouveaux efforts du Roi de Portugal contre la Castille.

Alphonse avoit envoyé en Galice sept cents lances & trois cents fantassins, qui n'y avoient montré que de la foiblesse. Le siége de Bayonne levé presqu'aussitôt que formé, des troupes reglées fuyant devant les Confréries de l'Hermandad, quelques Castillans livrés aux Bourreaux, pour avoir servi le parti du Roi de Portugal, tout cela changea son courage en fureur. Il fit un armement plus fort, que ses finances & l'étendue de son Royaume ne pouvoient le lui permettre, & il tenta la conquête de l'Estramadure, que le Comte de Monroy & la Comtesse de Medelin lui offroient. Cette malheureuse Province étoit plus dévastée qu'aucune autre ; les Factieux y avoient toujours tenu la campagne, & fait fuire les Colons. Presque tous les arbres étoient

coupés, la chaleur du climat rendoit
1479. inhabitable une campagne nue & aride. Tous ces obstacles n'effrayerent point la Reine, elle comprit qu'il falloit porter ses forces où l'ennemi se préparoit à attaquer. Elle disposa sur les derrieres des magasins abondants, avec beaucoup d'économie & de prévoyance. Le Connétable de Castille, le Grand Maître de Saint Jacques, le Cardinal d'Espagne, étoient ses Lieutenants. Elle fit camper des corps près de Medelin, Merida, & toutes les autres Places, dont les rébelles s'étoient rendus maîtres. Les troupes de la Reine s'emparerent à leur tour de toutes les rivieres qui ne sont pas en grand nombre dans l'Estramadure : on sut en détourner le cours. On songea premierement à couper la communication de l'armée Portugaise avec les rebelles, puis à rendre le séjour de l'Estramadure impraticable aux Portugais, pour les forcer au combat ou à la retraite. Ces deux projets réussirent, les rebelles resterent bloqués dans leur poste ; la Reine établit son quartier à Truxillo. Le Grand Maître de Saint Jacques

La Reine se prépare à les repousser en l'absence de Ferdinand, pour lors en Arragon.

Bataille gagnée en Estramadure par les Castillans.

& le Connétable de Castille ayant nouvelle que l'ennemi s'approchoit, 1479. porterent leurs troupes à sa rencontre, & lui présenterent la bataille; il fallut l'accepter, vu l'impossibilité de tenir la campagne. L'Evêque d'Evora commandoit l'armée Portugaise; le combat fut opiniâtre; & comme le pays étoit plat, sans forêts, sans ruisseaux, sans ravins, tous donnerent en même tems, les combattants se trouvoient corps à corps; tantôt les Portugais, tantôt les Castillans lâchoient pied; mais les troupes étoient bientôt ralliées, elles se portoient les unes contre les autres avec furie; enfin les Castillans eurent l'avantage, qu'ils acheterent assez cher: il n'y eut que trente Portugais & dix Castillans tués à cette action, mais jamais on n'avoit vu un plus grand nombre de blessés. Presqu'aucun Portugais ne resta sain & sauf, ils se traînerent, comme ils purent, dans toutes les Places des révoltés, dont les Castillans ne voulurent pas leur défendre l'entrée, espérant qu'ils ne feroient que les affamer. Le Grand Maître de Saint Jacques avoit fait ses

1479. cents prisonniers, parmi lesquels il se trouva quelques Castillans. La Reine fit couper la tête à trois d'entr'eux, & accorda grace aux autres : cette bataille fut nommée d'Albuera.

Differens sieges formés dans l'Estramadure.

Isabelle usa de la victoire, comme auroit fait un Général expérimenté. Elle fit assiéger en même tems toutes les Places qui avoient servi de retraite aux Portugais, pour profiter de leur découragement, & de leur désordre. Elle même distribua les troupes sous leurs différents Chefs, & quand les siéges furent commencés, elle se transporta successivement devant toutes les Places, pour animer le soldat par sa présence, & pour veiller à ses besoins. Jamais encouragement n'avoit été plus nécessaire : on combattit les éléments, bien plus encore que les ennemis. Des nuées d'insectes infectoient l'air, tourmentoient le soldat accablé de la chaleur & de la soif, se mêloient dans tous les aliments, & provoquoient par leurs piqures des maladies insupportables. La disette d'eau, de bois, de fourages, auroit rendu tous ces siéges im-

praticables, si la persuasion que les assiégés souffroient plus encore, n'eût soutenu les Castillans. Alphonse commençoit à se repentir; ses finances, ses troupes, son courage s'épuisoient. Le Prince son fils, lui répétoit toujours qu'il perdroit le Portugal en voulant conquérir la Castille. En effet le Connétable se disposoit à entrer dans le Royaume des Algarves, tandis que cette Province étoit tout à fait dégarnie. 1472.

Dona Beatrix, Infante de Portugal, & Douairiere du Duc de Viseu, fut chargée de traiter de la paix avec Isabelle sa niece. Cette Princesse la souhaitoit autant que l'Infant de Portugal, que la Duchesse de Viseu, que ceux-même qui formoient & qui soutenoient les siéges. Cependant on ne se relâchoit point, les attaques furent toujours aussi vives, & la résistance aussi constante. Isabelle fit demander au Grand Maître d'Alcantara, la Forteresse de cette ville, chef de son Ordre. Le Grand Maître de Saint Jacques y entra au nom de la Reine, avec une Compagnie de ses Gardes, & Isabelle fit dire à la Du- Dona Beatrix de Portugal chargée de négocier la paix.

1479. chesse de Viseu, que cette Forteresse seroit le lieu de la conférence. La Duchesse y accourut, & Isabelle ne tarda pas à l'y joindre, accompagnée du Connétable & du Cardinal d'Espagne. On y traita à fond les intérêts des deux Couronnes, & de cette infortunée Princesse Jeanne, qu'on étoit sur le point d'abandonner. La Duchesse de Viseu fit plusieurs fois le voyage d'Alcantara à Lisbonne. Enfin Alphonse ayant appris que la Rosa, l'une des Places assiégées, venoit d'être prise, qu'il couroit risque de tout perdre, & de voir envahir son pays, la nécessité le rendit plus traitable. On convint, 1°. que le Roi de Portugal cesseroit de prendre le titre de Roi de Castille & d'en porter les armes; 2°. qu'il n'épouseroit point Dona Jeanne, prétendue fille du Roi Henri, & qu'il ne lui donneroit aucun secours pour monter sur le trône de Castille; 3°. que dans le terme de six mois, Dona Jeanne choisiroit ou d'épouser le Prince Dom Juan, qui n'avoit encore qu'un an, ou de se faire Religieuse; 4°. qu'on marieroit Dom Alphonse, fils aîné de l'In-

Traité entre Alphonse de Portugal & la Reine de Castille.

fant de Portugal avec l'Infante Isabelle de Castille ; 5°. que la navigation en Guinée appartiendroit au Portugal, comme celle aux Canaries à la Castille ; 6°. que l'on accorderoit une amnistie générale à tous les révoltés ; & qu'ils ne seroient punis en façon quelconque pour les fautes passées, 7°. que le Roi de Portugal rendroit toutes les Places qu'il tenoit dans l'Estramadure, & qu'il évacueroit cette Province ; 8°. enfin que l'Infante Isabelle & le Prince Dom Alphonse, seroient donnés mutuellement en ôtages, pour sureté des conditions de la paix : le Roi de Portugal & Ferdinand signerent ce traité. 1479.

Dona Jeanne, âgée pour lors de dix-huit ans, comprit qu'un mariage projetté avec un Prince au berceau, étoit une chimere, que le Roi de Portugal avoit imaginée pour ne paroître pas l'abandonner tout à fait. En effet, que d'obstacles devoient empêcher cette alliance, avant que le Prince des Asturies fut en âge de la contracter. Jeanne digne d'un meilleur sort, & d'une naissance moins équivoque, se reprochoit depuis

Dona Jeanne qui disputoit le trône à la Reine, prend le voile.

1479. long-tems tout le sang que sa querelle faisoit verser. Voyant le sceptre dans des mains capables de le porter & de le défendre, elle-même se condamna à l'obscurité qui, seule, pouvoit donner la paix à son pays. Aussitôt qu'elle eut appris le traité, elle se retira dans le Monastere de Sainte-Claire à Coimbre, où elle prit le voile avec beaucoup de solemnité & une joie très sincere, elle fit assurer les Rois que désormais elle ne seroit point un obstacle à leur puissance. Les vertus paisibles de cette Princesse furent sa récompense. Elle passa dans le Cloître, ou du moins toujours dans la retraite, une vie heureuse & respectée.

Mort d'Eléonore, Comtesse de Foix.

Tandis qu'elle commençoit ce généreux sacrifice, Eléonore, Comtesse de Foix, que tant de crimes avoient fait l'héritiere de Navarre, finissoit des jours aussi agités que coupables. Le Roi d'Arragon mort, Eléonore entroit dans le droit de sa mere; mais à peine fut-elle assise sur son trône, que Dieu lui demanda compte des moyens qui l'y avoient placée. Elle mourut trois mois après le Roi son

pere, laissant cet héritage, qui lui avoit couté si cher à François Phœbus, son petit-fils, âgé de douze ans; Eléonore le mit sous la protection du Roi de France. Son testament ne parle point de Ferdinand, cette Princesse s'en étoit défiée toute sa vie; elle étoit faite plus qu'une autre, pour croire les hommes injustes: mais l'orage qu'elle sembloit prévoir n'étoit pas encore prêt à se former. 1479.

Isabelle met au monde la Princesse Jeanne.

A la fin de cette année Isabelle mit au monde l'Infante Jeanne. Cette Princesse devoit un jour réunir sur sa tête toutes les possessions de Castille & d'Arragon. Cependant tout s'applanissoit devant les Rois; la Catalogne, l'Arragon, le Royaume de Valence, ces Etats si orageux sous le Roi Dom Juan, reconnurent son fils avec joie. Il parcourut rapidement les Provinces de son Royaume. Ce n'étoit partout qu'allégresse & unanimité; puis il rejoignit son épouse à Tolede, aussi content de la voir Souveraine paisible des deux Castilles & de Leon, que de regner lui-même en Arragon, à Valence, en Catalogue, à Majorque, en Sicile & en 1480.

Ferdinand revient de son Royaume d'Arragon.

1480. Sardaigne. Auſſi-tôt que la paix fut concluë, le premier ſoin des Rois fut de donner une forme au Gouvernement. Les Etats furent aſſemblés à Tolede, ils n'avoient jamais été ſi nombreux, ſous les deux précédens Regnes. Iſabelle y fit lire les Loix du Royaume, en jura l'obſervation, & la fit jurer aux trois Ordres. Elle diſtribua l'adminiſtration générale en cinq Conſeils qui ſe tenoient tous devant elle. Chaque ſemaine, on y mettoit ſous ſes yeux les affaires de chaque département; l'un pour la Guerre, un autre pour les Finances, un pour la Police & l'Agriculture, un pour le Commerce & la Marine, le cinquiéme enfin pour les affaires contentieuſes. Elle y appelloit indifféremment des Grands, des Gentilshommes & des ſujets ſans naiſſance, ne cherchant que l'intelligence, le zèle & la fidelité. Ferdinand y étoit toujours admis; Iſabelle aſſiſtoit auſſi aux Conſeils que ce Prince tenoit pour l'adminiſtration de ſes Etats. Si l'on fait attention au caractere de ces deux Monarques, l'accord qui regna en-

Sages Inſtitutions que les Rois font en Caſtille.

tr'eux pendant toute leur vie, paroîtra un prodige de politique. 1480.

On diſtribua dans les plus petites Villes des Corregidors chargés d'adminiſtrer la Juſtice & la Police, qui rendoient compte à des Juges Supérieurs, & ceux-ci répondoient aux Conſeils. On établit de plus des Officiers, qui n'avoient d'autres fonctions que de protéger les gens du peuple contre les Nobles, de plaider leurs cauſes & de leur obtenir juſtice. Il fut défendu aux Gouverneurs Militaires d'empriſonner les Bourgeois, ni d'exercer contr'eux aucune eſpece de violence, que dans des cas urgens, & ſous la condition expreſſe d'en inſtruire la Cour dans l'inſtant même. Les Seigneurs Féodaux perdirent l'autorité deſpotique qu'ils s'étoient arrogée ſur leurs vaſſaux. Il n'y eut plus ni ſervitude ni contrainte uſurpée; il fallut juſtifier de tous les droits. Les Seigneurs qualifiés perdirent celui de ſe faire accompagner par des Gardes, & tous les honneurs que leurs titres ne leur donnoient pas anciennement. Un Juge, ou tout Officier de Juſtice, qui avoit exigé un droit trop fort

1480. pour l'exercice de ses fonctions, étoit condamné à rendre sept fois davantage. De si grands changemens se faisoient sans la moindre résistance. Les fiers Castillans étoient étonnés de leur docilité. Quelque soit le génie d'un peuple, l'autorité, qui n'entreprend rien que de juste, réussit infailliblement. Isabelle affermie prétendit revenir sur le passé, & faire rendre à sa Couronne ce que la prodigalité de Henri en avoit distrait. En effet, les choses étoient à un tel point, qu'il falloit nécessairement ou charger le peuple, ou rétablir le Domaine. Elle fit examiner soigneusement à quels titres on avoit aliéné les terres Domaniales, sous le regne précédent; presque toutes l'avoient été sans cause, souvent même à des rebeles ou à des traîtres. Cette recherche produisit des sommes immenses à l'Etat, & rendit beaucoup de Châteaux forts à la Couronne. On laissa jouir quelques possesseurs pendant leur vie, on en dédommagea d'autres, & l'on dépouilla tout-à-fait tous ceux à qui il y avoit quelque reproche à faire.

Ils font examiner les anciennes aliénations.

La Reine fit encore démolir tous les Châteaux forts qui ne tenoient point à des Fiefs, & que par conséquent les Propriétaires n'avoient point eu droit de bâtir. L'esprit de révolte & de rapine les avoit beaucoup multipliés en Castille; elle crut détruire les brigands en détruisant leurs retraites. Elle voulut aussi que les Maures & les Juifs fussent reconnus à des marques visibles. Le commerce & le gain qu'il y avoit à faire sur la collection des impôts, les attiroit en grand nombre. On les assujettit à des loix très séveres, en haine de leur avidité, & des exactions dont ils fatiguoient sans cesse ce peuple ennemi du travail, & qui négligeoit tous les moyens de s'enrichir. Le premier usage qu'Isabelle fit de la paix fut d'équiper une flotte puissante, pour assurer la conquête des Isles Canaries déja commencée. Ces riches contrées nommées par les anciens les Isles fortunées, promettoient de l'abondance & du commerce à ceux qui voudroient s'en emparer. Il ne falloit qu'intimider & asservir quelques Barbares. Isabelle esperoit que l'esprit

1480.

La Reine fait démolir tous les Châteaux qui n'appartiennent point à des Fiefs.

Loix contre les Juifs & contre les Maures: efforts pour rendre les Espagnols commerçans.

d'intérêt vainqueroit l'indolence des
1480. Espagnols, comme la puissance armée avoit vaincu leur fierté. Elle vouloit les contraindre à devenir riches & heureux.

Dans ce tems-là même, Ferdinand apprit que les Turcs inquiétoient les côtes de Sicile; il accourut à Valence, de-là à Sarragosse, puis à Barcelone, pour demander aux Etats de ces différens Royaumes, les secours qui lui étoient nécessaires. L'argent qu'on lui fournit le mit en état d'équiper une flotte considérable, qu'il envoya protéger ses Domaines d'Italie. Cependant Isabelle attendoit impatiemment le jour auquel la Princesse Jeanne devoit consommer son sacrifice. Elle ne se crut affermie sur son trône, que lorsque les Députés qu'elle avoit envoyés à Coimbre lui rapporterent que toutes les prétentions de sa rivale étoient ensevelies avec elle, & qu'ils lui avoient entendu prononcer ses vœux. Alors Isabelle, plus Reine que jamais, s'occupa de plus en plus du Gouvernement de son Royaume: mais ce génie vaste & fait pour les grandes choses, devoit tomber dans

La Princesse Jeanne fait profession Religieuse à Coimbre.

Inquisition

de grandes erreurs. Cette Souveraine si éclairée a fait à son peuple, à l'humanité, à la Religion même, une plaie qui n'est pas encore fermée. 1480.

Etablissement de l'Inquisition.

C'est ici le lieu de parler de l'Inquisition. Sans doute elle eut détruit le Christianisme, si l'ouvrage de Dieu n'étoit pas impénétrable à la méchanceté & à la folie des hommes. L'Inquisition fut inventée, pour soutenir la vérité qu'elle deshonore. Elle s'introduisit en Castille dans le moment où Isabelle commença à y être Maîtresse. Depuis long-tems les Pontifes transgressoient la morale du Christianisme, pour en soutenir le dogme; les Chefs de cette Eglise, qui défend à ses Ministres de répandre, dans aucun cas, même le sang criminel, avoient commandé des suplices sans nombre, pour ramener des fideles égarés, à la foi de leurs peres, dans l'Italie, dans l'Allemagne, dans l'Arragon, enfin dans tous les lieux où leur voix sanguinaire fut entendue: plusieurs Souverains obéirent, mais la Castille avoient été préservée jusqu'alors. Ce Tribunal de sang commençoit même à n'avoir plus d'autorité dans l'Arra-

gon, lorsque des Prêtres mirent sous
1480. les yeux de Ferdinand & d'Isabelle tous les maux de l'Eglise. Ils leur dirent, ce qui étoit vrai, que les peuples, en méprisant les Ministres de la Religion, venoient peu à peu à mépriser la Religion même; que les Espagnols étoient superstitieux, & que la superstition est voisine de l'erreur; que les Juifs & les Maures entraînoient beaucoup de Chrétiens dans l'apostasie, soit par l'appas des richesses que ceux de leurs religions pouvoient amasser, soit par leurs mœurs moins austeres. Mais ces Prêtres sanguinaires ne leur dirent pas, que la Religion ne peut habiter que dans le cœur, & que la persuasion seule le pénetre; que la force qui intimide & qui écrase n'a jamais converti, & que le feu des persécutions ne peut produire que des martyrs de l'erreur, ou des hipocrites.

Le Cardinal d'Espagne, le Pere Alphonse Torquemada, le Pere Ferdinand de Talavera, Confesseur d'Isabelle, tous les Moines dont elle étoit trop entourée, lui persuadèrent d'introduire dans ses Etats ce Tribu-

nal que les peuples aveugles y virent dabord avec plaisir, parcequ'ils ne le crurent établi que contre les Maures & les Juifs qu'ils détestoient : mais ils connurent bien-tôt à quel joug ils s'étoient soumis, & ce que peut le fanatisme. Isabelle obtint du Pape Sixte IV une Bulle qui sembloit ôter & qui ôtoit en effet le jugement de l'hérésie aux Evêques, à qui seuls il doit appartenir ; qui établissoit des Moines, Juges despotiques de la vie, de la liberté, de l'honneur de tous les citoyens. En effet, la forme judiciaire de l'Inquisition est aussi contraire à la droite raison, à l'équité naturelle, que son institution même. On y suppose toujours les hommes coupables ; deux témoins quels qu'ils soient, sans réputation, sans religion, sans mœurs, suffisent pour faire condamner un accusé. On ne les lui confronte pas, on ne les lui nomme pas même ; on ne dit point au malheureux quel crime on lui reproche ; il faut qu'il se charge lui-même, & par conséquent qu'il découvre toutes les fautes dont il peut être coupable, qui, jusques là, étoient ignorées, sinon il est livré aux plus

1480.

Forme judiciaire de ce Tribunal.

horribles tortures. Les seuls Juges de
1480. l'Inquisition usurpent le droit de mentir à un accusé, pour arracher la vérité de sa bouche. Si, malgré les stratagêmes & les tortures, le malheureux n'avoue pas, il est condamné aux flâmes sans autre preuve que la déposition de deux hommes qu'il ne connoît, ni ne peut connoître, sans qu'on s'informe si la haine, ou quelqu'autre intérêt ne les a pas fait parler. L'aveu d'un second crime d'hérésie ne dérobe pas le coupable aux flâmes; l'aveu du premier même, en lui sauvant la vie, le fait condamner à une prison perpétuelle, & à la confiscation de tous ses biens. Voilà un foible crayon des moyens qu'Isabelle crut devoir opposer à l'impiété, à l'hérésie & à l'apostasie; moyens qui sont encore employés dans ce pays qu'elle a d'ailleurs si bien gouverné. Le premier Tribunal de l'Inquisition fut établi à Séville; bien-tôt on en érigea à Tolede, Cuença, Murcie, Valladolid, Madrid, Compostelle, Cordoue, & depuis à Grenade, Valence, Sarragosse & Barcelonne. Le Grand Inquisiteur doit être au choix

du

Roi : quelques Historiens nomment le premier Grand Inquisiteur, Turrecremata ; d'autres, Morilla, de l'Ordre de S. Dominique. Dès la premiere année, dit Mariana, vingt mille hommes rentrerent dans le giron de l'Eglise, & deux mille moururent dans les flâmmes, comme relaps ou impénitens. C'étoit ainsi que les Prêtres Espagnols savoient imposer le joug du Seigneur, que l'Evangile nous dit être si doux & si léger. 1480.

1481.

Démêlé entre Dom Frederic Henriquès & Dom Ramire de Gusman.

L'austérité des mœurs d'Isabelle avoit banni toute espece de galanterie de sa Cour. Autant celle de Henri avoit été dissolue, autant tout ce qui environnoit Isabelle montroit de décence & de réserve. On ne voit dans toute l'Histoire de cette Princesse qu'un seul trait qui ait fait quelque éclat, & où la Reine suivit bien son caractere. Dom Frédéric Henriquès, fils de l'Amiral de Castille, devint éperduement amoureux d'une fille d'Honneur de la Reine, nommée Dona Anna Venosa. Les parens de la jeune Venosa, qui espéroient que le Prince se détermineroit à l'épouser,

1481. voyoient sa passion avec joie, & paroissoient la favoriser; mais cette Belle recevoit en secret l'hommage de Dom Ramire de Gusman, Comte de Toral. Ce jeune Seigneur n'étoit pas comme Dom Frederic, Prince du Sang de Castille & d'Arragon; mais Venosa le trouvoit plus aimable. Dom Frédéric s'en apperçut bientôt; il fit éclater sa jalousie en public, dans l'antichambre de la Reine, & traita son Rival avec beaucoup de mépris. Le fier Castillan repoussa vivement cette injure, ne croyant pas que les droits d'un Prince du Sang l'autorisassent à insulter un Gentilhomme, quel qu'il fût, & moins encore un Gentilhomme qualifié. La querelle alla si loin, que le Majordome crut devoir faire conduire les deux rivaux chacun chez soi; il rendit compte à la Reine, de ce qui s'étoit passé dans son appartement & presque sous ses yeux. La févere Isabelle relégua d'abord, dans le Couvent le plus austere de Valladolid, celle qu'on disoit être la cause de la querelle, puis elle fit défendre les voies de fait aux deux

rivaux. Le Prince Dom Frédéric se cacha pour ne pas recevoir l'ordre de la Reine. Après quelques jours, Isabelle fit commander au Comte de Toral de venir au Palais, & de paroître partout sous sa sauve-garde. Ce jeune Seigneur obéit, & comme il marchoit sans précaution & sans escorte, il fut attaqué dans la rue par huit hommes masqués, à la tête desquels étoit le Prince Dom Frédéric; ils mirent en fuite deux estafiers qui suivoient le Comte de Toral, & le chargerent de coups de bâton. 1481.

Punition de Dom Frederic.

Dom Frédéric & ses complices s'enfuirent après cet attentat, que la Reine apprit dans l'instant même. Isabelle, indignée, croyant que le coupable s'étoit retiré à Simancas, Place voisine, où l'Amiral son pere commandoit, monta à cheval, malgré une pluie abondante, & s'y rendit à toute bride. Arrivée dans la Ville, elle ordonna à l'Amiral de lui livrer son fils. Ce Prince intimidé ne songea qu'à appaiser la Reine: Mais Isabelle, après les perquisitions les plus exactes, déclara à l'Amiral que l'hon-

1481. neur que le coupable avoit d'être Prince de son sang, exigeoit d'elle une punition très-sévere; qu'en conséquence toutes les Places qui appartenoient à sa Maison demeureroient confisquées jusqu'à ce qu'on eût trouvé Dom Frédéric. L'Amiral condamnoit son fils, & respectoit la Reine; il ne lui donna pas le tems d'exécuter sa menace. Dès le lendemain le Connétable & lui présenterent Dom Frédéric aux pieds d'Isabelle. Elle le fit arrêter dans l'instant, & conduire désarmé dans le Château d'Arrevallo, où il fut étroitement gardé pendant plusieurs mois; puis Isabelle ordonna qu'il passeroit en Sicile, où il demeureroit dans un exil indéfini. Il n'est plus parlé dans la suite, ni du Prince Dom Frédéric, ni du Comte de Toral. Ferreras qui rapporte ce fait, prétend que la Religion lui défend d'écrire quelle vengeance le Comte de Toral tira de son ennemi dans la suite.

Voyage de la Reine en Arragon: les Etats prêtent

La Reine profita de la paix pour conduire elle-même en Arragon le Prince Dom Juan, le présenter aux

Etats, & connoître les Domaines de Ferdinand, qui l'intéressoient autant que les siens. L'espoir de réunir toutes les Espagnes sous le Sceptre de son fils, occupoit l'ambition d'Isabelle, & lui faisoit regarder tout ce vaste pays, séparé du Continent par les Pyrenées, & baigné de tous les autres côtés par la mer, comme un Royaume fait pour obéir un jour à un seul Maître. Elle fut reçue dans toutes les Villes d'Arragon, de Catalogne & de Valence, avec de grands témoignages de joie & d'admiration. Sa réputation l'avoit précédée; on prêta serment au Prince Dom Juan, & les peuples faisoient des vœux, pour qu'il valût un jour ceux dont il tenoit la naissance. Les Rois, qui méditoient déja la conquête de Grenade, crûrent ce moment favorable pour obtenir des subsides extraordinaires, des trois Royaumes. Ils les demanderent, sous prétexte du serment prêté au Prince des Asturies; mais les Etats, au milieu de tous leurs témoignages de zele, refuserent un impôt qu'ils ne croyoient pas devoir. Ils rappellerent au Roi

1481.

serment au jeune Prince Dom Juan, héritier du trône, & refusent un subside.

1481\. d'Arragon, qu'ils avoient l'année précédente fourni une flotte pour garder la Sicile, & ils ajouterent avec fermeté, que les peuples devoient conserver leurs forces & leurs ressources pour des nécessités de l'Etat.

Le Comte de Valence & le Comte de Lune arrêtés en Castille, pour avoir pris les armes l'un contre l'autre.

La Reine, éloignée de la Castille, n'avoit pas pour cela les yeux moins ouverts sur ses Etats. Elle apprit que deux Grands, le Comte de Valence & le Comte de Lune, avoient osé vuider, les armes à la main, une querelle pour les limites de leur territoire, & que, contre les Loix récemment publiées, ils avoient mis, en leurs noms, des troupes sur pied. La Reine commanda à l'Amiral & au Connétable, chargés de présider en son absence à tous les Conseils, de faire arrêter les deux coupables, & de juger le différend qui les avoit armés, tandis qu'ils seroient prisonniers, sans égard pour le partage qu'ils auroient fait; surtout, de ne les relâcher que quand ils auroient acquiescé à leur Sentence.

Cette fermeté, que les Rois mar-

Entreprise

quoient à leurs sujets, ne les abandonnoit pas, lorsqu'il falloit soutenir les intérêts de leurs Couronnes contre les Puissances Etrangeres. Le Pape même, qu'ils paroissoient respecter plus qu'aucun autre Prince, éprouva qu'il tenteroit vainement d'augmenter, soit en Arragon, soit en Castille, les droits du S. Siége déja si étendus. Sixte IV avoit nommé l'un de ses neveux au riche Evêché de Cuença en Castille, sans la participation d'Isabelle, qui prétendoit, avec raison, avoir seule le droit d'y présenter. Dans l'instant même tous les Castillans & les Arragonnois, qui étoient toujours en grand nombre à la Cour de Rome, eurent ordre d'en sortir, & le temporel de l'Evêché de Cuença fut saisi. Sixte IV étonné, envoya Dominique Centurioni, Noble Génois, en qualité de Nonce, pour traiter avec les Rois. Ils refuserent long-tems de voir le Nonce; enfin ils s'appaiserent, sur la promesse solemnelle qu'il leur fit de la part du Pape, qu'on n'accorderoit plus de Bulles à l'avenir pour les Bénéfices de Castille ou d'Arragon,

1481.

du Pape sur l'Evêché de Cuença réprimée.

1481. que sur la présentation d'Isabelle & de Ferdinand.

Mort du Roi de Portugal Alphonse, & de Carillo, Archevêque de Tolede.

Après cette négociation & la reconnoissance du Prince des Asturies, les Rois voyant les affaires d'Arragon terminées, quoique moins favorablement qu'ils l'auroient désiré, songerent à retourner en Castille. Leur puissance s'y affermissoit par la mort de leurs ennemis. Alphonse, Roi de Portugal, & l'Archevêque de Tolede étoient morts à peu de jours l'un de l'autre. Quoique la force eût manqué à Aphonse dans son entreprise contre la Castille, il ne l'avoit jamais perdue de vue. Il s'efforça même, dans ses derniers jours, d'en démontrer la possibilité à son successeur. Alphonse Carillo, Archevêque de Tolede, n'étoit pas un ennemi moins décidé, ni moins dangereux que le Roi de Portugal. Ce Prélat fut l'homme du monde qui fit à la Reine Isabelle le plus de bien, & le plus de mal. Son caractere inquiet & altier ne pouvoit supporter ni le repos ni la dépendance. Il passa les deux dernieres années de sa vie

dans une retraite forcée ; le génie des Rois l'avoit tout-à-fait abattu. Mais ses premiers services, qu'Isabelle n'oublioit point, amortirent le ressentiment de la Reine, & l'empêcherent de troubler les derniers jours de l'Archevêque, comme il le méritoit, & comme elle auroit pu le faire. On inhuma Carillo dans le chœur de l'Eglise de Tolede, près de Troïle, celui de ses fils naturels, qu'il avoit le plus aimé. Mais lorsque Ximenès devint Archevêque de cette Métropole, il fit déplacer le corps de Troïle, pour ne pas perpétuer la mémoire de l'incontinence de ce Prélat, ou comme le disent quelques Historiens, pour la rappeller à ceux qui l'avoient oubliée. Ximenès étoit vindicatif, & il se souvenoit toujours que Carillo l'avoit autrefois persécuté. L'Archevêché de Tolede, le plus riche Bénéfice de toutes les Provinces qui obéissoient aux Rois, devoit appartenir à celui de leurs sujets qui paroissoit le plus affectionné à leur service. La Reine y nomma le Cardinal d'Espagne, que sa fidélité & son in-

1481.

Le Cardinal de Mendose, ou d'Espagne nommé à l'Archevêché de Tolede.

telligence dans les affaires lui avoient
1481. toujours rendu très utile. En effet, ce Prélat étoit doué de qualités très-rares : sans l'établissement de l'Inquisition, l'Histoire n'auroit aucun reproche à lui faire.



1481.

LIVRE TROISIEME.

AU MILIEU de leurs prospérités, Ferdinand & Isabelle méditerent des conquêtes. Devenus puissans, ils voulurent augmenter leurs forces; ils regarderent comme un devoir religieux, de rendre le Royaume de Grenade au Christianisme, ou plutôt ils employerent auprès du peuple le prétexte de la Religion pour satisfaire leur ambition & leur gloire. Les Maures étoient, disoient-ils, des Usurpateurs; mais ces Usurpateurs établis depuis beaucoup plus de sept cens ans, dans un pays qu'ils avoient fertilisé par leur activité & par leur industrie, pouvoient bien passer pour des possesseurs légitimes. Nous avons déja parlé de la richesse de ce pays, de la bonté de son climat, de sa population. Les troubles, qui avoient sans cesse agité l'Espagne Chrétienne, n'étoient pas la moindre cause de la prospérité des Maures. D'ailleurs, leur proximité de l'Afrique, dont un très petit trajet de mer les séparoit, sem-

Les Rois méditent la conquête du Royaume de Grenade.

bloit leur promettre des secours
1481. prompts & efficaces. Tandis que, sous
Gouvernement des Maures. deux regnes consécutifs, les Espagnols ne s'étoient occupés qu'à s'entredétruire, les paisibles Grenadins avoient cultivé leurs champs & leurs Meuriers, & avoient entretenu une correspondance profitable avec l'Europe & l'Afrique. Ils payoient des impôts considérables, mais proportionnés. Le septieme de la récolte fourni très exactement en nature, produisoit à l'Etat de grandes richesses, & mettoit le Prince dans la nécessité de porter des denrées à l'Etranger, comme ses sujets & concurremment avec eux, sans qu'aucune taxe ni aucune autre entrave nuisît au commerce. Quoique le pouvoir des Rois de Grenade fût arbitraire, depuis long-tems les impôts avoient toujours été les mêmes.

Ce gouvernement, si sage à bien
1482. des égards, avoit de très grands défauts. Ces peuples, accoutumés à l'abondance & à l'attrait du plaisir, n'étoient plus faits à la guerre, comme l'avoient été leurs ancêtres; d'ailleurs ils étoient moins Sujets que Serfs. Les

Rois Maures ne savoient pas assez, que le despotisme est le plus grand ennemi du pouvoir souverain. Nous avons vu que le gouvernement féodal rendoit les Grands indépendants, & les petits presque esclaves. Chez les Maures tous étoient également dans la main du Prince ; il n'y avoit de véritable loi que sa volonté. Le Roi, propriétaire des biens de ses sujets, ne les laissoit jouir & hériter de leurs peres, que par grace, & dans ce cas il partageoit ordinairement les successions par portions égales, dont l'une revenoit à son trésor ; mais il héritoit toujours seul de ceux qui mouroient sans postérité. Il exerçoit le droit de vie & de mort, non pas comme les autres Princes, qui ne punissent que des Sujets juridiquement convaincus d'un crime déclaré capital, par des loix écrites & connues ; la volonté des Rois Maures dévouoit au supplice celui qui avoit encouru leur haine, sans qu'on en connût la cause, souvent même sans qu'il y en eût de légitime. Albohassen abusa de ce droit, que les hommes ne reconnoîtront jamais, qu'autant qu'ils ne pour-

1482.

Alboassen Roi de Grenade fait mourir ses

ront pas s'y soustraire. Devenu éperduement amoureux d'une jeune Chrétienne Renégate, il répudia son épouse, Princesse de son sang, pour épouser sa Maîtresse, dont il eut un fils, qu'il prétendit faire monter après lui sur le trône. Sept enfans du premier lit furent condamnés à être étranglés publiquement, dans la grande salle de l'Alhambra : c'étoit ainsi qu'on nommoit le Palais de Grenade. La mere de ces Princes infortunés trouva le moyen de dérober l'ainé, & le plus jeune, qui étoit encore dans l'enfance ; elle les fit descendre par une fenêtre de la Tour dans laquelle ils étoient enfermés, au moyen d'une corde tissue des voiles de ses femmes. Des serviteurs fideles les conduisirent, dans la nuit, à Guadis, chez les parents de la Reine répudiée, ils y furent gardés avec beaucoup de secret, & les cinq autres Princes périrent dans les supplices qu'Albohassen avoit ordonnés. Cette barbarie aliéna ses Sujets, & prépara les malheurs qui vinrent fondre sur son peuple & sur lui.

1482. [...]enfans : son épouse dérobe l'aîné & le plus jeune au fer des bourreaux.

Ferdinand fait sommer Albohassen.

Ferdinand, instruit de tous ces troubles, se hâta d'en profiter. Il envoya

sommer Albohassen de fournir un tribut que les Grenadins avoient autrefois payé aux Castillans chaque année. Si nos ancêtres ont donné de l'or aux vôtres, répondit Albohassen, nous ne connoissons plus cet usage. » Voilà, ajouta-t-il, en montrant sa » lance, le métail que nous em- » ployons le plus volontiers : votre » Maître peut en venir chercher, » nous sommes prêts à le satisfaire «. Cette fiere réponse fut bientôt suivie d'un acte d'hostilité; malgré la treve, les Maures surprirent une Place frontiere, nommée Zara, dont le Gouverneur n'étoit pas sur ses gardes. Albohassen prétendit n'avoir pas blessé le droit des gens, parcequ'il étoit convenu anciennement, entre les Mahométans & les Chrétiens, qu'on pourroit surprendre mutuellement ses frontieres, même dans le sein de la paix, pourvu qu'on ne formât pas un siége en regle, & que les assaillans ne restassent pas plus de trois jours sous les armes. Cette coutume barbare forçoit, dit-on, les troupes & les Gouverneurs à garder leurs Places avec une vigilance utile aux deux Na-

1482. de payer un ancien tribut: réponse fiere du Roi Maure.

Les Maures commencent les hostilités.

tions. Mais Ferdinand qui bruloit de
1482. faire la guerre, ne manqua pas de regarder cette surprise, comme une infraction au traité ; d'ailleurs la réponse d'Albohassen l'autorisoit à prendre les armes. Il manda au Marquis de Cadix, qui commandoit à Séville, & à quelques autres Gouverneurs des Places de l'Andalousie, de former un corps de troupes qu'ils diviseroient ensuite, & avec lequel ils pénétreroient de concert dans le Royaume de Grenade ; il leur enjoignit d'aller par divers chemins surprendre Alhama, l'une des plus considérables villes qui appartint aux Maures, dans le milieu de leur territoire, sans s'arrêter à des Châteaux ou à de simples bicoques, sur les confins du pays. L'entreprise étoit hardie, 2500 chevaux & 4000 fantassins marchans sur quatre colonnes par quatre routes différentes firent trente lieues en trois jours. La nuit du troisiéme, ils arriverent presqu'en même tems vers un bois contigu à Alhama. Ils avoient évité toutes les villes qui étoient en grand nombre dans ce Royaume.

Prise d'Alhama.

Alhama n'est qu'à huit lieues de

Grenade ; il n'y avoit point de tems à perdre, pour prévenir les secours que les Maures voudroient y jetter. Presqu'au moment de l'arrivée, les Castillans se disposerent à assaillir le Château, il fut pris d'assaut, les sentinelles & même les gardes furent égorgés sans la moindre résistance. La garnison ne s'étoit pas attendue à cette brusque attaque. Les habitants de la ville bientôt informés de la prise du Château, travaillerent toute la nuit à préparer leur défense, elle fut aussi vive que l'attaque des Espagnols : on se battit dès la pointe du jour. Quelqu'aguéris que fussent les Castillans, le nombre des Maures étoit difficile à vaincre ; mais le corps de la Place fut bientôt entamé, parceque de foibles fortifications ne pouvoient résister au canon des Espagnols. Les Mahométans employoient plus d'industrie, à préparer leurs soies & à garantir leurs meuriers, qu'à remplir leurs arsénaux & à fortifier leurs Places. Ils n'avoient pas pensé que Henri n'étoit plus Roi de Castille. La défense des rues fut opiniâtre, il y eut de part & d'autre beaucoup de sang ré- 1482.

1482. pandu. Les malheureux bourgeois d'Alhama combattoient pour leurs foyers & pour leurs fortunes ; ils n'espéroient aucune grace des Castillans, pauvres & avides, qui n'avoient entrepris une marche si pénible, & une attaque si périlleuse, que dans l'espoir d'un riche butin : au moins, les Maures le vendirent bien cher. Chacune des rues soutint un siége ; on assailloit les Espagnols, du haut des toits & des fenêtres des maisons : ils repoussoient sans cesse les traits dont ils étoient accablés, & répondoient par des coups mortels, pour des hommes qui n'avoient point d'armes défensives, aux fleches des Maures qui n'effleuroient pas leurs heaumes & leurs cuirasses. Les Mahométans capitulerent enfin dans la plus grande de leurs Mosquées, où les derniers combattans s'étoient cantonnés : on n'accorda que la vie à ceux qui tinrent le plus longtems. L'Espagnol irrité de cette vigoureuse résistance, se livra à toutes les horreurs que des hommes ivres de sang, se permettent dans les villes prises d'assaut. Le butin fut abondant, & la licence por-

tée à son comble. Enfin le Marquis de Cadix arrêta le soldat, pour songer à défendre sa conquête : il en étoit tems. 1482.

Albohassen, pénétré de douleur & de honte, faisoit les plus grands efforts, pour recouvrer une des plus importantes villes de ses Etats. Ayant rassemblé tout-à-coup ce que la proximité put lui fournir de troupes, il parut devant Alhama, le quatriéme jour depuis l'attaque. Les Espagnols n'en avoient eu que deux, pour réparer les brêches & pour préparer leur défense. Le Roi Maure, à son arrivée, s'empara de toutes les hauteurs qui couvroient Alhama, il ordonna qu'on munît de vivres & de garnisons toutes les Places frontieres, & prétendit rendre cette conquête funeste à ceux qui l'avoient faite, en les enfermant dans un pays, où ils ne pourroient être secourus. Le Marquis de Cadix avoit employé utilement les deux jours que le Maure lui avoit laissés. Toutes les fortifications furent rétablies avec une diligence incroyable. Il dépêcha un Courier aux Rois qui étoient à Medina del Campo,

Albohassen tente vainement de recouvrer Alhama.

1482. pour leur apprendre ses succès & ses dangers. Ils les surent encore, par tous les mouvemens que les Maures tenterent de leurs frontieres sur celles de l'Andalousie, pour empêcher les Castillans de pénétrer ; mais ils furent par-tout malheureux.

L'Armée de Ferdinand se rassemble.

Cependant toutes les forces de l'Andalousie furent bientôt rassemblées à la voix de Ferdinand ; Séville, Cordoue, Xerès, Carmone, fournirent toutes les troupes qui étoient en quartier, dans leurs murs & dans leurs territoires. Les Grands Maîtres des trois Ordres, le Comte de Cabra, le Comte d'Aguilar, Dom Gonzales de Cordoue, qui fut depuis si célebre, marcherent avec leurs vassaux. Le Marquis de Villena lui-même, ci-devant le fléau de sa patrie, s'empressa pour la servir ; il y joignit les troupes qui se rassemblerent à Antequere & se monterent à 4000 lances & 40000 fantassins. En attendant l'armée, le Marquis de Cadix défendoit sa Place avec une valeur incroyable. Il n'y avoit à Alhama ni citerne ni fontaine ; une seule riviere y fournissoit toute l'eau nécessaire. Albo-

hassen entreprit de la détourner au dessus de la ville, pour rendre son séjour impraticable. Le Marquis de Cadix fit de fréquentes sorties, & s'y opposa avec succès. Il falloit au dedans repousser les assauts, & contenir les bourgeois désespérés, il falloit au dehors défendre le cours de cette riviere si précieuse, & intimider des travailleurs protégés par une armée de plus de 30000 hommes. Si l'on se rappelle que le Marquis de Cadix n'avoit amené à Alhama que 2500 chevaux & 4000 fantassins, que ce nombre avoit été fort diminué, par la défense meurtriere des bourgeois, on aura peine à concevoir, comment il put faire tête à une armée fraîche & nombreuse, & comment il put garder trois semaines ce qu'il avoit su prendre en moins de deux jours. 1482.

L'arrivée de l'armée Espagnole fit rétrograder Albohassen, qui ne se crut pas assez fort, pour livrer, ni pour recevoir la bataille. Alhama délivrée, on y établit une garnison de l'Hermandad, sous les ordres de Dom Diegue de Merlo. L'armée Espagnole, qu'on ne voulut pas faire pénétrer

Albohassen se retire.

1482. plus avant, fut distribuée, pour rendre la communication moins dangereuse d'Alhama à Antequere, où le Roi s'étoit avancé. Tous les Seigneurs s'empresserent pour lui offrir leurs hommages. La Reine, quoique prête d'accoucher, se rendit à Cordoue, pour veiller de plus près aux préparatifs de cette guerre importante. Elle fit demander au Pape, une Bulle qui l'autorisât à lever une taxe sur le Clergé de son Royaume. Elle fit préparer une escadre dans le port de Murcie, qui, voguant jusqu'au détroit de Gibraltar, devoit empêcher les secours qui pouvoient venir d'Afrique. On s'empara de plusieurs vaisseaux chargés de munition de guerre & de bouche, & l'on coupa la communication sur laquelle les Maures avoient compté.

Armement d'une Flotte pour couper la communication des Maures Africquains & des Maures Espagnols.

Albohassen reparoit devant Alhama.

A peine l'armée Castillane étoit éloignée d'Alhama, que les Mahométans revinrent avec plus de forces, pour tâcher de recouvrer cette conquête. Beaucoup de gens conseilloient au Roi d'abandonner une ville, qui, placée au milieu du pays ennemi, sans autre défense que sa garnison &

ſes remparts, couteroit néceſſairement beaucoup de ſang & de dépenſe. Ferdinand panchoit aſſez vers ce parti; il croyoit plus avantageux & plus ſage de ne pénétrer que par dégrés dans le Royaume de Grenade; mais la Reine n'y voulut jamais conſentir. 1482.

Ferdinand veut abandonner cette conquête: Iſabelle s'y oppoſe.

» La priſe d'Alhama, dit-elle » dans un Conſeil, eſt un préſage » certain de la chute des Maures, » il faut aſſurer cette conquête, en » conquérant tout ce qui nous en ſé» pare. L'allarme eſt déja répandue » dans cette nation timide; leurs » Faquirs, leurs Prophêtes leur an» noncent une ruine prochaine: ac» ceptons cet augure; ſi vous voulez » les vaincre, ne ceſſez pas de les » intimider. La poſſeſſion d'Alhama » vous mettra dans l'heureuſe néceſ» ſité de chaſſer tous les Maures « Ce parti fut reçu avec enthouſiaſme: aux approches de Ferdinand, les Maures leverent une ſeconde fois le ſiége; il entra dans la Place, l'approviſionna, & la fit fortifier de plus en plus. Comme il ſe préparoit à conquérir, il apprit que la Reine, au milieu des ſoins que la guerre lui cou-

Les Maures levent une ſeconde fois le ſiége.

1482. toit, venoit d'accoucher à Cordoue de deux Princesses, dont la seconde n'avoit pas vécu. Dans ce tems là même, les Maures mécontents de leur Roi, vouloient mettre sur son trône son fils Boabdil, l'aîné de ceux à qui leur mere avoit sauvé la vie. Cette nouvelle confirma le Roi dans le dessein de suivre les projets d'Isabelle; il résolut le siége de Loxa, ville moins riche & moins peuplée qu'Alhama, mais dont la garnison étoit aussi forte, que celle de l'autre Place l'étoit peu. Les Castillans n'eurent pas cette fois la ressource de la surprise. Pendant le cours du siége, l'ennemi fit de fréquentes sorties, toujours très meurtrieres; enfin dans la derniere, les Maures trouverent le moyen de bruler le camp des assiégeants, tandis que ceux-ci combattoient leur Cavalerie, qu'ils avoient abandonnée dans la plaine. Le désavantage fut tout entier pour les Espagnols, ils perdirent beaucoup de braves Chefs. Le Marquis de Cadix détermina le Roi à une retraite nécessaire, & se chargea de faire l'arriere-garde. Il contint les Maures

Ferdinand forme le siége de Loxa qu'il est contraint de lever.

qui

qui ne poursuivirent pas longtems des troupes qui se retiroient en bon ordre : contents de leur succès, ils rentrerent dans Loxa. L'armée Espagnole marcha cinq lieues sans s'arrêter : elle perdit son canon, ce qui affligea Ferdinand d'autant plus, qu'il étoit malheureux & humiliant de fournir au Maure cette arme terrible qui lui manquoit. 1482.

Le Roi se consola en ravageant les campagnes, les forêts, les vergers & les moissons, & en portant le désordre & le feu dans ces riches contrées, si précieuses à leurs cultivateurs. Cependant les succès d'Albohassen lui inspirerent une troisiéme fois le desir de recouvrer Alhama, mais toujours en vain. Il apprit devant cette Place que ses Sujets de Grenade ne vouloient plus le reconnoître. Aïoïa, son épouse répudiée, avoit ménagé cette conspiration en son absence : avec autant de secret que d'adresse, elle avoit intéressé des Mécontens pour Boabdil, ce fils qu'elle venoit d'arracher à la barbarie de son pere. Les Maures, aveuglés par la passion ou par l'intérêt personnel, ne compri-

Les sujets d'Albohassen se révoltent contre lui ; il fuit à Malaga.

1482. rent pas à quel point une guerre intestine pouvoit leur être funeste. Ils attirerent le jeune Boabdil de Guadix à Grenade, le proclamerent Roi, détestant tout haut l'action d'un pere dénaturé, qu'ils déclarerent indigne du trône. Albohassen occupé du siége d'Alhama, se vit abandonné tout d'un coup de plus de la moitié de son armée. Plus effrayé de la guerre intestine, que de la guerre étrangere, il fuit à Malaga pour y chercher les moyens de recouvrer sa couronne.

La Couronne des Maures est divisée entre Albohassen & Boabdil, son fils.

De cet instant, l'Etat des Maures fut partagé en deux Monarchies; ils prétendoient se réunir pour combattre les ennemis de leur Religion & de leur Patrie. Les Serviteurs de Boabdil, les Sujets d'Albohassen haïssoient également les Espagnols; mais Ferdinand comprit quel prodigieux avantage il pouvoit tirer de leur discorde. Les Rois se félicitoient de voir leurs ennemis prendre le soin de se détruire les uns par les autres. Leur joie augmenta quand ils reçurent la Bulle du Pape, qui leur permettoit d'imposer un subside sur tous les bénéfices de leurs Etats, pour les frais

de la guerre de Grenade : alors ils se crurent déja maîtres de cette riche contrée. Mais Isabelle, qui ne perdoit point de vue les intérêts ni les prérogatives de sa Couronne, rappella à Ferdinand dans un Conseil l'article de leur alliance, qui portoit que toutes les conquêtes contigues au Royaume de Castille, faites avec l'argent & les soldats Castillans, appartiendroient à cette Couronne. Ces réserves ne se faisoient jamais sans des protestations d'une parfaite intelligence, sans qu'Isabelle rappellât l'intérêt commun de leurs enfans, & la réunion de tous les sceptres dans la main d'un seul. Ferdinand dont la politique calculoit toujours tous les obstacles & toutes les raisons d'espérer, & qui ne perdoit pas de vue la perspective de gouverner tôt ou tard la Monarchie Espagnole, se gardoit bien de laisser éclater un mécontentement qui auroit pu renverser ce superbe édifice, ou du moins l'empêcher de s'étendre & de se consolider.

1482.

Les Rois conviennent que la conquête du Royaume de Grenade appartiendra à la Castille.

Les affaires de l'intérieur du Royaume sembloient y rappeller les Rois.

Les Rois s'occupent de l'intérieur du

1482. Royaume, & reglent l'Hermandad.

Leur absence avoit provoqué des troubles en Murcie. Les Nobles accoutumés à partager leurs successions, à terminer tous leurs différends par la voie des armes, ne pouvoient se soumettre à l'autorité, ni aux lenteurs de la Justice. Dès que Ferdinand & Isabelle étoient éloignés, tout s'armoit, & ceux qui disoient n'être pas assez forts pour mener leurs vassaux à la guerre de Grenade, savoient bien trouver des soldats pour combattre leurs voisins. L'hiver approchoit; les Rois crurent pouvoir pendant quelques mois se fier aux Maures du soin de leur destruction. Albohassen à Malaga, Boabdil à Grenade, se menaçoient de loin, divisoient leurs Sujets, & les envoyoient souvent les uns contre les autres. Il falloit assembler les Etats de Castille pour la répartition des subsides, il falloit demander des secours aux peuples, & regler les affaires de l'Hermandad, dans lesquelles les Nobles voyoient avec plaisir des abus se glisser. Les Rois distribuerent de fortes garnisons dans les villes frontieres, établirent une chaîne de correspondance entre

elles, pour prévenir les ſurpriſes, & retournerent à Madrid pour y chercher des forces qui puſſent leur faire eſpérer une campagne brillante. Pendant la tenue des Etats, les Officiers de l'Hermandad qui avoient abuſé de leur pouvoir, furent caſſés & punis; mais la Reine réſiſta conſtamment aux inſtances de la Nobleſſe, qui ſaiſit cette occaſion pour demander la ſuppreſſion de cet établiſſement, dont la Reine craignoit plus l'extinction que les abus. 1482.

Il falloit auſſi nommer un Viceroi d'Arragon; le Duc de Segorbe étoit mort revêtu de cette dignité, parce-que Ferdinand avoit cru qu'il n'étoit plus redoutable. Après la mort de ce Prince, le Roi avoit choiſi le Comte de Cardone Caſtillan, pour le repréſenter dans ſes Etats héréditaires; mais les Arragonnois étoient devenus plus patriotes encore, depuis que leur Maître ſe nommoit Roi de Caſtille. Ils déclarerent qu'ils n'obéiroient qu'à un homme de leur nation. Le Roi craignit de ſoulever les peuples, qui peut-être ne cherchoient qu'un prétexte; il leur donna pour

L'Archevêque de Sarragoſſe, fils naturel de Ferdinand, Viceroi d'Arragon.

1482. Viceroi l'Archevêque de Sarragoſſe, ſon fils naturel, encore enfant, & il lui nomma un Conſeil tout à fait compoſé d'Arragonnois. Iſabelle s'indignoit que le Roi exposât au grand jour les fruits de ſon incontinence. Sa haine pour la Comteſſe d'Eboli, mere du petit Archevêque, éclata en plus d'une rencontre; mais elle n'étoit pas Souveraine en Arragon comme en Caſtille, & quoique ſon reſſentiment fût très marqué, pour l'intérêt commun elle sut toujours lui impoſer ſilence.

Ferdinand ſonge à diviſer les puiſſances voiſines: il veut marier ſon fils à l'héritiere de Navarre.

Les Rois faiſoient entrer dans leur politique une attention conſtante ſur tout ce qui ſe paſſoit en Portugal & en Navarre; l'union de ces deux Couronnes pouvoit leur devenir funeſte. Dom Juan, Roi de Portugal, avoit fait ſortir Jeanne, ſurnommée la Nonain, du cloître où elle s'étoit renfermée. Il lui faiſoit rendre malgré elle les honneurs dus à une Infante de Caſtille. Ferdinand avoit en Portugal des émiſſaires ſecrets; on lui diſoit que Dom Juan ſongeoit à marier Jeanne la Nonain à François Phœbus, Roi de Navarre. Le Roi

d'Arragon se persuada qu'il n'établiroit la fortune de sa Maison, que sur la division & la foiblesse de ses voisins. Il falloit donc troubler le Portugal, il falloit aigrir les factions qui déchiroient la Navarre. Le Duc de Viseu & le Duc de Bragance, que Ferdinand sut engager à trahir leur Maître, lui dévoiloient tous les secrets du cabinet. Ils furent tous deux victimes de leur infidélité & de ses artifices. Le Duc de Bragance périt sur un échafaut, le Duc de Viseu mourut de la main du Roi de Portugal, qui le perça dans sa colere. Ferdinand briguoit l'alliance de François Phœbus, Roi de Navarre, pour une des Infantes de Castille; il s'étoit fait un parti considérable à Pampelune. Madeleine de France, Régente de Navarre, effrayée de voir les Rois de Castille & de Portugal, plus maîtres qu'elle dans les Etats de son fils, conduisit ce Roi enfant en Béarn, pour le soustraire aux entreprises de ses deux voisins. François Phœbus mourut à Pau cette même année. Ferdinand se pressa d'offrir le Prince Dom Juan, son fils, pour époux à la Prin-

1482.

1482. cesse, héritiere de Navarre. La Régente sa mere n'osa, ni accepter, ni refuser cette magnifique alliance, elle se mit sous la protection de Charles VIII, Roi de France : Louis XI venoit de mourir.

1483. La campagne est ouverte : les Espagnols engagés dans des gorges sont battus par les Maures sujets d'Albohassen

L'hiver s'écoula en projets, en négociations, ou plutôt en intrigues; mais la conquête de Grenade étoit ce qui devoit le plus occuper Ferdinand. Il commanda au Grand Maître de Saint Jacques, au Marquis de Cadix, au Comte d'Aguilar, à tous ceux qui étoient le plus près des frontieres des Maures, de commencer de bonne heure leurs hostilités. Ils résolurent de ravager les plaines de Malaga les plus fertiles de toute la Grenade, couvertes de Bourgs, & de petites Villes, où il se faisoit un commerce abondant. C'étoit la façon de faire la guerre la plus funeste aux Maures, & la plus attrayante pour le soldat Espagnol, que l'espoir du butin animoit. Les trois Généraux Espagnols connoissoient mal ce pays fouré de bois, coupé par de petits bras de mer & par des lacs, resserré au milieu de montagnes élevées, qui

ne laissoient que des gorges étroites & obscures aux troupes qui vouloient y pénétrer. Les paysans montagnards laisserent les Castillans s'engager dans ces gorges, & se disperser pour faire contribuer leurs Villages. Alors ils s'emparerent des hauteurs & couperent aisément chemin aux Castillans divisés par pelotons. L'avantage du lieu, la connoissance des détours & le peu de précautions des Chrétiens, inspirerent aux Maures une confiance qui leur avoit souvent manqué; ils chargerent l'ennemi avec beaucoup de furie, le surprirent au milieu du pillage, & se vengerent cruellement de tout le mal qu'on leur avoit fait. Du haut des montagnes ils foudroyoient des troupes engagées dans des cavées sans issues; les Espagnols harassés ne pouvoient ni fuir, ni combattre. Dans l'impossibilité de se porter des secours, ils n'avoient plus d'espérance que dans leurs armes défensives; enfin la nuit leur fournit les moyens d'échapper aux vainqueurs. Le Grand Maître de Saint Jacques sortit d'un chemin creux, & conduisit à la faveur de l'obscurité les

1483.

1483. restes de l'armée à Antequere, où tous les fuyards se rendirent. Les Maures qui n'étoient pas en grand nombre, firent 2000 prisonniers, parmi lesquels on comptoit plus de 500 Gentilshommes : 1200 hommes périrent dans cette malheureuse journée, qui apprit trop tard aux Espagnols la nécessité de connoître le pays dans lequel on fait la guerre.

Boabdil, fils d'Albohassen. & son rival de puissance, veut aussi combattre les Espagnols.

Ce succès qui étoit dû au frere d'Albohassen, rendoit son parti triomphant. Le Royaume de Grenade partagé entre deux Maîtres, avoit été exposé tout l'hiver aux désordres d'une guerre civile. Les deux partis ne s'accordoient que dans leur haine pour les Espagnols; ainsi celui des deux Princes qui leur seroit le plus redoutable, devoit espérer de soumettre tous les Maures. Boabdil, jaloux de la journée de Malaga, s'empressa de mériter autant de gloire que son pere. Quoique ce Prince n'eût pas vaincu en personne, son frere qui se nommoit Boabdil comme le jeune Roi, & qui avoit appris la guerre en Afrique, avoit commandé pour Albohassen à la jour-

née de Malaga. Le Roi Boabdil ramaſſa précipitamment 3000 chevaux 1483.
& 12000 fantaſſins, tant de ſes partiſans, que de ceux de ſon pere : car leur intérêt devenoit commun, ſitôt qu'il falloit combattre les Chrétiens. Mais les Maures commençoient à perdre toute confiance dans ce jeune Prince, dont les mœurs plus douces & plus pures que celles d'Albohaſſen, leur paroiſſoient énervées par ſon goût pour la moleſſe & pour la paix. La prévention leur fit voir pluſieurs mauvais préſages; la lance de Boabdil qui ſe rompit ſous les voutes de la porte de Grenade; un Renard qui paſſa au milieu de l'armée ſans être percé d'aucun des traits que les Soldats lui lancerent, parurent aux Mahométans une preuve certaine de leur prochain malheur. Ils l'auroient trouvé plutôt dans leur indiſcipline & dans leur foibleſſe. Quoi qu'il en ſoit, cette armée fraîche & plus brillante qu'aguerrie, ſe porta ſur le territoire d'Andalouſie, elle n'y trouva pas les mêmes amorces que les Chrétiens avoient rencontrées ſur celui de Grenade. Ce n'étoit pas ces

1483. campagnes fertiles, ces bourgs multipliés qui sembloient inviter au pillage, ces villes ouvertes & commerçantes, dans lesquelles les bourgeois effrayés, s'empressoient d'acheter bien cher leurs vies & l'honneur de leurs épouses. Les champs de l'Andalousie n'offroient aux yeux que des sables arides, & des Places fortifiées, peuplées de soldats aguéris. Les Espagnols en tournant souvent leurs armes contre eux-mêmes, avoient appris à les manier.

Il forme le siege de Lucena.

Boabdil ne les trouva pas en campagne; il voulut former le siége de Lucena. Dom Fernand de Cordoue, Alcade de (a) Los Donselés y commandoit : cette Place bien fortifiée devoit tenir longtems. Dom Fernand fit monter au sommet de la ville bâtie sur une colline, tout ce qui étoit hors d'état de porter les armes. Le Comte de Cabra & Dom Gonzale

(a) Los Donselés, Compagnie formée de tous les jeunes Gentilshommes qui sortoient de Pages, & qui servoient sous un Chef jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu eux-mêmes des emplois. Cette troupe étoit à peu près ce que sont en France les Mousquetaires de la Garde du Roi.

de Cordoue son oncle, accoururent à son secours avec des forces bien inférieures à celles de Boabdil. Mais comme le siége tiroit en longueur: comme le canon & les fréquentes sorties minoient peu à peu l'armée des Maures, Boabdil à l'arrivée du secours dont il ne connoissoit pas la force, leva le siége, de peur de se trouver entre deux feux. Heureusement pour les Espagnols, un brouillard épais déroboit aux Maures la vue de leur petit nombre. Le Comte de Cabra & Gonzales de Cordoue, crurent qu'il falloit poursuivre un ennemi qui fuyoit. Comme ils connoissoient le terrein, ils espererent qu'un torrent que les Maures devoient rencontrer, partageroit leur armée, & leur donneroit la facilité de les attaquer en détail. Ce qu'ils avoient prévu, arriva; ce torrent ayant forcé Boabdil à ralentir sa marche, le Comte de Cabra disposa son ordre de bataille, tandis que la Cavalerie Maure se mettoit à la nage. Il défendit à ses troupes de piller avant que la victoire fût complette, ni de pousser des cris, de peur de déceler leur petit nombre.

1483.

Il le leve à l'arrivée d'un secours.

Il est poursuivi, battu & fait prisonnier.

1483. Dès que les Troupes de Boabdil lui parurent également partagées par le torrent, il chargea vigoureusement tout ce qui restoit de son côté. La confusion se mit bientôt parmi les Maures qui, plus surpris encore que les Espagnols ne l'avoient été dans les plaines de Malaga, sembloient tendre le col au fer de l'ennemi. Dom Alphonse d'Aguilar arriva pendant la bataille à la tête de cinquante chevaux, qui en parurent dix mille aux Mahométans effrayés, ils les prirent en flanc & les mirent en fuite. Boabdil fut contraint de quitter son cheval accablé de fatigue, il s'enfonça dans des broussailles où il se défendit longtems contre deux soldats, que la richesse de ses armes lui avoit attirés, sans qu'ils le connussent. La partie n'étant pas égale, ce Prince fut contraint de se rendre. Les deux soldats, après l'avoir dépouillé, le conduisoient dans des chemins marécageux & obscurs, & le contraignoient par de mauvais traitemens à marcher plus vîte qu'il n'auroit voulu. Enfin le Roi de Grenade rencontra Dom Diegue, Gouverneur de Lucena, au

quel il se fit connoître. Celui-ci lui donna son propre cheval, & le fit conduire à Lucena avec beaucoup de respect, sous une escorte de vingt chevaux. Dom Gonzale de Cordoue fut chargé de poursuivre les fuyards. Les Espagnols s'abandonnerent à leur avidité, & à leur haine pour les Maures; tous les bagages, l'Etendard Royal & beaucoup d'autres, furent la proie du vainqueur. Quoique chaque Espagnol eût plus de dix ennemis en tête: cette victoire fut plus complette que glorieuse, car les ennemis ne s'étoient pas défendus. 1483.

Les Rois apprirent cette nouvelle à Madrid; Ferdinand ne voulut pas laisser réfroidir l'ardeur des troupes; il partit dans l'instant même pour l'Andalousie, tandis qu'Isabelle se rendit en Biscaye, pour veiller aux affaires de cette Province, & ménager l'alliance de l'héritiere de Navarre, qu'elle desiroit ardemment pour son fils. Le Comte de Cabra, le Comte d'Aguilar, Dom Gonzale & Dom Diegue accoururent au devant de Ferdinand, qui reçut ces Seigneurs avec les honneurs & la reconnoissance que

Ferdinand part pour l'Andalousie: il fait rendre des honneurs à son prisonnier & à ceux qui l'avoient pris.

méritoient leurs services. Dom Die-
1483. gue lui fit l'hommage de son illustre prisonnier, & Ferdinand ordonna que Boabdil fût amené de Lucena à Cordoue. On lui rendit tout ce qu'on devoit à sa dignité & à son infortune. Il ne parut pas devant Ferdinand, parceque l'usage étoit alors que les Rois d'Espagne ne voyoient pas leurs prisonniers (a) sans leur rendre la liberté. Mais Ferdinand envoya toute sa Cour au devant de Boabdil, & le fit servir à Cordoue, comme il l'auroit été à Grenade. Presque tous les Grands, à qui leur âge permettoit de porter les armes, s'empressoient de se rendre auprès du Roi. On comptoit parmi ses Lieutenants tous ceux qui avoient été ses plus grands ennemis. Le rendez-vous de l'armée fut indiqué à Castro del Rio; le Roi y rassembla 10000 chevaux & 50000 hommes de pied.

Ferdinand fait dévaster le pays qu'il veut conquérir: les Maures empoisonnent les sources.

Il commença la guerre, comme on

(a) Mariana & Ferreras le disent ainsi; mais si le fait est vrai, au moins l'usage changea bientôt, puisqu'en 1525, c'est-à-dire, quarante deux ans après, Charles Quint rendit visite à François Premier.

la faisoit toujours aux Maures, en brulant des magasins & même des villages, en ravageant les campagnes les plus fertiles & les mieux cultivées du monde entier. Le projet de Ferdinand paroissoit être, non-seulement de conquérir le pays, mais même de détruire le peuple qui l'habitoit. Cette façon inhumaine de faire la guerre, plaisoit aux soldats qui dissipoient plutôt qu'ils ne partageoient les fruits de tant de soins : ils livroient aux flammes tout ce qu'ils ne pouvoient pas ravir ; les Maures n'étoient pas en état de s'opposer à ce torrent. Albohassen, leur ancien Roi, rentré dans Grenade depuis la prison de son fils, sentoit que son parti ne l'y soutiendroit pas, s'il hazardoit d'en sortir. Les détachemens qu'il envoyoit çà & là, étoient presque toujours battus. Cette campagne ne fut remarquable par aucune grande entreprise. Les Maures qui n'osoient tenir la plaine, surent corrompre quelques sources qui causerent aux Castillans des maladies pestilentielles, & leur inspirerent de la défiance 1483.

1483. de toutes les eaux, qu'ils supposerent toujours empoisonnées.

Propositions de la part d'Albohassen rejettées.

Ce pernicieux artifice fit quitter aux Castillans la campagne de bonne heure; mais en peu de tems ils avoient fait un mal presque irréparable. Aussitôt que le Roi fut de retour à Cordoue, Albohassen lui envoya faire des propositions de paix, telles qu'il les eut faites, s'il eut été le vainqueur. Ferdinand les reçut avec indignation, il refusa sur-tout de lui rendre son fils, que le fier Monarque réclamoit en payant pour lui une grosse rançon; mais s'il avoit pu éteindre dans son sang toutes les semences de la guerre civile, comme c'étoit son dessein, il ne l'eût pas acheté trop cher. Ferdinand fondoit sur son prisonnier, l'espérance de la ruine prochaine des Maures. La mere de Boabdil voulut obtenir ce qu'on refusoit à Albohassen, elle fit proposer de rendre à Ferdinand tous les captifs Chrétiens qui se trouveroient dans ses domaines, de soumettre tout le pays qui appartenoit à son fils, & tout celui qu'il pourroit recouvrer

La mere de Boabdil redemande son fils à condition de donner à la Castille la Souveraineté de ce que Boabdil possedoit en Grenade.

dans le Royaume de Grenade, à la vassalité de la Couronne de Castille. 1483.
Cette proposition valoit bien d'être examinée; 12000 pistoles d'or qu'on promettoit pour tribut annuel & l'hommage de Boabdil donnoient déja un pied aux Castillans dans ce riche Royaume, qu'ils desiroient tant de conquérir; il y eut à cette occasion de longs débats dans le Conseil. Le Grand Maître de Saint Jacques & quelques autres conseilloient à Ferdinand de continuer une guerre si heureusement commencée. Ils lui promettoient la conquête prochaine de tout le Royaume de Grenade; mais le Marquis de Cadix, le Comte de Cabra & les plus sages, prétendirent que le secret infaillible de détruire les Maures, étoit de les opposer les uns aux autres, & que la mesintelligence du pere & du fils seroit toujours l'arme la plus sûre contre tous deux: que quelqu'avantage dont on pût se glorifier, un traité qui opposeroit Boabdil à son pere, vaudroit mieux que la campagne la plus heureuse.

1483. Isabelle décide qu'il faut accepter ce parti.

Ferdinand voulut consulter sur cette importante affaire, celle qu'elle intéressoit le plus. On fit passer sous les yeux de la Reine les propositions de la mere de Boabdil, & les différens avis du Conseil. Isabelle ne fit pas attendre sa réponse : elle manda qu'il falloit rendre la liberté à Boabdil, recevoir son hommage, lui donner même des secours, ce qu'il en faudroit pour perpétuer cette précieuse guerre civile, qui diminueroit pour les Espagnols, les frais & les hasards de la guerre étrangere. La décision de la Reine réunit tout le Conseil ; on ne pensa plus qu'à dresser les articles du traité, ils furent courts. Boabdil s'engageoit lui & ses successeurs : 1°. à rendre hommage de la Couronne de Grenade à la Couronne de Castille : 2°. à remettre quatre cents esclaves Chrétiens chaque année, pendant cinq ans consécutifs, à la Reine Isabelle : 3°. à payer 12000 pistoles d'or annuelles & perpétuelles de tribut : 4°. enfin à remettre son fils aîné & douze enfants des plus considérables parmi les Maures, en ôtages pour sureté du traité.

Le foible Boabdil signa ces conditions ; il alla un genou en terre baiser la main de son ennemi, qu'il pouvoit appeller son Maître. Ferdinand le reçut avec civilité, l'embrassa, & lui promit des secours, dont le malheureux Roi ne devoit aucune reconnoissance. On le reconduisit dans ses Etats avec beaucoup d'honneurs apparents, & bien plus de honte réelle ; & le Roi d'Arragon alla en pélerinage au Monastere de la Guadeloupe, pour remercier Dieu de ses succès.

1483.

Boabdil va rendre hommage à Ferdinand qui le renvoye dans ses Etats.

Après le départ du Roi Ferdinand, la guerre n'en fut pas moins vive. Le mépris que le traité de Boabdil avoit inspiré pour lui, engagea le Roi son pere à de nouveaux efforts, pour recouvrer la confiance des peuples. Albohassen voyoit avec chagrin ses barrieres abbattues & son pays en proie à l'avidité de l'Espagnol. Il tenta d'en rétablir quelques unes ; & pour y parvenir, il voulut occuper l'ennemi sur la frontiere. Il pénétra dans l'Andalousie avec 3000 chevaux & 6000 hommes d'Infanterie, mais cette petite armée fut taillée en pieces par les troupes de l'Hermandad, qui prou-

Albohassen pénetre dans l'Andalousie, & y est battu. prise de Zahara.

1483. verent aux Nobles qu'ils étoient dignes de combattre pour la patrie. Cette journée valut un riche butin aux Espagnols ; on remarqua qu'ils y recouvrerent beaucoup d'armes & de chevaux perdus à la journée de Malaga. Le Marquis de Cadix profita du désordre pour surprendre Zahara & plusieurs autres Places : ainsi les Maures s'affoiblissoient tous les jours.

Boabdil est méprisé par les Maures : il fuit à Almerie : Albohassen rentre dans Grenade.

La disgrace d'Albohassen ne fit pas recouvrer à Boabdil la confiance des peuples, que le traité de Cordoüe lui avoit ravie. Ce Prince étoit rentré dans Grenade, sans que ses Sujets lui en eussent défendu les portes, plutôt par pitié pour sa personne, que par respect pour leur choix. Boabdil n'étoit plus obéi, les peuples lui avoient donné le surnom de Zogoibi qui signifie en leur langue petit & foible, tandis que le frere de leur vieux Roi Albohassen, qu'on nommoit aussi Boabdil, & qui, comme nous l'avons dit, avoit gagné la bataille de Malaga, avoit reçu des Maures le surnom de Zagal, qui signifie vaillant ; nous le nommerons ainsi à l'avenir pour le distinguer du jeune Roi son neveu.

La ville de Zahara prise par les Espagnols, appartenoit à Boabdil, la nouvelle de sa perte excita une sédition dans Grenade. Le Roi eut beau se plaindre des Espagnols qui enfreignoient le traité, les Grenadins soulevés ne voulurent plus obéir à un Roi, que ses alliés méprisoient assez pour lui manquer de parole. Il fut contraint de se retirer à Almérie en attendant justice de Ferdinand, qui n'étoit pas disposé à la lui rendre. On rappella dans Grenade le vieil Albohassen, qui eut mieux fait, sans doute, de protéger son fils, que de le détruire. Mais les aveugles Mahométans ne vouloient pas voir qu'ils servoient leur ennemi commun. 1483.

Isabelle ne s'occupoit pas moins que Ferdinand de cette conquête si intéressante. Elle étoit allée dans le Royaume de Murcie, pour renforcer l'escadre destinée à croiser dans le détroit de Gibraltar, pour couper la communication des Maures Espagnols avec les Maures d'Afrique. Cette sage précaution avoit privé les Maures de beaucoup de secours : toutes les munitions qu'on leur prit, ser-

Isabelle fait le Marquis de Cadix Duc, & rend de grands honneurs aux autres Généraux qui ont vaincu les Maures.

virent à l'armée Espagnole. De là, la
1483. Reine retourna à Vittoria, où son
époux la suivit après son pelerinage
de la Guadeloupe. Isabelle se livra à
la joie de récompenser des Sujets,
qu'elle avoit été obligée autrefois de
réprimer & de punir. Le Marquis de
Cadix, ci-devant l'ennemi de sa Couronne, fut fait Duc pour l'avoir bien
servie, & Gouverneur de la ville de
Zahara, qu'on devoit à sa bravoure
& à son habileté. Le Roi ajouta à ces
deux graces le présent de l'habit qu'il
porteroit chaque année à la Notre
Dame de Septembre, parceque ce
jour fut destiné à célébrer tous les
avantages de cette campagne. Le
Comte de Cabra, Dom Diegue &
Dom Gonzale de Cordoue, furent
reçus à Vittoria avec une pompe
triomphale, le Roi & la Reine les
admirent à leur table, honneur presqu'inoui dans les mœurs espagnoles.
Ils donnerent au Comte de Cabra une
pension de 100000 maravedis, &
une de 50000 à chacun des deux autres. On leur permit d'ajouter sur leur
écusson, la tête d'un Roi couronné
avec une orle de neuf bannieres ou

drapeaux

drapeaux, monument honorable de ceux qu'ils avoient pris à Lucena, & de la captivité du Roi Boabdil. 1484.

Etats d'Arragon, de Catalogne & de Valence tenus ensemble à Tarragonne.

C'étoit le tems où les Etats d'Arragon devoient s'assembler. Les moments étoient chers, les affaires de Grenade, même les troubles de Navarre, tenoient Ferdinand attentif. Pour satisfaire à tout, il se rendit à Tarragonne sur les frontieres de ses Etats, où il voulut réunir les trois assemblées d'Arragon, de Catalogne, & de Valence. Les fiers Catalans crurent qu'on avilissoit leur Province; ils refuserent d'envoyer leurs Députés au lieu indiqué, & firent dire au Roi qu'ils l'attendoient à Barcelonne. Ce Prince qui savoit plier, descendit presqu'aux prieres; au moins il détailla ses raisons, & ses Sujets ne s'y rendirent qu'après les avoir pésées. Tous les Députés allèrent à Tarragone: on ne traita dans cette assemblée que des affaires courantes. Ferdinand y apprit que le mariage de Catherine de Foix, héritiere de Navarre, étoit près de se conclure avec Jean d'Albret. Il se pressa de retourner à Vittoria, ou pour parer ce coup

Nouveaux préparatifs pour la guerre de Grenade.

1484. qu'il craignoit, ou pour profiter des troubles, s'il pouvoit en faire naître, Ferdinand y trouva la Reine occupée des apprêts de la campagne suivante, & sur-tout à former une artillerie formidable. Ce secours étoit bien nécessaire contre un peuple qui avoit beaucoup de Places, & dont les armées ne tenoient pas la plaine longtems. Isabelle appelloit, à grands frais de tous les coins de l'Europe, des Fondeurs, & des ouvriers pour travailler le salpêtre; elle faisoit venir de loin des bêtes de somme, parceque les chevaux Espagnols étoient trop fins pour trainer les canons & les bagages. Elle avoit fait construire sur le pays nouvellement conquis, des magasins & des greniers gardés & fortifiés comme des Citadelles. Rien n'égaloit l'intelligence & l'activité d'Isabelle : si elle ne fut pas une de ces Amazones accoutumées aux exercices des armes, & aux dangers de la guerre, au moins personne n'entendit mieux qu'elle les approvisionnements, les dispositions d'une armée, enfin tout ce qui exigeoit des combinaisons, de la sagesse & de la fermeté.

Toute l'adresse de Ferdinand ne put empêcher le mariage de Jean d'Albret avec la Reine de Navarre. Les François avoient trop d'intérêt que cette Princesse ne s'unît pas à la Maison d'Arragon ; la puissance Espagnole commençoit à leur faire ombrage. Ferdinand partit donc pour Cordoue, avec la Reine, pour décider & commencer de bonne heure les opérations de la campagne. On tint un Conseil dans lequel plusieurs panchoient pour faire la guerre aux Maures, comme on l'avoit fait jusqu'alors, en dévastant la campagne, en pillant les villes qui n'étoient pas fortifiées. Mais la Reine songeoit à acquérir plutôt qu'à détruire ; elle voulut qu'on s'emparât des Places les plus fortes, qui ne l'étoient pas trop pour son armée. Le zele & l'expérience de ses Généraux, des troupes nombreuses & aguéries, son artillerie si fort augmentée, devoient bientôt renverser des murailles peu solides, & lui soumettre des villes, qu'on appelloit des Places de guerre, mais qui étoient plutôt habitées par des Marchands, que défendues par des

1484.

Mariage de l'Héritiere de Navarre avec Jean d'Albret.

Les Rois s'emparent de plusieurs Villes des Maures, & y établissent des Eglises.

1484. soldats. On prit Alhora en quatre jours, Alosaïna, couta moins encore. Ferdinand accorda aux garnisons une capitulation honorable, & aux bourgeois le libre exercice de la Religion Mahométane, pour engager toutes les villes à se rendre de même. Lorsque le Roi s'étoit emparé d'une Place, il y entroit en triomphe, il y faisoit bénir une Mosquée qu'il ornoit dans l'instant même de croix, de chandeliers, de vases sacrés, en un mot de tout ce qui étoit néceſſaire au culte, & qu'il faisoit porter exprès dans les bagages de l'armée.

Ferdinand parvenu à Alhama, se félicita d'avoir conquis tout le pays qui séparoit cette ville des Etats de Castille. Il la fortifia de nouveau & la remplit de munitions de guerre & de bouche. L'armée du Roi n'étoit pas la seule qui désolât le Royaume de Grenade. Le Duc de Medina Sidonia, le Comte de Cabra, chacun à la tête d'un corps de troupes, pénétrerent par deux différents endroits, & empêcherent les garnisons de se réunir pour s'opposer à Ferdinand. Ils

raserent même quelques Forteresses assez voisines d'Alhama, & dont les garnisons incommodoient beaucoup cette Place. Enfin Ferdinand finit cette campagne plus favorable que glorieuse, par la prise de Setnil qui ne tint que quinze jours, & qu'il regardoit comme un poste important, pour lui ouvrir les plaines de Malaga. 1484.

L'Inquisition confirmée en Arragon.

La fin de cette année fut employée à établir, ou plutôt à confirmer l'Inquisition dans les Etats d'Arragon. Le sang qu'elle avoit versé en Castille, fit croire à Ferdinand que ses Provinces avoient aussi besoin d'être purgées de l'hérésie, & les peuples d'être maintenus dans leur foi par la crainte des supplices. Nous avons dit que depuis longtems ce Tribunal n'avoit plus d'autorité en Arragon, Catalogne & Valence. Ferdinand lui donna la même forme qu'en Castille. Les premieres exécutions furent nombreuses : on brula de prétendus relaps, qui n'étoient coupables que d'avoir caché leur croyance, ou feint leur conversion pour échapper au supplice. On en traina même quelques-

uns dans les flammes, qui protestoient
1484. de leur innocence, mais qu'on disoit
convaincus selon les loix de l'Inquisition.
Beaucoup d'Arragonnois chérissoient cet établissement, tant le peuple est aveugle, mais les gens éclairés frémissoient d'horreur & de crainte. Ils conjurerent l'Archevêque de Sarragosse & les principaux Magistrats, de porter aux pieds du Roi la douleur & l'effroi des bons citoyens, & d'obtenir de lui qu'il arracheroit son peuple à des Tigres qui osoient se dire des Pasteurs. Ferdinand ne voulut ni voir, ni entendre. Le sang couloit toujours, & chacun, en plaignant tant de malheureuses victimes, étoit réduit à trembler pour soi-même. Enfin la terreur se tourna en rage; quelques parents de ceux qui avoient péri sur les buchers de l'Inquisition, massacrerent l'Inquisiteur Arbué, Chanoine de Sarragosse, au pied du grand Autel de cette Métropole. Le tumulte fut grand, les Inquisiteurs trouverent dans le peuple plus de protecteurs que d'ennemis : on ne put cependant saisir aucun des meurtriers d'Arbué. Mariana rapporte qu'ils périrent tous

misérablement dans l'année. Tous les Historiens Espagnols accordent à Arbué la palme du martyre : au moins ce n'est pas dans la primitive Eglise, qu'on rencontre de pareils Saints. 1484.

Tandis qu'on exécutoit en Arragon les ordres sanguinaires de Ferdinand, il étoit à Séville, occupé comme Isabelle à chercher les moyens de fournir aux frais de la campagne qui alloit suivre. Les dépouilles des Maures enrichissoient le soldat, mais les dépenses du Trésor Royal n'en étoient pas moins forcées. Les Etats ne devoient point s'assembler cette année ; d'ailleurs la Reine qui craignoit le tumulte de cette Noblesse attroupée, vouloit lui prouver qu'il étoit possible de trouver d'autres secours que les siens. Elle fit assembler la Confédération de l'Hermandad & les Magistrats Municipaux des villes, pour leur représenter tous les besoins qu'occasionnoit la guerre. L'objet de la demande plaisoit au peuple, on vouloit achever la conquête du Royaume de Grenade, ou plutôt on vouloit en chasser les Mahométans. Les villes se taxerent avec zele : on ac- 1485.

Isabelle met une taxe sur les Villes de Castille, qui veulent lui accorder plus qu'elle ne demande.

1485. corda douze millions de maravedis ; outre les impôts ordinaires, & deux autres millions pour l'acquisition des bêtes de somme, parceque dans les tems de nécessité, on forçoit le cultivateur à fournir des charois, & cette contrainte lui étoit souvent très onéreuse. La Reine sensible au zele & aux besoins de ses Sujets, refusa d'accepter les deux millions, & promit que les transports ne se feroient plus aux dépens du peuple.

Loix somptuaires établies dans les armées.

Ferdinand attendoit le printems avec impatience, pour voir son armée se rassembler sous les murs de Cordoue. Le Pape venoit d'accorder un subside nouveau sur les biens Ecclésiastiques, & les Indulgences de la Croisade. On peut juger de l'ardeur du soldat, que l'avidité & la superstition animoient également contre les Infideles. Une Noblesse nombreuse & brillante qui se rendit sous les drapeaux de Ferdinand, apportoit à son armée un luxe toujours nuisible, & qui déplut aux deux Rois. Les somptueux équipages ne servoient qu'à affamer l'armée ; la magnificence des armes & la délicatesse des tables, à rui-

ner & à énerver les combattans. Isabelle s'éleva hautement contre un abus si condamnable ; elle exigea de ses plus fideles serviteurs, & de tous ceux qui voudroient mériter son estime, qu'ils affecteroient autant de simplicité, qu'ils avoient jusqu'alors étalé de faste. On ne se distingua plus que par une mâle constance à supporter les fatigues de la guerre. Ferdinand qui, dans ses repas, ne touchoit jamais qu'à deux mêts, & ne buvoit que deux fois, qui ne quittoit ses armes, que quand il les faisoit quitter à ses troupes, donnoit à cette jeune Noblesse, l'exemple de la force & de la frugalité ; & comme l'exemple fait les hommes, ses Généraux devinrent bientôt aussi infatigables que les soldats.

1485.

Prise de plusieurs Places : invention des bombes.

Les siéges de Marbel, de Cartama, de Ronda, occuperent cette campagne. C'est à ce dernier qu'on vit l'usage des bombes pour la premiere fois. Cette terrible machine causa autant d'étonnement que de désordre. On lançoit encore dans les siéges de grosses balles enflammées, faites de chanvre, enduites de poix & d'autres

1485. matieres combuſtibles : cette cruelle induſtrie, & les offres de Ferdinand, qui laiſſoit toujours le libre exercice de la Religion aux bourgeois, & accordoit aux troupes les honneurs de la guerre, les déterminoient bientôt à ſe rendre. Zagal attaqua pluſieurs fois les troupes de Ferdinand avec quelques ſuccès, il montra que lui ſeul pouvoit encore oppoſer de la force aux progrès des Chrétiens, & gagna la confiance de tous les Mahométans, qui vouloient reculer la ruine de leur patrie.

Cruautés de Zagal, frere d'Albohaſſen

Mais ce barbare crut ne pouvoir affermir ſon trône, qu'en exterminant ceux qui avoient droit de le lui diſputer. Après avoir fait arracher à ſon frere Albohaſſen les reſtes d'une vie criminelle & languiſſante, il s'introduiſit à Almérie de nuit, non pas avec des troupes, mais avec quelques aſſaſſins déguiſés comme lui. Parvenu à l'appartement du Roi Boabdil ſon neveu, que ſes Officiers avoient trahi, il le cherchoit pour le faire égorger à ſes yeux; mais Boabdil, averti dans l'inſtant même, ſut ſe dérober à la perfidie de ſes gens; &

Il ôte à ſon frere le trône & la vie : il veut faire mourir ſes neveux.

à la barbarie de son oncle. Son jeune frere qui n'eut pas le même bonheur, périt de la main de Zagal, & les habitans d'Almérie reconnurent cet assassin pour leur Roi, comme s'il avoit succédé au trône par les loix de la nature. Boabdil fuit à Cordoue où Ferdinand devoit bientôt arriver; il y implora la protection de son ennemi, & réclama l'exécution d'un traité auquel ce Prince avoit déja manqué. Ferdinand lui promit beaucoup plus qu'il ne vouloit lui accorder. Il ordonna à tous les Gouverneurs des Places conquises, de fournir à Boabdil des secours contre son oncle, qui jouissoit à Grenade de toute son élévation & de la confiance de ses nouveaux Sujets. Il eut un avantage dans les plaines de Moclain sur le Comte de Cabra, qui venoit d'assiéger cette ville; Zagal averti à tems sortit de Grenade, & se présenta aux Espagnols avec des forces supérieures, qu'un brouillard épais cachoit à leurs yeux; le combat fut sanglant, la terreur saisit les Chrétiens, quand ils se virent prêts à être enveloppés par les Maures; bientôt ils se débanderent, &

1485.

Boabdil implore le secours des Chrétiens.

Zagal bat les Espagnols.

1485. le Comte de Cabra à la tête de quelques braves Chevaliers, fut réduit à protéger la retraite & la fuite des troupes qui ne vouloient pas combattre.

Isabelle fait recommencer la campagne à l'entrée de l'hiver : elle a quelques succès.

Isabelle apprit cette nouvelle avec un chagrin très vif : elle engagea Ferdinand à rentrer en campagne ; on n'étoit encore qu'au mois de Novembre. Elle-même, quoique sur le point d'accoucher, se transporta de Cordoue à Jaën, pour être plus près des opérations. Les troupes ralliées par la présence & sous les drapeaux de Ferdinand, formerent à la fois les siéges de Cambile & d'Alabar pour réparer l'honneur des armes Espagnoles. Ces deux tentatives réussirent, & toutes les petites Places voisines se rendirent de peur d'essuyer des assauts. Zagal n'avoit pu les défendre, d'autres affaires plus importantes l'occupoient dans l'intérieur de ses Etats. Car tandis qu'il s'étoit signalé dans les plaines de Moclain ; l'argent de Ferdinand & les troupes Espagnoles avoient mené Boabdil jusqu'à Grenade, il s'étoit introduit dans l'Albaïcin : on nommoit ainsi un quartier de Gre-

nade très peuplé, très fortifié, & tout à fait séparé de la ville. Les restes du parti de Boabdil s'y étoient rassemblés autour de lui, & vouloient soutenir leur Maître légitime contre un usurpateur, tout couvert du sang de ses proches, qu'on pouvoit appeller vaillant beaucoup moins que barbare. Zagal de retour à Grenade, tâchoit d'intéresser ses amis: & les Faquirs, les Gens de la Loi, en un mot tout ce qui avoit quelque lumiere, gémissoit de cette discorde intestine, & prédisoit aux deux Rois, que leur mésintelligence les détruiroit bien plus surement que les forces Espagnoles. 1485.

Les cris de ceux que le bien public animoit, forcerent Zagal & Boabdil d'obéir à la nécessité. Ils firent une paix apparente: on convint que Zagal garderoit Almérie, Malaga, Grenade & leurs dépendances, & que tout le reste appartiendroit à Boabdil. Ce partage sembloit aussi favorable qu'il pouvoit l'être à l'intérêt commun. On abandonnoit à l'allié des Espagnols tout le terrein qui les confinoit, & tout celui dont ils s'étoient

Zagal & Boabdil font un traité.

1485. rendus maîtres. Si Ferdinand & Isabelle s'étoient cru sincérement engagés envers Boabdil, la paix devenoit solide entre les Chrétiens & les Mahométans; mais dans un pays où les chaînes & les Bourreaux faisoient des Prosélites, un peuple belliqueux & vainqueur, n'étoit pas disposé à épargner des Infideles, déja presque subjugués. Les Rois savoient bien profiter de ce prétexte de Religion si favorable à *leur passion dominante*.

1486. Tandis que la Reine accouchoit à Jaën, de cette Princesse Catherine, qui devoit être un jour si malheureuse sur le trône d'Angleterre; Ferdinand faisoit les plus grands préparatifs pour le siége de Loxa, la Place la plus importante qui restât à son allié Boabdil. Envain ce foible Prince réclama la foi des traités, Ferdinand, qui savoit trouver des défaites, répondit qu'il n'avoit point accédé à l'accord que les deux Rois de Grenade avoient fait entr'eux, & qu'il falloit qu'il fût maître de Loxa, pour pouvoir pénétrer dans les Etats de son ennemi Zagal. Boabdil se jetta dans la Place pour la défendre, & pour convaincre ses Su-

La Reine accouche à Jaën, d'une Princesse: Ferdinand, sans égard au traité fait entre les deux Rois Maures, assiege Loxa qui devoit appartenir à son Allié Boabdil.

jets qu'il n'étoit pas d'accord avec Ferdinand. La résistance de Loxa fut très longue & très meurtriere ; Boabdil combattit plus vaillamment qu'on ne devoit l'attendre de son caractere. Il envoya demander du secours à Zagal ; celui-ci partit de Grenade à la tête de 6000. chevaux ; mais ayant appris que la Place étoit serrée de très près, & que Boabdil s'engageoit souvent dans des sorties, il prévit que son concurrent au trône pourroit être pris ou tué, & il rebroussa chemin dans cette flatteuse espérance. Ce trait pénétra Boabdil d'une juste horreur, & il jura de ne pardonner jamais à ce perfide. 1486.

Zagal refuse du secours à son neveu Boabdil.

L'artillerie de Ferdinand devoit réduire toutes les Places du Royaume de Grenade. En moins de quinze jours, elle fit à Loxa des brêches si larges & si multipliées, que les assiégés n'oserent pas soutenir l'assaut. Boabdil demanda pour la garnison les honneurs de la guerre, que Ferdinand ne lui refusa pas. Les Historiens assurent que le Roi de Grenade en passant devant le Roi de Castille, mit un genou en terre, pour lui faire excuse d'avoir défendu une Place que son

Prise de Loxa, divers combats : les Maures lâchent des Ecluses qui contraignent les Chrétiens de finir la campagne.

1486. honneur ne lui permettoit pas d'abandonner, & que celui-ci l'embrassa avec beaucoup de cordialité. Les brêches de Loxa furent bientôt réparées, & les Mosquées changées en Eglises, comme on avoit fait dans toutes les autres Places. Cette prise fut suivie de celle d'Ilora, de Zagra, de Moclain, toutes villes fortes & en état de tenir longtems, mais qui ne firent qu'une foible résistance. La terreur plus que les armes Espagnoles subjuguoient les Maures. Zagal qui n'osoit plus sortir de Grenade, parce qu'il craignoit les ennemis domestiques, envoya quelques corps de Cavalerie pour s'opposer au torrent. On se battit avec acharnement dans plusieurs rencontres; les Maures voyant les troupes du Roi dispersées pour piller, lâcherent des écluses qui enfermoient des corps entiers, & les livroient à la vengeance des Mahometans en plus grand nombre. Malgré cette supériorité, leur avantage ne fut pas considérable. La saison étant avancée, le Roi fit retirer ses troupes vers Moclain. Il y trouva la Reine. Tous deux se rendirent en-

semble à Cordoue, où d'autres soins devoient les occuper pendant l'hiver. 1486.

Le Roi qui aimoit à entrer dans les affaires de l'Europe, & qui portoit des yeux attentifs sur le Royaume de Naples, apprit qu'il s'étoit élevé une guerre entre Ferdinand, Roi de Naples son cousin, & le Pape Innocent VIII, successeur de Sixte IV, à l'occasion du tribut que la Couronne de Naples doit au Saint Siége. La politique de Ferdinand, fut toujours d'être uni au Souverain Pontife, parceque le prétexte de Religion favorisoit ses projets. Il envoya le Comte de Tendilla en Ambassade à Naples & à Rome: premierement pour pacifier les troubles, & ménager la paix, qui fut en effet rétablie entre la Cour de Rome, & celle de Naples, & en second lieu, pour épier le Roi & les Sujets, & voir jusqu'où pouvoit aller le mécontentement des Grands, dont il devoit un jour faire quelque usage.

Ambassade à Naples.

Les affaires de Catalogne l'occupoient bien plus encore. La guerre de Grenade avoit détourné les yeux de Ferdinand de dessus cette Provin-

Désordres reprimés en Catalogne.

1487. ce, que l'avidité des Grands, & le mécontentement des peuples, venoient de mettre en feu. Chaque Seigneur de fiefs regardoit ses vassaux, que l'on nommoit Pages du mot latin *Pagus*, comme autant d'esclaves nés pour cultiver le patrimoine de leurs Maîtres. Ces nobles Catalans, qui savoient si bien réprimer l'injustice du Prince, se croyoient en droit d'opprimer les petits; ils ne vouloient faire aucune différence entre le titre de Seigneur & celui de Propriétaire. Comme l'ignorance étoit grande dans toute l'Espagne, les loix y avoient été longtems méconnues. On n'y savoit d'autre droit que celui du plus fort, des hommes avides & injustes s'emparoient comme il leur plaisoit du patrimoine de leurs Pages, même du fruit de leurs travaux & de leur industrie, ne leur laissant que ce qui étoit indispensablement nécessaire à une subsistance malheureuse. L'injustice produisit la révolte; la nécessité fournit des armes aux Catalans opprimés, & ils firent des attroupemens pour défendre les droits de l'humanité & de la nature. Quelques

Seigneurs accablés par le nombre, payerent de tout leur sang leurs usurpations & leurs cruautés. Ferdinand arriva au milieu de tous ces désordres. Les deux partis avoient besoin de paix. Chacun rentra dans l'obéissance, & Ferdinand nomma dans tous les cantons des Commissaires pour examiner, & limiter les possessions des Pages. Il les soumit à une redevance annuelle envers le Seigneur; il confirma tous les sujets Catalans dans le droit d'hérédité, & de faire des testamens sans aucune permission de ceux qui avoient prétendu les en empêcher. Il abolit quelques usages contraires aux bonnes mœurs, que la tyrannie & la debauche avoient pu seules introduire, & qu'on nommoit les mauvais usages. Il défendit, sous des peines très graves, à tout Gentilhomme, quelque qualifié qu'il fut, d'oser se faire justice lui-même, & il établit, comme en Castille, des Officiers chargés de défendre la cause du foible. Les Pages se soumirent avec joie, & les Nobles, en perdant le droit d'opprimer, acquirent irrévocablement sur leurs vassaux, les 1487.

droits que la raison & la loi leur donnoient.

1487.

Divisions entre Zagal & Boabdil : les troupes Castillanes marchent vers Malaga.

Tandis que Ferdinand travailloit avec succès à pacifier la Catalogne ; le foible & malheureux Boabdil secondoit les vues de son prétendu allié, en divisant de plus en plus ce qui restoit de forces aux Maures. Sa haine contre Zagal s'étoit rallumée, se croyant dégagé du traité fait avec lui, il se mit à la tête de quelques troupes de Ferdinand, & de tous les Maures qu'il pût ramasser, & il fit une tentative sur l'Albaïcin de Grenade, dans lequel il sut entrer, se fortifier & se maintenir, tout fier des avantages qui ne faisoient que presser sa ruine. Le tems d'ouvrir la campagne approchoit ; les troupes Espagnoles se rassemblerent sous Cordoue, on comptoit 60000 Fantassins, & 20000 chevaux, tant Castillans, qu'Arragonnois. Ferdinand consulta longtems sur ces opérations. Il ne restoit plus aux Maures, que des Places importantes, & il n'étoit pas indifférent par où l'on devoit commencer. Les uns vouloient qu'on formât le siege de Baça, les autres, celui de Gua-

dix, ces Places étant plus prochaines de l'Andalousie. Mais Ferdinand, que les grandes entreprises n'épouvantoient pas, résolut de traverser le Royaume de Grenade, & d'aller attaquer Malaga, situé sur les bords de la mer, qui avoit un Port capable d'entretenir la communication des Maures avec l'Afrique. La marche de l'Armée fut longue & pénible, parceque des pluies abondantes avoient détrempé ces terres fertiles. Il falloit s'emparer de Veles-Malaga, Place moins considérable, mais aussi forte que Malaga même. Les Mahométans eurent d'abord quelque avantage dans leurs sorties : Zagal s'avançoit à grands pas, dans l'espérance de faire lever le siége ; des pelotons nombreux le joignoient tous les jours. Malgré tout le sang répandu dans les campagnes précédentes, cette nation sembloit inépuisable : Zagal eût bientôt une armée presqu'aussi considérable que celle de Ferdinand. 1487.

Arrivé à portée de Veles, il prétendit y jetter du secours & s'emparer de l'artillerie Espagnole ; pour cela il falloit occuper toutes les troupes de

Siege de Veles-Malaga : Zagal est battu voulant secourir la Ville.

1487. Ferdinand. Zagal descendit, le soir même de son arrivée, des collines où il avoit assis son camp ; Ferdinand le reçut avec vigueur, les feux qu'il avoit fait allumer de toutes parts éclairoient suffisamment les mouvements de l'armée, les Espagnols avoient eu grand soin d'occuper toutes les issues de Veles Malaga, sans attaquer les Maures, de peur de perdre leur terrein, ils restoient inébranlables dans leurs postes, & opposoient des bataillons & des escadrons serrés aux escarmouches de l'ennemi, qui n'avoit jamais su combattre de pied ferme. Enfin le combat dura toute la nuit, sans que Zagal eût pu entamer un seul de ces remparts aussi impénétrables, que ceux même de la ville. Après avoir perdu envain beaucoup de monde, les Maures regravirent leurs montagnes en désordre, poursuivis par le Duc de Cadix, le Comte de Cabra, le Marquis de Villena, qui presserent leur fuite, & leur prirent quelques pieces d'artillerie, tandis que le canon Espagnol foudroyoit toujours les remparts de Veles, qui ne tarda pas à se rendre. La perte de Za-

gal fut considérable, mais il en fit bientôt une plus grande encore : il décampa pour n'avoir point la honte de voir prendre Veles sous ses yeux. 1487.

Boabdil rentre dans Grenade.

Le bruit de son désastre effaroucha tellement les Grenadins, que les habitants de cette grande ville reconnurent Boabdil pour leur Maître, le croyant toujours l'allié de Ferdinand. Cette fâcheuse nouvelle ne contribua pas peu à dissiper les débris de l'armée de Zagal. Le soldat effrayé s'éloignoit d'un Prince malheureux, & toutes les villes voisines de celles qu'on venoit de réduire, s'empressoient d'ouvrir leurs portes aux Espagnols. Ferdinand voyoit ses conquêtes s'accroître, sans éprouver un seul revers. Sa politique le servoit aussi bien que ses armes : Grenade soumise à Boabdil, devoit être plus facile à conquérir, que lorsqu'elle obéissoit à Zagal. Il avoit à s'applaudir d'avoir servi Boabdil pour hâter sa ruine ; il tenta encore de conquérir Malaga par la voie de la négociation, sans verser de sang, & sans perdre un tems précieux. Quelques prisonniers Maures lui offrirent de corrompre Zegri, Gouver-

Ferdinand essaye envain de corrompre le Gouverneur de Malaga.

1487. neur de la Place. Pendant que l'armée s'avançoit lentement, Ferdinand fit offrit à cet Officier des terres considérables, une grosse somme d'argent, & tel domicile qu'il voudroit choisir dans toutes les Espagnes, pourvu qu'il lui remît sans coup férir, une Place que ses armes alloient bientôt réduire, & dont on ne connoissoit pas le Maître, puisqu'à proprement parler, ni Zagal, ni Boabdil n'étoient Rois; il promettoit de traiter les habitants comme ses Sujets, & de ne pas permettre le moindre pillage, ni dans Malaga, ni dans son territoire. Zegri, plus brave & plus constant que ceux de sa nation, répondit avec fermeté qu'il reculeroit autant qu'il le pouroit la ruine de sa patrie, & qu'il défendroit Malaga, pour celui que les Maures jugeroient digne d'être leur Roi. Ni promesses, ni menaces, n'ébranlerent jamais l'inflexible Gouverneur : il fallut avoir recours à la force.

Il assiége la Place.

Ferdinand forma le siege par terre & par mer, pour fermer tout à fait les passages. La flotte qui parcouroit les côtes de Grenade, jetta l'ancre

sous

ſous Malaga. L'enceinte du côté de la terre ne ſe fit pas ſans coup férir ; une colline qui commandoit la ville, étoit occupée par un gros corps d'Infanterie, une batterie diſpoſée en lieu avantageux, empêchoit d'aſſeoir le camp, par le feu continuel qui foudroyoit les Eſpagnols. Il fallut chaſſer de ce poſte des troupes qui ſe défendirent avec beaucoup de courage. Les Maures pour cette fois ne durent pas leur valeur au grand nombre, ils ſurent ſe maintenir pluſieurs jours ſur cette éminence continuellement attaquée. On perdit à l'attaque de ce poſte beaucoup plus de monde, que les Maures n'en employerent pour ſa défenſe, & leur retraite du côté de la ville, força encore de changer l'aſſiette du camp. Malaga étoit défendue par pluſieurs fauxbourgs, qui formoient autant de Citadelles ; il fallut multiplier les ſieges & dreſſer des attaques de pluſieurs côtés. Jamais l'artillerie Eſpagnole n'avoit été plus nombreuſe, ni mieux ſervie, les Maures ne pouvoient en oppoſer qu'une très foible, mais ils faiſoient des ſorties fréquentes & meurtrieres,

1487.

1487. ils repoussoient les Espagnols & combloient leurs travaux. Après quinze jours de siége, ceux-ci ne s'étoient point encore emparés des Fauxbourgs, lorsque les Maures apprirent que Zagal venoit à eux avec ce qu'il avoit pu recueillir de sa déroute.

Zagal tente de la sécourir : Boabdil lui ferme le passage.

Ce renfort leur eut été bien utile; mais Boabdil que sa haine aveugloit, envoya de Grenade un corps considérable pour arrêter Zagal dans sa course; il le combattit, & eut le malheur de le vaincre. Les Maures de Malaga ne se virent plus de ressource que dans leur valeur; ils abandonnerent les fauxbourgs pour défendre le corps de la Place avec plus de succès, & pour ne plus diviser des forces précieuses. Une maladie contagieuse qui se répandit dans l'armée Espagnole, leur rendit quelque espoir. La résistance devint d'autant plus vive, que l'ardeur des Espagnols commençoit à se rallentir. Isabelle, informée de ce contretems, ne ménagea rien pour le vaincre. Elle-même amena un renfort à son époux pour partager la gloire & les dangers de ce siége. La vue d'Isabelle ranima tout en un instant;

Isabelle vient animer les assiégeans par sa présence.

les soins compâtissans, ses discours, son courage, inspirerent aux plus lâches le desir de mériter l'estime de cette grande Princesse. On pressa les opérations du siége, & l'on versa de part & d'autre beaucoup de sang. Chaque jour il s'ouvroit des brêches, chaque jour il se donnoit des assauts inutiles, l'intérêt des deux Religions redoubloit le zele des combattans. 1487.

Un Fanatique veut assassiner Ferdinand & Isabelle.

Un Maure qui vivoit à Grenade avec la réputation d'une sainteté éminente, se crut choisi de Dieu pour délivrer sa patrie du joug qui alloit l'accabler. Il se rendit à l'armée ennemie; les Gardes l'arrêterent & le conduisirent au Duc de Cadix. Il parut à ce Général très disposé à servir Ferdinand, & il lui déclara qu'il avoit un moyen infaillible de livrer Malaga dans la nuit même, mais qu'il ne le confieroit qu'au Roi & à la Reine, à qui il demandoit à parler seul & en même tems. Le Duc étonné du discours du Maure, voulut en vain lui tirer son prétendu secret. Comme cet homme s'obstinoit à ne s'ouvrir qu'aux Rois, le Duc de Cadix crut pouvoir le faire introduire sans danger; après

1487. l'avoir désarmé, au moins à ce qu'on croyoit : on le conduisit dans la tente de Dona Bobadilla, qui étant toujours Camarera Major de la Reine, lui présentoit ceux qui devoient lui parler, & que leur devoir journalier n'attachoit point auprès de sa personne. La magnificence du pavillon, l'air distingué de Dona Bobadilla, & de Dom Alvar de Portugal, frere du Duc de Bragance, qui s'entretenoit avec elle, persuaderent à ce fanatique, que c'étoit là le Roi & la Reine. Il tira de dessous ses habits un court cimetere, dont il voulut frapper Dom Alvar qui sut l'éviter, puis il porta un autre coup mal assuré à Bobadilla, que le saisissement & son action avoient fait tomber. Les Gardes qui avoient amené ce furieux, accoururent au bruit. Le Maure jetta son arme loin de lui, & se précipitant à genoux, se mit à prononcer quelques prieres, il fut percé de coups dans l'instant même. Isabelle blâma ceux qui s'étoient pressés de lui ôter la vie : on comprit la nécessité de garder les Rois plus attentivement. Le corps de l'assassin fut jetté dans la ville par le moyen d'un

Il est reconnu & puni.

pierrier, & les assiégés envoyerent en représailles par un autre pierrier, le corps d'un prisonnier de distinction qu'ils avoient fait la veille. 1487.

Le siége de Malaga n'en devint que plus opiniâtre ; les Maures multiplioient leurs sorties, mais ils rentroient toujours avec perte. La famine qui se faisoit sentir de plus en plus, les réduisoit à l'extrémité. Les Habitans consternés, demandoient à Zegri, avec les plus vives instances, qu'il leur ménageât une capitulation honorable ; mais ce Chef se souvenoit toujours qu'on l'avoit voulu corrompre, & il croyoit son honneur engagé à ne capituler jamais. D'ailleurs, un prétendu Prophête, qui avoit surpris sa confiance, lui promettoit avec autorité, que les Chrétiens leveroient bientôt le siege. Cependant la Place étoit environnée, tant par terre que par mer, tellement qu'il étoit impossible d'y rien introduire. Les malheureux Bourgeois étoient prêts à mourir de faim. Malgré Zegri & la Garnison, ils députerent vers les Rois ; on leur déclara qu'il falloit se rendre à discrétion. Les Députés de

La famine se fait sentir dans Malaga.

1487. retour à Malaga, furent renvoyés une seconde fois pour demander quelque capitulation supportable, sinon, les Bourgeois menaçoient de faire pendre cinq cens captifs Chrétiens, & de mettre le feu à leur ville, pour s'ensevelir dans les flâmes, avec leurs femmes & leurs enfans. Dabord les Députés ne furent pas reçus cette fois mieux que la premiere; mais leur Chef ayant négocié secrétement avec le Cardinal d'Espagne, & le Grand-Maître de Saint Jacques, on lui promit la vie sauve pour tous les Habitans, & pour les Députés, toutes les suretés, toutes les franchises possibles, s'ils vouloient livrer la Place au moment même. Ces malheureux furent séduits autant qu'intimidés; ils conçurent qu'une telle proposition jetteroit leurs compatriotes dans le désespoir; & comme ils n'espéroient pas de les y faire consentir, ils entreprirent de les tromper.

On négocie pour rendre la Place, les députés de la Ville trompent leurs compatriotes.

Malaga est rendu.

A leur retour, ils firent arborer l'étendard d'Espagne sur la principale Tour du Château, appellée la Tour de l'hommage, publiant qu'ils avoient

obtenu la capitulation de Veles-Malaga. Alors les Bourgeois se livrerent à la joie, on ouvrit les Portes malgré la garnison qui ne fut peut-être pas fâchée de cette violence. L'armée Espagnole entra pour s'emparer des postes, tandis que le plus grand nombre des Maures recueilloient leurs effets, & se disposoient à passer en Afrique : mais quand les Chrétiens furent maîtres des Portes, & de tous les Châteaux, quand la garnison fut désarmée, on leur déclara à tous qu'ils étoient esclaves. Les seuls Députés jouirent de leur trahison ; on passa au fil de l'épée tous les déserteurs Espagnols qui étoient en assez grand nombre. La garnison Afriquaine, quoiqu'étrangere, ne fut pas exceptée de la disgrace commune ; les malheureux Maures qui périssoient de langueur & de lassitude, plioient sous le joug dont il fut facile de les accabler. 1487.

Les Bourgeois sont déclarés Esclaves.

Les fruits de cette conquête furent très abondans, parceque le trésor royal profita des richesses de Malaga, qui ne furent point livrées au pillage. Les Rois entrerent dans la Ville trois

Entrée des Rois dans Malaga.

1487. jours après sa réduction, quand elle eut été nétoyée de toutes les immondices inséparables d'un siége, qui n'avoient pas peu contribué à corrompre l'air, & quand on eut consacré les Mosquées. Les cris de joie des Espagnols étoient interrompus par les sanglots des Maures : la pompe de cette entrée augmenta la douleur générale. Les Rois sembloient être plutôt des destructeurs, que des conquérans. Après *les prieres en actions* de grace, qui se faisoient toujours en pareille circonstance, avec beaucoup de solemnité, les Rois firent assembler les nouveaux Esclaves dans les Places publiques, où ils furent appellés par leurs noms, & partagés en différentes classes. On fit grace à un grand nombre, en considération du desir qu'ils avoient marqué de faire rendre la Place. Ceux-là eurent ordre de se retirer dans les villages voisins, avec une partie de leurs effets. On assigna ceux qui restoient, à la culture des terres conquises au profit du Gouvernement On en donna beaucoup en présent aux Puissances de l'Europe, comme au Pape, au Roi de Portugal;

Partage & destination des Esclaves.

au Roi de Naples. Ferdinand en distribua aussi aux Officiers de son armée, proportionnément à leurs grades, cent aux uns, cinquante aux autres, ainsi du reste. Plusieurs de ces infortunés périrent de fatigue, de douleur, & de misere; & le plus grand nombre forma des familles de Serfs dans le territoire où ils furent attachés. On établit un siége Episcopal dans Malaga, qui n'étoit presque plus qu'un vaste désert. Mais la fertilité du terrein, la position avantageuse de cette Ville, qui a un beau Port & une si grande facilité pour le commerce, ne contribuerent pas peu à la repeupler dans la suite. 1487.

Voyages des Rois en Arragon: puissance du Souverain accrue dans ce Royaume.

Après cette conquête, les Rois retournerent à Cordoue, où ils ne resterent pas long-tems, parceque les affaires de l'Arragon demandoient leur présence. Les priviléges des Arragonnois nuisoient souvent à la paix & à la tranquillité de ce peuple. L'élection des Magistrats étoit un motif perpétuel de discorde; les factions & les guerres intestines, divisoient les Villes: les Citoyens ne pouvoient supporter le poids de leur

liberté. Le Roi profita de cette discorde pour étendre & affermir sa puissance. Il nomma les Magistrats du consentement des Villes, à qui ce droit devenoit si à charge, & il introduisit en Arragon, pour la sûreté des chemins, pour la poursuite & le châtiment des crimes, cette même confédération si utile en Castille. Ferdinand tint successivement aux yeux de la Reine, les Etats des trois Provinces, Arragon, Catalogne & Valence. Tandis qu'il tenoit les derniers, il y reçut le Seigneur d'Albret, pere de celui qui avoit épousé la Reine de Navarre. Cet ambitieux s'étoit mis sur les rangs pour disputer à Charles VIII la main de l'héritiere de Bretagne. Il vouloit engager Ferdinand à se liguer avec la Navarre, pour occuper le Roi de France vers les Pyrénées, sous prétexte de lui faire recouvrer le Roussillon & la Cerdagne. Mais les Rois d'Espagne avoient trop d'affaires chez eux pour songer à porter la guerre au-de-là.

1487.

1488. Tandis que Ferdinand recueilloit ses forces, Zagal & Boabdil avoient travaillé à précipiter la ruine de leur

malheureuse Patrie, Zagal étoit venu attaquer Boabdil à Grenade où celui-ci avoit rassemblé les restes de son parti : il s'étoit même prévalut de l'alliance des Espagnols qui, selon les ordres de Ferdinand, avoient prêté tous les secours nécessaires pour affoiblir les Maures. Boabdil étoit resté dans Grenade malgré les efforts de son ennemi, obligé de se réfugier à Guadix. Les Chrétiens aimoient mieux voir la Capitale soumise à Boabdil, qu'à son concurrent, dont la vaillance & les connoissances militaires étoient plus à craindre. Mais les mœurs dures de Zagal & son peu de politique donnoient aux Rois Catholiques presqu'autant d'avantages sur lui que sur Boabdil, plus aimé des peuples, mais moins fait pour les défendre.

1488.

Boabdil & Zagal se combattent.

La Reine, de retour des Etats de son époux, se rendit à Valladolid. Nous avons dit qu'elle étoit rentrée dans presque tous les Domaines que la prodigalité du Roi son frere avoit aliénés ; mais des considérations de justice ou de prudence lui en avoient fait abandonner quelques-uns. Parmi

Moyens qu'Isabelle employe pour réunir Placentia à sa Couronne.

ces derniers elle regrettoit Placentia, que la Maison de Zuniga possédoit dans l'Estramadure, & dont l'aîné portoit le nom avec le titre de Duc. Le territoire de Placentia, plus considérable que la Reine ne l'avoit cru, fournissoit un gros revenu à celui qu'elle regardoit comme Usurpateur, mais qu'elle n'osoit pas dépouiller après l'avoir laissé jouir longtems. Isabelle employa, pour recouvrer cette portion de son Domaine, un artifice digne de son époux. La justice se rendoit à Placentia par des Officiers que le Duc y avoit placés; Isabelle engagea quelques Gentilshommes qui disposoient absolument du peuple, à se soulever pour une prétendue injustice, tout au moins fort légere. On s'écria par toute la ville: *vivent les Rois*; & comme la révolte étoit méditée, on prit les armes avec beaucoup d'ordre & de succès. Les principaux Officiers Militaires & Municipaux, furent emprisonnés, & la foible garnison de Placentia dissipée, avant même qu'elle eût eu le tems de s'assembler. Un Corps de Cavalerie sous les ordres de

1488.

Dom Juan de Sande, approcha de la ville pour garder les dehors; ils trouverent à quelque diſtance le Grand Maître d'Alcantara, oncle paternel du Duc de Placentia, qui accouroit au ſecours de ſon neveu, avec ce qu'il avoit pu ramaſſer de vaſſaux. Dom Juan de Sande, ſupérieur en force, l'attaqua: le fit priſonnier & le conduiſit dans la ville. On écrivit au Roi pour le ſupplier de venir appaiſer de ſi grands troubles. Ce Prince avoit déja commandé toutes les troupes de l'Hermandad voiſines de Placentia, lui-même y accourut bientôt & y fut reçu avec tranſport. Les bourgeois avides de nouveautés le conjurerent de prendre poſſeſſion de la ville; il le fit ſolemnellement au nom de la Reine Iſabelle, déclara Placentia réuni à la Couronne de Caſtille, dont on n'avoit jamais dû le démembrer. Il nomma des Officiers Royaux, blâmant la conduite de ceux du Duc, & lui fit ſignifier que ce Domaine ne lui avoit jamais appartenu. Le Duc de Placentia qui n'étoit pas le plus fort, & qui vit ſon oncle priſonnier, prit le parti de ſe faire un mérite de ſon

1488.

1488. obéissance, en renonçant à des possessions qu'il n'avoit pas acquises par des voies légitimes. On transporta le titre du Duché à la ville de Najar, qui étoit son patrimoine. On remit en liberté le Grand Maître d'Alcantara ; Placentia rentra dans les domaines de la Couronne, sans que personne osât s'en plaindre, & presque sans coup férir.

Attention d'Isabelle sur le Gouvernement.

Dans le même tems, la Reine se fit rendre compte de la conduite de tous les Corrégidors établis dans les villes du Royaume. Des membres de son Conseil avoient été distribués dans les différentes Provinces, pour écouter les plaintes des peuples, & pour les examiner. Sur leur témoignage appuyé de preuves, Isabelle destitua tous ceux qui furent convaincus de quelque prévarication. Cette attention qu'elle eut toujours pendant tout son regne, prévenoit les mécontentemens du peuple, & tous les mouvemens si ordinaires sous ses prédécesseurs.

Une maladie contagieuse qui ravageoit l'Andalousie, empêcha Ferdinand d'entrer cette année en cam-

pagne aussitôt, & avec autant de troupes qu'il l'auroit désiré : il songeoit au siége d'Almérie ; Zagal avoit recueilli ce qui lui restoit de forces pour couvrir cette importante barriere. Ferdinand aima mieux s'emparer du pays qui étoit mal défendu, que perdre son tems & ses soldats devant une ville, qu'il risquoit de ne pas soumettre. Il prit en peu de tems plusieurs villes presque sans défense, qui toutes se presserent d'ouvrir leurs portes, dans la crainte d'éprouver le même sort que ceux de Malaga. Las-Cuevas, Velès-le-blanc, Velès-le-roux, Huescar, Galera, Orcé, Tijola, Cuella, Benamurel & tout leur territoire, furent bientôt conquises. Vera tint plus longtems que toutes les autres ensemble ; il se donna plusieurs petits combats dans les plaines qui l'environnent. Les Espagnols gagnerent toujours beaucoup de terrein, mais cette campagne ne fut, ni fatiguante, ni meurtriere.

1488.

Prise de plusieurs Villes sur les Maures.

A la fin de cette année, Ferdinand fit une conquête qui ne coûta point de sang, & qui est encore aujourd'hui bien utile à la Couronne d'Espagne.

Dom Lopès de Padilla, Grand Maî-
1488. tre de Calatrava, mourut. Le Roi
Réunion de la Grande Maîtrise de Calatrava à la Couronne.
obtint des Bulles du Pape qui lui conféroient ce Bénéfice militaire, sans le consentement des Chevaliers, dont aucun n'osa le lui disputer. Son dessein, comme on l'a déja vu, étoit de réunit les trois Grandes Maîtrises dans sa personne, & dans celle de ses successeurs. Il avoit déja acquis des droits sur la Grande Maîtrise de Saint Jacques, & il songeoit encore à succéder au Grand Maître d'Alcantara. Tant de riches Commanderies que les Grands Maîtres distribuoient à leur gré, furent dans la suite des ressorts de la puissance Royale, qu'il étoit dangereux de laisser dans la main de Sujets toujours prêts à devenir factieux.

1489. Ce n'étoit pas assez de réunir les forces de l'intérieur, pour assurer un
Ferdinand se ligue avec les ennemis de la France.
regne glorieux & paisible. La politique de Ferdinand fut toujours de diviser ses voisins; il voyoit d'un œil jaloux le Roi de France plus puissant que lui, tout prêt à joindre le Duché de Bretagne à ses grandes possessions. Le Duc François II étoit mort; la

main d'Anne son héritiere, étoit l'objet de l'ambition des plus grands Princes de l'Europe. Charles VIII, le plus fort & le plus voisin de tous, aspiroit à cette riche alliance, pour réaliser les droits que la Maison de France s'étoit toujours cru sur le Duché de Bretagne. Ferdinand, lié d'intérêt avec le Roi d'Angleterre, & Maximilien, Roi des Romains, rival de Charles VIII, envoya un secours de deux mille chevaux & trois mille hommes de pied, pour contrebalancer les desseins du Roi de France, qui n'en eurent pas moins de succès; mais le tems de la guerre ouverte avec cette Couronne, n'étoit pas venu. Les Rois avoient pour lors des affaires plus pressantes, ils n'y épargnerent, ni les soins, ni l'argent, ni les hommes. 1489.

Ferdinand entra en campagne au commencement de Juin, à la tête de vingt mille chevaux & de cinquante mille hommes d'Infanterie, en y comprenant l'artillerie & les pionniers, qui lui étoient bien nécessaires dans un pays inégal, & coupé de tant de rivieres. Il résolut d'as- Siege de Baça.

siéger Baça. La Place contenoit plus
1489. de dix mille hommes de garnison, & étoit très bien approvisionnée. Ferdinand choisit ses postes le plus près qu'il put des murailles; mais les écluses que les assiégés ouvrirent en grand nombre, le forcerent bientôt de reculer. La richesse des campagnes détournoient les Espagnols des opérations du siége, ils n'étoient pas encore assez disciplinés, pour que l'appas du pillage ne les éloignât pas de leurs travaux. Les Maures profiterent habilement de cette espece de désertion. La fortune des armes commençoit à se déclarer en leur faveur, mais les efforts des assiégeants réussirent à la longue. L'artillerie Espagnole fit à ce siége ce qu'elle avoit fait à tous les autres. La Reine arriva au camp pour contenir & animer les soldats; les politiques assuroient qu'un autre intérêt régloit ses démarches. Malgré le concert qui unissoit les deux Rois, Isabelle étoit aussi jalouse de la puissance de Ferdinand, que de son cœur qu'elle ne croyoit pas fidele. La Reine craignoit autant l'ambition que l'inconstance de ce Prince. Elle par-

Isabelle vient à ce siége.

Baca

tageoit avec lui les ſoins & les travaux de la guerre, tant pour écarter de ſa préſence la Comteſſe d'Eboli, pour laquelle Ferdinand avoit de la foibleſſe, & dont il avoit eu deux enfants, que pour veiller ſur les conquêtes qu'on devoit unir à ſa Couronne, & pour rappeller aux Eſpagnols, qu'ils ne combattoient que pour le trône de Caſtille. 1489.

Ambaſſade du Soudan d'Egypte.

Au milieu des opérations de ce ſiége, qui ne pouvoient pas être plus vives de part & d'autre, les Rois reçurent une ambaſſade qui devoit les inquiéter. Les Maures de Grenade, perſuadés de leur ruine prochaine, avoient demandé au Soudan d'Egypte une diverſion en leur faveur, & des ſecours qui leur devenoient bien néceſſaires. Ce Prince aima mieux les ſervir par des Ambaſſadeurs, que leur donner une armée. Il envoya deux Religieux Franciſcains de ceux qui gardoient le S. Sépulchre, l'un au Pape, l'autre au Roi de Caſtille, leur déclarer que ſi l'on ne ceſſoit pas la guerre contre la Grenade, & ſi l'on ne rendoit à ſon Roi tout ce qu'on lui avoit pris, il traiteroit les Chrétiens

1489. d'Egypte & de la Terre Sainte, comme on traiteroit les Mahométans en Espagne. La menace pouvoit se réaliser : elle effraya le Conseil de Castille ; mais les Rois désiroient plus la conquête de Grenade, qu'ils ne craignoient la ruine des Chrétiens de Jérusalem. L'ambassade du Soudan ne fit qu'allumer la guerre ; on lui envoya Pierre Martyr, Gentilhomme Milanois, pour justifier la conduite des Rois envers leurs ennemis déclarés, qui avoient, disoit-on, transgressé tous les traités, & provoqué la guerre qu'on ne songeoit pas à leur faire.

Le siége de Baça fut plus long & plus meurtrier, qu'aucun de ceux qu'on avoit fait jusqu'alors. L'approche de l'hiver auroit découragé les assiégeants, sans la présence & les soins des Rois qui pressoient cette périlleuse entreprise. A mesure qu'on avançoit, la guerre de Grenade devenoit plus pénible & plus sanglante : mais toutes les conquêtes passées donnoient de justes espérances pour ce qui restoit à conquérir. Après sept mois de siége, pendant lesquels on

Réduction de Baça.

n'avoit pas passé un seul jour sans verser du sang, les assiégés se trouverent plus épuisés encore, que les Espagnols qui avoient perdu vingt mille hommes devant Baça, tant par le fer, que par les maladies. Les rigueurs de l'hiver, la disette des vivres rendirent les uns & les autres plus traitables. Ferdinand, qui voyoit fondre son armée, fit proposer des conditions que les Maures furent forcés d'accepter, pour ne pas périr de misere : on signa le traité les derniers jours de Décembre. Les Rois accorderent aux bourgeois la conservation de leurs biens, & le libre exercice de leur Religion. La garnison réduite au quart de ce qui étoit entré dans la ville, en sortit avec les honneurs de la guerre. Dès le lendemain les Rois y firent une entrée triomphante : cette conquête en occasionna de plus grandes, qui ne couterent point de sang. 1489.

Tandis que les Rois de retour à Séville, préparoient de nouveaux efforts pour s'emparer d'Almérie & de Guadix, les deux seules Places qui restassent à Zagal ; ce Prince persua- 1490.

Zagal songe à se soumettre aux Espagnols : il leur rend Guadix

dé que sa chute étoit infaillible, ne
1490. songeoit plus qu'à céder au vainqueur
& Almerie pour une pension annuelle. les débris de son trône, & à tourner contre son neveu des forces qu'il voyoit prêtes à l'écraser lui-même. La prétendue alliance des Rois d'Espagne avec Boabdil, n'en imposoit pas aux Maures; ils voyoient enfin que Ferdinand ne les avoit divisés que pour les envahir. Zagal qui n'avoit plus d'autre intérêt que sa sureté & sa vengeance, fit proposer à Ferdinand de lui remettre ce qu'il possédoit encore dans le Royaume de Grenade, pourvu qu'il voulût lui donner de quoi mener une vie tranquille, & point trop indigne du nom de Roi qu'il avoit porté. Ferdinand & Isabelle saisirent cette ouverture avec joie. Ils abandonnerent à Zagal la ville de Fandarax dans les montagnes, avec toutes ses dépendances, estimée dix mille ducats de revenu; ils s'obligerent même à completter cette somme, en cas que le territoire ne la fournît pas, à la payer en Afrique à Zagal, s'il vouloit quelque jour y établir sa demeure, & à lui fournir tous les vaisseaux, & tous les autres secours

Les Rois vont se mettre en possession de ces deux Places.

nécessaires pour l'y transporter. Cette conquête fut si agréable aux Rois, qu'ils ne purent résister à l'impatience qu'ils avoient d'en jouir. Dans le cours de l'hiver le plus rigoureux qu'on eut vu depuis longtems en Espagne, ils s'acheminerent à travers les glaces & les neiges, pour aller prendre possession d'Almerie & de Guadix; ils menerent quelques troupes, tant pour donner l'air d'une conquête à ce qui n'étoit que le fruit d'un traité, que pour se prémunir contre les trahisons dont ils pouvoient soupçonner les Maures. Mais Zagal fut fidele à sa parole, parcequ'il n'avoit pas les moyens d'y manquer. Il alla au devant des Rois, lorsqu'il les sut près d'Almérie, & leur en présenta les clefs, après être descendu de cheval devant eux. Ferdinand adoucit autant qu'il put ce que cette cérémonie pouvoit avoir d'humiliant; mais le Roi Maure n'en orna pas moins son triomphe. Il marcha à ses côtés lors de son entrée dans les deux villes, il vit consacrer les Mosquées, & il ne quitta la Cour des Rois, que lorsqu'il se fut solemnellement dépouillé de toute

1490.

Humiliation de Zagal.

l'autorité qui lui restoit dans le Royaume de Grenade.

1490.

Triomphe des Rois.

Après cet heureux évenement, Ferdinand & Isabelle songerent à retourner à Séville. Les peuples accouroient en foule à leur rencontre & remplissoient l'air de cris d'allégresse. On voyoit avec transport la puissance Mahométane prête à s'éteindre en Espagne : car après avoir soumis Zagal, Ferdinand ne pensoit pas que le foible Boabdil dût défendre longtems Grenade : c'étoit tout ce qui restoit de ce Royaume si florissant. Quelques Historiens ont prétendu même que Boabdil avoit engagé sa parole aux Rois, de leur remettre Grenade, aussitôt qu'ils auroient détrôné son ennemi Zagal : quoiqu'il en soit, il ne tint pas cette parole. Cette grande ville étoit remplie d'une multitude de Maures, qui chassés de leur ancien domicile, étoient venus y chercher retraite, & qui se préparoient à vendre cher leur vie ou leur liberté. Ce peuple, comme on l'a vu, n'étoit pas belliqueux; mais le désespoir & la haine lui tinrent lieu de courage; & ses

derniers

derniers efforts furent plus puissants, que Ferdinand ne s'y étoit attendu.

1490.

Ambassade de Portugal : mariage du Prince Héréditaire avec l'Infante Isabelle.

Les Rois trouverent à leur retour à Séville une ambassade de Portugal. Le Roi Dom Juan demandoit l'Infante Isabelle en mariage, pour le Prince héréditaire son fils : cette affaire fut bientôt conclue. Il entroit dans les vues de Ferdinand de vivre en paix avec le Portugal, & il n'y avoit qu'à gagner à une alliance qui lui concilioit ses voisins. L'Infante fut épousée par Dom Fernand de Silvéira, au nom du Prince Dom Alphonse. La joie que causoient les succès de la guerre, ne contribua pas peu à rendre les nôces d'Isabelle pompeuses & brillantes. Les jeux des Espagnols étoient des courses, des tournois, des combats de taureaux ; ils y montroient beaucoup de magnificence, de valeur & d'adresse, & ils mêloient toujours dans leurs plaisirs l'image de la guerre. Ce mariage ne fut pas heureux : la Princesse Isabelle perdit son époux, sans presque avoir eu le tems de le connoître. A peine arrivée en Portugal, elle le vit mourir dans ses bras d'une chute de cheval ; & elle

Mort du Prince aussitôt après son mariage.

Alfonso

del marana

1490. retourna en Castille, n'emportant de cette alliance que des regrets, & le vain titre de Princesse de Portugal.

Ferdinand entre en Campagne : Zagal veut le servir contre ses compatriotes

Le Roi étoit impatient de marcher à Grenade. Dès les commencements du printems, il s'occupa des moyens d'achever sa conquête. Zagal, sans doute par aversion pour son neveu, voulut être un des Lieutenants de Ferdinand. Il employa contre les Maures, son bras qui n'avoit pas pu les défendre. Il livra à Ferdinand deux Forteresses que ses anciens Sujets lui avoient ouvertes par respect, & comme à un Prince ami. Cette trahison aliéna tellement les Maures, que ses vassaux de Fandarax se souleverent : il fut contraint de quitter le pays pour mettre sa vie en sureté. Devenu l'objet de l'indignation des Mahométans, & même des Espagnols, il demanda aux Rois l'exécution de leur parole, & s'enfuit en Afrique avec la pension de dix mille ducats, dont ils étoient convenus. Depuis, ce coupable Prince viola les droits de l'hospitalité, comme il avoit fait ceux de la nature. Il prétendit soulever le

Il est contraint de quitter l'Europe.

Royaume de Fez contre son Souverain légitime. Celui-ci lui fit crever les yeux, & le laissa traîner des jours honteux dans la captivité & dans la misere. 1490.

Soins des Rois pour contenir les Maures déja subjugés.

La révolte de Fandarax en suscita beaucoup d'autres. Les Maures, quoique subjugués, n'étoient pas soumis. Ils regrettoient la liberté & l'abondance, & versoient des pleurs sur ces ruines, qui, en rappellant leur prospérité passée, sembloient leur reprocher leur foiblesse : mais ils n'avoient point de Chefs. La prudence des Rois ouvroit des yeux attentifs sur leurs moindres démarches. Tous les Gouverneurs demanderent des renforts, & écrivirent à Ferdinand que bientôt ils ne seroient plus maîtres dans leurs Places. Loxa, Baça, Guadix, Almérie, sembloient, plus que toutes les autres, prêtes à secouer le joug Espagnol. Ferdinand fut contraint de quitter les plaines de Grenade dans lesquelles il étoit entré. Il partagea son armée, & fit approcher des troupes de chacune de ces villes. La crainte réprima bientôt cet esprit de révolte; mais Ferdinand, qui connoiss-

soit combien il falloit se défier de ces
1490. nouveaux Sujets, si mécontents de l'être, ne voulut pas les laisser dans des Places, dont les remparts les inviteroient sans cesse à la rébellion.

Il fait sortir des Villes fortifiées tous les Maures suspects.

Chacun des Généraux qui avoit marché pour réduire Loxa, Baça, Guadix & Almérie, exécuta le même jour dans sa Place l'ordre qu'on va voir. Il fit sortir tous les Bourgeois dans la campagne, sous le prétexte d'un dénombrement qui ne pouvoit se faire que dans de vastes plaines. Quand la ville fut déserte, il y fit entrer ses troupes, & déclara aux malheureux bourgeois qu'il falloit habiter les bourgades voisines dépeuplées par la guerre, parceque Ferdinand ne permettroit plus désormais qu'il y eût des murs entre eux & lui. On ne les laissa rentrer qu'en très petit nombre à la fois, pour recueillir leurs effets les plus précieux. Ferdinand repeupla ces villes abandonnées, de tous les Sujets de Castille & d'Arragon, qui voulurent changer de demeure, & que la bonté du climat put y inviter. Les Maures parurent s'accoutumer à leurs chaînes. Cet exemple

contint les autres Places. Tous ces mouvements avoient consumé un tems précieux : la saison étoit trop avancée pour qu'on pût entreprendre le siége de Grenade. Ferdinand remit à l'année suivante les derniers coups qu'il devoit porter aux Mahométans. 1490.

1491. Taxe sur les Juifs.

Les Rois passerent l'hiver à Seville. Ils imposerent une taxe sur toutes les Synagogues Juives, qui suffit aux frais de la campagne suivante. Il étoit juste de tirer de ces sangsues la substance du peuple, qu'ils épuisoient constamment. Le rendez-vous de l'armée fut à Alcala-la-Reale. Ferdinand, qui bruloit de se voir tout à fait maître de ce riche Royaume, s'y rendit au commencement du Printems. Il y trouva cinquante mille hommes d'Infanterie & douze mille chevaux, l'élite des deux Royaumes ; jamais les troupes Espagnoles n'avoient montré plus d'ardeur. La Reine suivit son époux à Alcala-la-Reale, pour être plus près des opérations, pour pouvoir même aller à Grenade, si sa présence y étoit nécessaire. Ferdinand se mit en marche au mois d'Avril, & arriva devant

Siege de Grenade.

1491. Situation de la Ville : comment elle étoit fortifiée.

Grenade en trois jours. Cette ville située sur deux collines, étoit défendue de tous côtés par un large rempart flanqué de mille & trente redoutes, distribuées à égales distances qui formoient un aspect imposant. Le Palais des Rois Maures, qu'on nommoit l'Alhambra, étoit un grand quartier séparé de la ville & défendu par des fortifications particulieres, où les Princes Mahométans avoient entassé beaucoup de richesses. Quelques Historiens nous disent que la grand'salle du Palais de l'Alhambra, soutenue par deux cents colonnes d'albâtre, admirable d'ailleurs dans ses proportions, & par son étendue, étaloit aux yeux une splendeur éblouissante, & conduisoit à des bains les plus magnifiques, & les mieux entendus du monde entier. D'autres nous assurent que les Maures, d'ailleurs si versés dans les arts, n'avoient aucune connoissance de la belle architecture. Ce n'est pas la seule contrariété que la multiplicité des témoignages & la distance des tems aient glissée dans l'Histoire. Le devoir d'un Auteur moderne n'est pas de les concilier, mais de les offrir

au Lecteur. Ce qu'il y a de constant, c'est que cette ville immense étoit très mal bâtie. Des rues étroites, des maisons très élevées construites de bois, contenoient un nombre prodigieux d'habitants, mais n'offroient d'ailleurs rien d'agréable à la vue. Le quartier de l'Albaïcin séparé comme l'Alhambra du corps de la Place, servoit de retraite aux Faquirs, aux Lettrés, aux Gens de la Loi, qui, quelqu'éclairés que les Historiens nous les représentent, n'avoient point appris à leurs compatriotes cette saine politique qui défend les Etats, ni ces loix immuables, la gloire des Rois & la sureté des Sujets. 1491.

En quoi consistoit sa garnison : Ferdinand ravage les campagnes voisines.

Tous les soldats de Zagal & de Boabdil, qui regrettoient la Patrie expirante, étoient accourus pour en défendre les restes. La garnison étoit nombreuse & aguérie ; l'ardeur générale promettoit une longue résistance. Ferdinand commença par ravager la campagne, le territoire de Grenade n'avoit point encore été exposé aux incursions des Espagnols. On peut juger si les environs de la Capitale étoient moins riches & moins fertiles

que le reste du Royaume. Le nombre
1491. d'habitants y étoit, comme on l'a déja dit, augmenté par le malheur des tems. Ces terres si fertiles ne l'étoient pas trop pour le peuple immense que Grenade renfermoit. Les Soldats de Ferdinand se livrerent au pillage : le Marquis de Villena, à la tête de mille chevaux & de trois mille fantassins, se répandit dans les vallées de Lucrin. Il étoit important pour les Grenadins de défendre leur subsistance ; ils sortirent en forces : le Roi campé à deux lieues de la ville, courut à la rencontre des Mahométans, & engagea un combat qui fut opiniâtre. Les Maures ne purent enfoncer l'armée Chrétienne, ils se retirerent avec peine ; mais cet avantage couta aussi du sang aux Espagnols. Tandis que Ferdinand combattoit, le Marquis de Villena portoit par-tout la désolation & l'épouvante. Les soldats détruisoient tout ce qu'ils ne pouvoient pas ravir, & les malheureux cultivateurs se faisoient égorger sur leurs champs, qu'ils n'avoient pas les moyens de défendre. On rasa des bourgades entieres : on prit des étoffes, des grains,

des bestiaux, des bêtes de somme. Villena en commettant des meurtres, plutôt que des hostilités, sut approvisionner l'armée & affamer l'ennemi. 1491.

Quand on eut converti toutes ces riches campagnes en d'affreux déserts, Ferdinand songea à bloquer Grenade ; il vouloit tourner sa nombreuse garnison contre elle-même, & que ses soldats qui étoient venus défendre la ville, ne servissent qu'à l'affamer. Cinquante mille fantassins & douze mille chevaux, suffirent à peine pour occuper les issues de cette grande enceinte. Les sorties étoient fréquentes, parceque les assiégés ne trouvoient pas des corps considérables à combattre, & que l'étendue que Ferdinand avoit été contraint de donner à son camp, ne lui laissoit pas assez de profondeur. Comme le siége parut devoir être long, Isabelle voulut l'animer par sa présence : elle y amena l'Infant, les Infantes, & toute sa Cour.

Isabelle vient au siége de Grenade.

La Reine, malgré la sévérité de ses mœurs, crut devoir adoucir, par des plaisirs, les travaux de la guerre.

Fêtes dans le Camp Espagnol : les Maures ten-

1491. Toutes les soirées, qui, dans cet heureux climat, sont toujours calmes & sereines, étoient embellies par des illuminations & des fêtes. Les Chevaliers revenus vainqueurs des petits combats qui recommençoient tous les jours, se délassoient dans des tournois & des danses avec les Dames de la Reine. L'abondance & la gaieté du camp Espagnol, insultoient à la famine, & à tous les autres maux qui se faisoient déja sentir dans Grenade. Les incommodités du siége rendoient les Mahométans plus braves; ils tenterent souvent, mais toujours sans succès, de s'ouvrir le passage, pour chercher dans les champs voisins des subsistances qu'ils ne pouvoient pas y trouver. Les remparts de Grenade plus forts que ceux des autres Places, cédoient à peine à l'artillerie de Ferdinand. Il ne voulut tenter aucun assaut, content de repousser vigoureusement les sorties, & de détruire peu à peu le nombre des Maures dans des escarmouches qui recommençoient chaque jour. Les Mahométans n'avoient point de troupes au dehors, par conséquent nul secours à espérer.

tent, sans succès, de s'ouvrir un passage.

Ferdinand qui ne craignoit point de diversion, attendoit dans le sein de l'abondance, que la famine dévorât son ennemi. 1491.

Incendie dans le camp de Ferdinand.

Sa sécurité fut troublée par un évenement qui devoit l'allarmer, mais qui n'eut rien de funeste. Au milieu du silence de la nuit, le feu prit aux tentes de la Reine, une lumiere qu'on y avoit laissée enflamma le pavillon, le feu se communiqua bientôt aux tentes du Roi, & tout le quartier de la Cour ne forma plus qu'un terrible incendie; Chevaliers, femmes & soldats, tout fuit en désordre. Les toiles & les feuillées faisoient un feu plus vif, que ne l'auroient fait des murs & des gros bois. Ferdinand craignit avec raison que cet accident ne fut causé par les Maures. Sans perdre le tems à éteindre un feu qui ne consumoit rien de très précieux; il fit mettre toute l'armée en bataille, & marcha vers la ville, où il n'apperçut d'autre mouvement, que celui du peuple accouru sur les remparts à un spectacle qui l'étonnoit autant que lui. L'armée ne quitta les armes qu'au grand jour, lorsque Ferdinand fut instruit des

causes de l'incendie, qui s'éteignit bientôt faute d'aliments.

1491.

La Reine songe à bâtir une Ville : l'entreprise réussit : cette Cité nouvelle est nommée Sainte Foi.

Il fallut refaire un camp; les soldats se préparoient à substituer des baraques construites de bois, à leurs tentes brulées. L'idée vint tout à coup à la Reine de bâtir dans un lieu où les matériaux étoient très abondants; elle prévoyoit que le siége seroit long, & ne vouloit pas qu'un hiver rigoureux la contraignît d'abandonner cette entreprise. Elle crut d'ailleurs qu'il seroit aisé de peupler cette ville, & fut flattée de l'idée d'élever par avance un monument de sa constance & de ses conquêtes. On détermina l'enceinte de la ville, on en distribua les quartiers, on en aligna les rues; chaque troupe fut chargée de construire son logement. Le bois, la pierre, la tuile se trouvoient sous la main dans un pays, dont on avoit détruit récemment tous les bourgs & toutes les peuplades. Enfin cette étrange entreprise fut imaginée, réglée, exécutée, mise à sa perfection en quatre-vingts jours. Envain les Maures voulurent inquiéter les travailleurs qui tenoient, comme ceux qui rebâtirent Jérusalem,

l'épée d'une main, & la truelle de l'autre. Cette ville, qui subsiste encore, est remarquable par la régularité des places, l'alignement des rues, & l'uniformité des maisons. Chaque corps donna son nom à la rue qu'il avoit construite. On vouloit que cette cité naissante portât celui d'Isabelle : mais la Reine la nomma Sainte-Foi. 1491.

Moyens dont la Reine se sert pour presser le siege : combat sous les remparts de Grenade.

La Reine, que la longueur de ce siege commençoit à lasser, voulut faire serrer la ville de plus près. On voyoit de son quartier une maison vaste & mieux bâtie que ne l'étoient celles des Maures, qui étoit très près des remparts de Grenade ; elle dit à ses Généraux, avec cette gaieté affable, qui lui attachoit tous ceux qui l'approchoient, qu'elle leur donneroit une fête en ce lieu le lendemain, & qu'elle les y invitoit à sa table. Les braves Castillans, empressés de mériter cet honneur, songerent à mettre en sûreté le lieu du festin. Dès la pointe du jour, les colonnes sortirent en bon ordre de Sainte-Foi, & marcherent pour se mettre en bataille entre la ville & la maison indiquée. La Reine les suivit de près ; à peine elle étoit en-

trée avec toute sa Cour dans la maison
1491. dont elle avoit eu dessein de s'emparer, qu'elle vit sortir les Mahométans à la rencontre de l'armée. Les Espagnols les chargerent avant qu'ils eussent eu le tems de se former : Ferdinand quitta la Reine pour se mettre à la tête des troupes, tandis qu'Isabelle, à genoux, & les yeux fixés sur le champ de bataille, adressoit à Dieu des prieres très ferventes, pour la prospérité de ses armes & pour la conservation du Roi. Les Espagnols étoient autant animés par la vue de leur Souveraine, que les Maures par leur désespoir. Les uns combattirent comme des guerriers qui vouloient vaincre, les autres comme des furieux qui vouloient mourir. Le combat ne fut qu'une mêlée, chaque cavalier, chaque fantassin, trouvoit un ennemi. Les troupes Espagnoles qui gardoient les différentes issues, vinrent pendant la mêlée soutenir celles qui étoient sorties de Sainte-Foi, & terminerent un combat opiniâtre. Les Maures céderent au nombre ; ils rentrerent dans leurs remparts, avec plus d'ordre qu'on n'en devoit attendre d'une armée

battue ; & laisserent 1500 hommes morts sur le champ de bataille, & autant de blessés. Cette perte étoit immense pour le tems. Les Généraux Espagnols allerent aux genoux d'Isabelle recevoir tous les éloges qu'elle ne leur épargna pas, & furent admis à sa table, honneur d'autant plus flatteur, qu'il étoit mieux mérité. Toute la nuit s'écoula dans l'ivresse de la joie ; dès la pointe du jour, on établit un corps de troupes & une batterie foudroyante dans le lieu du festin. Depuis, pour acquitter un vœu que la Reine avoit fait pendant le combat, elle convertit cette maison en un Monastere de l'Ordre de Saint François, sous l'invocation de Saint Louis, parceque cet évènement s'étoit passé le jour de sa fête. 1491.

Nouveaux efforts des Espagnols : Boabdil est sollicité de rendre Grenade.

Depuis ce jour, on pressa le siege plus que jamais ; on multiplia les batteries. Dom Gonsales de Cordoue provoquoit sans cesse les Assiégés dans la plaine ; mais les sorties devenoient moins fréquentes, & l'ardeur des Assiégés paroissoit se ralentir. Les Maures, qui approchoient le plus Boabdil, pressoient ce Prince de capituler ; ils

1491. lui représentoient qu'il n'y avoit plus de munitions dans la Ville, ni aucune espérance de s'en procurer; qu'il étoit tems de conserver à ses malheureux sujets la liberté & les débris de leurs fortunes, qu'une défense plus opiniâtre leur feroit perdre, comme les Bourgeois de Malaga les avoient perdus. Mais les Faquirs, & tous ceux qui connoissoient la haine des Espagnols pour les Maures, & le zele des Rois pour la Religion, aimoient mieux mourir, que se soumettre à ces nouveaux Maîtres. Des Fanatiques couroient dans les rues, pour relever le courage du peuple. On avoit déja mangé presque tous les chevaux; ils osoient proposer de se nourrir de la chair des morts, des blessés, & successivement de tous ceux qui seroient hors d'état de porter les armes. Ces extrémités découragerent enfin les Maures; la nécessité fut plus forte que l'enthousiasme. Boabdil & son Conseil, envoyerent vers les Rois offrir de rendre Grenade, si l'on vouloit conserver aux Citoyens, leur Religion, leur liberté, & leurs fortunes. Ferdinand &

Isabelle reçurent ces propositions avec joie ; chargerent Dom Gonsales de Cordoue, & Dom Safra, Sécrétaire d'Etat, de régler avec Boabdil les conditions du traité. Dès lors, on conclut une trêve, & les Grenadins furent soulagés de la faim, & des autres extrémités qui les forçoient à se rendre. 1491.

Capitulation.

Après quelques jours de discussions, les deux Ministres des Rois convinrent des conditions suivantes : 1°. que dans soixante jours, à compter du 6 Novembre, Boabdil rendroit au Roi Grenade, ses Portes, ses Tours & les deux Quartiers qui en dépendent ; 2° que les Grenadins feroient serment de fidélité à Ferdinand, à Isabelle, & à ses successeurs au trône ; 3°. qu'eux, & tout leur Royaume, appartiendroient toujours à cette Couronne, & qu'ils seroient gouvernés suivant leurs loix, ou plutôt, suivant leurs usages ; 4°. qu'on nommeroit un Conseil composé de Maures, au Viceroi ou Gouverneur qu'il plairoit à Isabelle d'établir à Grenade ; 5°. qu'ils conserveroient le libre exercice de leur Religion, &

1491. la moitié de leurs Mosquées, le reste étant consacré en Eglises ; 6°. que les Grenadins resteroient Maîtres de tous leurs biens, auroient la liberté de les vendre & de transporter leur domicile en Afrique, ou dans tel autre pays qu'ils voudroient choisir, sans qu'on pût cependant les forcer à quitter Grenade ; 7°. que toutes leurs armes leur demeureroient, hormis le canon des Remparts, qui appartiendroit à l'artillerie des Rois ; 8°. que *Boabdil* se retireroit à Pulchena, dans les Alpujarras, qu'on lui abandonneroit pour sa subsistance, & qu'il lui feroit libre de retourner en Afrique, avec la même pension que les Rois faisoient à son oncle Zagal ; 9°. enfin qu'il donneroit son fils aîné avec quatre cens enfans des Maures les plus qualifiés de Grenade, pour sûreté de l'exécution de ce traité, que ces ôtages resteroient entre les mains des Rois jusqu'à l'entiere reddition de la Ville. Ils furent remis à l'instant.

Les Maures, mécontens de la Capitulation,

Les Espagnols attendoient le six Janvier avec autant d'impatience, que les Maures montroient de conf-

ternation. On ne sait pas pourquoi les Auteurs du Traité avoient marqué un si long délai à son accomplissement : cet intervalle pensa tout rompre. Les Maures qui ne se ressentoient plus des incommodités du siége, commencerent à réfléchir amérement sur la destruction de leur Monarchie. Le zele des Rois pour la Religion Chrétienne leur présageoit ce qui arriva bientôt après ; ils ne voyoient les Espagnols, que comme des Maîtres durs & injustes, & ils pleuroient avec raison leur prospérité, leur abondance & leur tranquillité passées. Leurs Prophetes, car il n'en manquoit pas chez les Maures, couroient dans les Places publiques & dans les rues, pour ameuter le peuple contre les Rois & contre Boabdil. Ils leur répétoient sans cesse, qu'il valoit mieux mourir par la famine, ou par le fer des Espagnols, que se soumettre à de tels Maîtres ; que leurs loix, que leur Religion étoient détruites ; qu'il ne falloit rien espérer de ce Traité chimérique, quand ils ne seroient plus armés pour

1491.

parlent de continuer le siege.

en réclamer l'exécution. Les hommes
1491. foibles sont presque toujours enthousiastes ; le même peuple qui avoit voulu se rendre, parcequ'il ne pouvoit plus supporter les incommodités du siége, s'exposa avec ardeur à une mort qu'il ne voyoit plus de près. Un jour un des Faquirs avoit harangué vivement dans une Mosquée ; en un instant les portes de Grenade furent fermées, vingt mille hommes prirent les armes, & publierent à grands cris qu'ils défendroient leur patrie, que leur Roi avoit la lâcheté de trahir. Boabdil trembloit dans l'Alhambra ; son fils, ainsi que ceux des principaux Maures, étoient entre les mains des Espagnols ; d'ailleurs ils voyoient fondre sur eux-mêmes tous les maux qu'ils avoient voulu éviter au prix d'un si grand sacrifice. Il écrivit aux Rois pour les assurer, que ni lui, ni les Chefs de la Nation, n'étoient les complices de cette populace, & que certainement le tumulte seroit bientôt calmé. Il les conjuroit de ne point punir les ôtages, d'un crime, dont leurs peres étoient inno-

cents, & d'attendre avec confiance que la raison & la nécessité ramenassent les rébelles. Les Rois se garderent bien de faire mourir ces ôtages, mais ils en menacerent très haut. Ils écrivirent un manifeste qui déclaroit aux Grenadins que s'ils ne posoient les armes le jour même, ils seroient tous passés au fil de l'épée, sans distinction de sexe, ni d'âge. Boabdil assembla dans son palais tous ceux dont les enfants étoient dans les mains des Espagnols, & les chargea de publier ce manifeste. Quand ils se présenterent au peuple, le feu de l'enthousiasme étoit éteint. Ces Chefs communiquerent bientôt à tous les cœurs la terreur dont ils étoient pénétrés, les portes se rouvrirent, & la sédition fut calmée.

1491.

Boabdil appaise ce tumulte.

Boabdil comprit qu'il seroit dangereux d'abandonner plus longtems ce peuple volage à des réflexions & à des regrets. Le dernier Décembre il écrivit à Ferdinand qu'il jugeoit nécessaire d'abréger le terme dont ils étoient convenus, & qu'il lui remettroit la Place dès le lendemain. On

1492.

Il presse l'exécution de la Capitulation.

peut juger de la joie des Rois, en même tems cinq cents captifs Chrétiens arriverent à Sainte Foi, annonçant aux Espagnols qu'il n'y avoit plus de Couronne de Grenade. Les troupes se préparerent à aller dès la pointe du jour s'emparer de l'Albaïcin & de l'Alhambra. On remit le premier de ces quartiers au Comte de Tendilla, le second au Grand Maître de Saint Jacques. Le Cardinal d'Espagne à la tête de plusieurs Prélats & d'un nombreux Clergé, entra dans la ville longtems avant les Rois, & alla lui-même placer sa Croix Patriarchale au haut des tours de la principale Mosquée. On y arbora aussi l'étendard de Castille, & celui de Saint Jacques, tous les soldats criant, *Grenade pour le Royaume de Castille, & pour Isabelle, notre Reine*. A cette vue, les Rois qui étoient en marche vers la ville, se prosternerent contre terre, & verserent des larmes de joie. Arrivés à quelque distance, ils trouverent Boabdil à la tête de cinquante chevaux, les seuls qui lui restassent. Il se mit en devoir de baiser la main de son vainqueur; mais Ferdinand ne

1492.

ne voulut pas permettre : il traita Boabdil en Roi pour la derniere fois. Ce malheureux Prince lui présenta les clefs de Grenade, en lui disant : » nous sommes à vous, Seigneur, je » vous remets ma Capitale & mon » Royaume, gouvernez mes Sujets » avec justice & avec bonté «. Ferdinand présenta à son tour les clefs à Isabelle, qui les remit au Comte de Tendilla, marquant par là le choix qu'elle faisoit de ce Seigneur pour être Gouverneur de Grenade. Ils s'avancerent vers la ville entre deux haies de soldats, & entrerent au bruit de l'artillerie dans la principale Mosquée, qui n'étoit alors qu'un vaste amas de pierres d'une grossiere architecture, & qui fut depuis un somptueux édifice. Les Rois y remercierent Dieu de cette superbe conquête, puis ils reçurent le serment des Magistrats & des Faquirs, à qui ils confirmerent la promesse du libre exercice de la Religion Mahométane, pour eux & pour tout le peuple. Ils dinerent en public au milieu des acclamations des Espagnols & des sanglots des Maures. Puis ils retourn-

1492.

Boabdil présente aux Rois les clefs de Grenade : les Rois y font leur entrée, puis retournent à Sainte-Foi.

rent à Sainte Foi, pour s'y préparer à une entrée dans Grenade plus solemnelle & plus triomphante.

1492.

Boabdil prend congé des Rois qui confirment les articles de la capitulation : il s'achemine vers sa retraite : ses regrets.

Boabdil les attendoit à leur quartier. Ils reçurent ce Prince avec des démonstrations d'amitié, qui ne le dédommageoient pas de tout ce qu'ils lui arrachoient. On lui rendit son fils, ainsi que tous les ôtages : on lui confirma le don de Pulchena pendant toute sa vie, & tant que dureroit sa race, à moins qu'il ne voulut se retirer en Afrique, ce qu'il fit très peu de tems après. L'infortuné Monarque partit avec tous les siens pour le lieu de sa retraite ; arrivé au mont Padul, d'où l'on apperçoit encore les tours de Grenade, il tourna vers cette immense cité ses yeux baignés de larmes, & étendant les bras il adressoit au ciel des plaintes ameres. Sa mere, loin de le consoler, lui dit : » pleurez, mon fils, pleurez votre Royaume, comme une femme, puisque vous n'avez pas su le conserver comme un Prince courageux «. Ainsi finit en Espagne après 768 ans, la puissance de ces fiers Sarrasins, qui l'avoient conquise toute entiere avec

tant

tant de promptitude & de vaillance. 1492.
La molleſſe & l'ignorance des loix furent les premieres cauſes de leur déſaſtre. Occupés à jouir de la fertilité de leur climat & de leur précieuſe induſtrie, ils n'oppoſerent pas aſſez de forces à une nation que leurs ancêtres avoient rendu belliqueuſe. D'ailleurs le pouvoir arbitraire qui ouvroit un champ libre à toutes les paſſions de leurs Monarques, rendit ces Princes injuſtes & cruels ; l'autorité dont ils abuſoient devint chancelante, bientôt elle céda à la force & à la trahiſon, & les Rois d'Eſpagne eurent l'adreſſe de profiter de tous ces déſordres.

Entrée des Rois dans l'Alhambra.

Dès le ſix Janvier, les Rois allerent prendre poſſeſſion de l'Alhambra. On n'épargna dans cette occaſion, ni les témoignages de joie, ni le faſte que Ferdinand & Iſabelle réſerverent toujours pour les circonſtances brillantes de leur regne. Cette joie ſe répandit dans toute l'Eſpagne ; chaque Caſtillan ſe croyoit enrichi par la conquête de cette terre fertile, qu'une guerre de dix ans avoit horriblement dévaſtée. Les Eſpagnols, plus ardens

1492. qu'éclairés, regardoient la chute des Maures, comme une grande victoire pour la Religion, comme si les armes de Ferdinand & les déprédations de ses soldats avoient pu faire de véritables Chrétiens.

Expulsion des Juifs des Royaumes d'Espagne.

A ce triomphe, les Rois prétendirent en ajouter un autre, en chassant tous les Juifs de leurs Etats. Cette nation étrangere sur toute la surface de la terre, étoit également odieuse aux *Espagnols*, par sa croyance & par son avidité. Elle se vengeoit du mépris dont elle étoit couverte, en saisissant toutes les branches du commerce, que l'indolence Espagnole leur abandonnoit. Les Juifs, engraissés de profits souvent illicites, avoient formé dans toutes les contrées de l'Espagne, des établissements que les Rois les contraignirent d'abandonner. Peut-être Ferdinand & Isabelle crurent-ils que l'expulsion des Juifs forceroit leurs Sujets à une activité profitable, & leur renverroit tous les gains que ces mercénaires avoient usurpés jusqu'alors. Mais ils priverent leur Etat de plus de cinquante mille familles, qui emporterent avec elles

des richesses immenses. Cette portion de l'humanité, proscrite sur toute la terre, étoit bonne au moins à réveiller l'industrie, à payer des impôts, à fournir des hommes, qu'un gouvernement plus doux, & un zele mieux reglé auroient ramenés à la véritable croyance. Beaucoup de ces malheureux feignirent de se convertir, plutôt que de quitter leur patrie. L'Edit qui les bannissoit ne leur donnoit que quatre mois pour sortir du territoire des Rois, ou pour recevoir le baptême. Plusieurs le reçurent en effet, mais les cachots, les buchers même de l'Inquisition retentirent bientôt de leurs plaintes. On punit encore aujourd'hui dans leur postérité, le malheur & l'imposture des peres. Soit zele, soit politique, l'expulsion des Juifs fut mal imaginée, dans un tems où toutes les Provinces de l'Espagne, & sur-tout le Royaume de Grenade, avoient grand besoin d'être repeuplées. 1492.

Premieres idées sur la decouverte de l'Amérique.

Ces pertes furent réparées, ou durent l'être dans la suite, par des moyens qui tenoient du prodige. Depuis longtems on parloit à Isabelle de

1492. terres inconnues & séparées des trois parties du monde par un trajet de mer, dont on ne pouvoit pas mesurer l'étendue. Christophe Colomb, Génois, établi en Portugal, & l'un des plus habiles marins de son tems, s'étoit persuadé qu'avec des connoissances & du courage, il feroit des découvertes importantes vers l'Occident, comme les Portugais en avoient faites en Afrique, & dans les Indes Orientales. Des *pieces d'un bois inconnu* trouvées en pleine mer & travaillées autrement qu'on ne faisoit alors dans les trois parties du monde, lui faisoient présumer qu'elles avoient été jettées par les vents, des terres habitées qu'on trouveroit par de là ces mers immenses, que personne n'avoit encore osé traverser. Beaucoup d'autres conjectures que ses profondes connoissances lui avoient fournies, nourrirent ces grandes espérances. Il offrit successivement aux Génois, aux Portugais, aux Anglois, de conquérir pour eux des Royaumes. Par-tout il fut traité comme un visionnaire; ses espérances paroissoient absurdes, & ses

projets propres à faire périr tous ceux qui se hasarderoient avec lui. Enfin connoissant l'amour de Ferdinand & d'Isabelle pour la gloire, & leur goût pour les conquêtes, Colomb parvint à s'en faire écouter. Isabelle, surtout, le trouva plein de génie & de courage; elle goûta beaucoup ses conjectures, & parut tentée d'accepter ses offres; mais le siége de Grenade l'occupoit alors toute entiere. Colomb commençoit à désespérer de trouver des puissances qui voulussent profiter du bien qu'il se croyoit capable de faire. Grenade se rendit: Talavera, ancien Confesseur de la Reine, qu'elle fit Archevêque de cette nouvelle Métropole, le Cardinal d'Espagne, Santangel, Grand Trésorier de la Maison des Rois, remirent sous les yeux d'Isabelle, tous les projets de Christophe Colomb, lui exalterent l'avantage de découvrir de nouvelles contrées, & de reculer les bornes du monde. Ils lui représenterent que les sommes qu'il faudroit consacrer à cette entreprise, ne pouvoient pas être comparées avec les avantages qu'on devoit en espérer.

1492.

Isabelle écoute les projets de Christophe Colomb.

1492. La Reine fut convaincue si parfaitement, que, comme il ne restoit dans le trésor aucun fond dont elle n'eut pas disposé, elle offrit ses pierreries pour sureté de la somme nécessaire à l'équipement des vaisseaux que Colomb devoit commander. Sant-angel, pénétré de joie, assura la Reine que lui-même feroit ces avances : on délivra, à Christophe Colomb, des Patentes d'Amiral & de Vice-Roi de tous les pays qu'il devoit découvrir. Ces titres fastueux excitoient les railleries du plus grand nombre, qui traitoient de chimeres de si magnifiques espérances.

Elle se détermine à le faire embarquer pour tenter ces découvertes.

Colomb part avec quatre-vingt dix hommes sur trois légers vaisseaux.

Le nouvel Amiral partit pour Palos, qui est un port d'Andalousie. La ville de Palos étoit alors obligée de mettre en mer pendant trois mois deux frégates pour la garde des côtes. Les habitants eurent ordre de les donner à Colomb ; il en équipa une troisieme qu'il devoit monter. Quatre-vingt-dix hommes seulement consentirent à s'exposer au hasard d'une navigation, dont le terme étoit incertain. On embarqua des provisions pour un an, & on mit à la voile

un Vendredi troisieme d'Août. Dès le premier jour il manqua quelque chose à la mâture d'une des trois frégates : on arriva le onze à la grande Canarie où Colomb la fit réparer. Sur l'avis qu'il reçut que le Roi de Portugal, jaloux de son accommodement avec l'Espagne, avoit fait armer trois vaisseaux pour l'enlever, il remit promptement à la voile, & fit gouverner vers l'Occident, observant tout avec la plus grande attention, dans une étendue de mer, où lui seul jusques-là avoit osé pénétrer. Le découragement se mit bientôt dans l'équipage, les Matelots & les Volontaires tournoient vers l'Orient des yeux baignés de larmes, & s'écrioient douloureusement qu'ils ne verroient plus ni l'Espagne, ni aucune autre terre. Colomb s'efforçoit de leur rendre l'espérance, il saisissoit avec avidité tous les indices qui pouvoient annoncer quelque isle. Des oiseaux inconnus qui paroissoient en assez grand nombre, les vents inégaux qu'il estimoit venir de terre lui donnoient un courage qui manquoit à ses gens. Au bout de trois semaines les plus déter-

1492.

Le découragement est bien-tôt dans l'équipage : Colomb s'efforce de rassurer ses compagnons.

1492. minés lui proposerent de retourner en Espagne, l'assurant que les Rois lui sauroient beaucoup de gré d'avoir pénétré aussi avant dans des mers inconnues, & de s'être assuré que ces terres tant désirées n'existoient pas. Sur son refus, quelques-uns vouloient le jetter à la mer, & dire en Espagne qu'il y étoit tombé en consultant les astres. On peut juger quelle fermeté, quelle adresse il fallut à Colomb pour réprimer des révoltés, d'autant plus dangereux, que *la terreur* les excitoit en les glaçant.

Après deux mois de navigation, Colomb promet qu'il retournera en arriere, s'il ne découvre pas la terre avant trois jours.

Enfin il trouva le fond de la mer avec sa sonde; la couleur du sable ou de la vase lui annoncerent que la terre ne pouvoit pas être éloignée; mais il n'osa pas le publier, parceque plusieurs fois on avoit cru la voir, & que ces fausses espérances avoient augmenté le découragement. Au milieu d'une émeute que, ni les prieres, ni les menaces, ne pouvoient calmer. Colomb déclara à ses gens, que si au bout de trois jours on ne voyoit point la terre, il se démettroit du commandement, & feroit tout ce qu'ils voudroient lui prescrire. Cette assurance

les desarma : comme ils se préparoient à voguer avec plus de courage, un gros poisson parut à leurs yeux, qu'ils reconnurent pour un de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers ; ils virent aussi sur la surface de l'eau, une branche d'épine avec son fruit, qui paroissoit fraîchement détachée. L'espérance revint au plus foible ; Colomb qui ne cessoit d'observer, crut voir le soir une lumiere ; au bout de quelque tems elle changea de place, il appella deux de ses gens, qui apperçurent cette lumiere comme lui. A deux heures après minuit les Matelots de la frégate la plus avancée crierent *terre* de toutes leurs forces ; ils l'avoient découverte au clair de la lune. Les premiers rayons du soleil firent appercevoir une isle platte qu'on estima longue d'environ vingt lieues, qui sembloit très fertile, car elle étoit couverte de plantes. Tout l'équipage se prosterna aux pieds de Colomb ; ils adoroient presque celui que, vingt-quatre heures auparavant, ils avoient voulu précipiter dans les flots. Ce grand homme recueillit avec modestie les premiers fruits de son courage,

1492.

On découvre une Isle : Colomb y aborde.

1492. & de ses profondes connoissances. Il pardonna de bon cœur à ses gens toutes les injures dont ils l'avoient accablé.

Etonnement des naturels du pays.

On vit bientôt le rivage de la mer bordé d'hommes tout nuds, qui témoignoient beaucoup d'étonnement à la vue des trois frégates. L'Amiral se fit conduire à terre dans une chaloupe avec quelques soldats l'épée à la main, qui portoient l'étendard de Castille. Les Capitaines des deux autres frégates suivirent son exemple. Arrivés sur le rivage, ils se prosternerent pour remercier Dieu, & se mirent en devoir de planter une croix, sur laquelle les armes de Castille étoient empreintes. Ce débarquement se fit le quinze d'Octobre; l'Amiral nomma cette isle San-Salvador. Les naturels du pays qui ne pouvoient se lasser d'admirer des hommes vêtus, portant des armes qui leur étoient inconnues, s'enfuirent quands ils virent planter cette croix, s'imaginant que c'étoit un sort qu'on vouloit jetter sur leur isle: car ils avoient quelque idée de la magie. Les Espagnols les attirerent bientôt de nouveau, en

Les Espagnols les attirent par des

leur offrant des présents de bagatelles. Ils parurent sur tout faire grand cas de petites sonnettes qu'on leur donna en grand nombre, & ils apporterent en échange des lames d'or, qui causerent aux Espagnols la plus grande joie. Ces bons insulaires paroissoient très doux & point sauvages ; ils levoient les mains au ciel, pour marquer aux Espagnols qu'ils les en croyoient descendus, ils admirerent sur-tout leurs épées. Colomb se convainquit qu'ils n'avoient nulle idée du fer, car ils prenoient des sabres par le tranchant, & paroissoient tout surpris des blessures qu'ils en recevoient. Rien ne leur causa autant d'effroi, que le bruit & l'effet des armes à feu. Colomb fit tirer devant eux quelques coups de canon, qui les confirmerent dans l'idée que les Espagnols étoient venus du ciel. Ces hommes, qui paroissoient sortis des mains de la nature, étoient d'ailleurs très intelligents, quoiqu'il ne fut pas possible au premier abord d'entendre leur langage, ni de leur faire comprendre celui des Espagnols, les gestes étoient de part & d'autre assez

1492.

présens : caractere de ces Insulaires.

Leur effroi au bruit des armes à feu.

significatifs, pour communiquer beau-
1492. coup d'idées. Des javelines de bois durcies au feu, dont la pointe étoit terminée par une dent de poisson très aiguë, & assez forte, composoient toutes leurs armures, qu'ils tournoient plus souvent contre des bêtes fugitives, que contre des hommes. Leurs barques n'étoient que des troncs d'arbres creusés, qu'ils menoient avec une seule rame en forme de pele. Les insulaires firent entendre à Colomb qu'il y avoit près de cette isle plusieurs autres plus grandes & plus peuplées que la leur. Quelques Sauvages y conduisirent l'Amiral, les uns étoient montés sur son bord, d'autres dans leurs canaux accompagnoient les frégates, qu'ils ne pouvoient se lasser d'admirer. Il découvrit successivement plusieurs isles qui n'étoient qu'à quelques distances les unes des autres. Il nomma l'une de la *Conception*, en l'honneur de la Vierge Marie, une autre *Fernanda*, une autre *Isabelle*, en l'honneur des Rois, une autre enfin *Juàna*, du nom de Dom Juan, Prince des Asturies.

Colomb découvre plusieurs autres Isles.

Ce climat paroissoit heureux : tout

étoit couvert de plantes pour la plupart inconnues aux Espagnols. Partout les insulaires témoignoient de l'admiration & de la joie. Ils sortoient en foule de leurs maisons qui n'étoient que des cabanes faites de branchages, destinées seulement à les mettre à couvert des injures de l'air. On n'y voyoit que quelques meubles grossiers, tout resplendissants d'or, faits pour les besoins les plus indispensables de la vie. Ces hommes qui n'étoient couverts que d'une ceinture de coton descendante jusqu'aux cuisses, paroissoient enchantés des petits couteaux à manches de corne, des sonnettes, des peignes, des vases de fayance, ou même de leurs morceaux, pour lesquels ils prodiguoient des lingots d'or, que les Espagnols virent avec la plus grande joie, être fort communs chez eux. Colomb apprit dans l'isle de Cuba, celle-là même qu'il avoit nommée Juana, que la plus riche de toutes les isles voisines, la plus peuplée, & qui produisoit le plus d'or, n'étoit qu'à dix-huit lieues de Cuba. L'Amiral accepta l'offre que les naturels du pays, très impropre-

1492.

Empressement des Insulaires pour recevoir leurs nouveaux hôtes : échanges de bagatelles pour de l'or.

Colomb va dans l'Isle la plus considérable.

ment nommés sauvages, lui firent de
1492. l'y conduire. Il s'efforçoit à gagner par des caresses & de petits présents, ces hommes simples & bons, qui forgeoient innocemment les chaînes, dont on alloit les accabler. Colomb arrivé dans cette isle, la nomma l'isle Espagnole, à présent Saint Domingue. C'est la plus étendue, la plus fertile de toutes celles qu'il avoit découvertes : il y fut reçu comme il l'avoit été chez tous les autres insulaires. C'étoit par-tout les mêmes mœurs, la même simplicité, la même curiosité, la même douceur. Cette isle est à peu près de cent lieues dans sa plus grande longueur, sur quarante de large. Elle étoit gouvernée par des Souverains appellés Caciques, qui formoient plusieurs petits Royaumes, & qui ne soumettoient leurs Sujets qu'aux loix de la nature. Colomb vit d'abord deux de ces Caciques; ils lui témoignerent par des gestes expressifs beaucoup d'admiration & de bienveillance. Ils se firent des présents mutuels : des couvertures de laine, des colliers de verre, des escarpins, des bottines de cuir, étoient pour ces

Gouvernement des Insulaires : Colomb est bien reçu des Caciques, ou Rois de l'Isle.

Monarques des richesses immenses, & des raretés inouies, qu'ils payoient par de gros lingots d'or presque brute, car ces insulaires n'avoient pas l'art de le travailler. Colomb en cotoyant l'isle pour aller rendre visite à l'un de ces Caciques, fit naufrage par la négligence de son pilote, qui avoit abandonné le gouvernail à un jeune matelot. Il eut le tems de sauver dans sa barque tous les hommes, & presque tous les effets : ces bons insulaires parurent aussi touchés de ce malheur, que lui-même.

1492.

Une de ces barques fait naufrage sur les côtes de l'isle.

Colomb voulut former un établissement dans cette isle, pour entretenir avec ses habitants cette précieuse correspondance, & pour jetter les fondemens de la conquête qu'il méditoit. Le Cacique Gacanagari, dans les Etats duquel il étoit, reçut cette proposition avec la joie la plus vive, il lui promit de l'aider de tout son pouvoir. L'Amiral fit construire un Fort des débris de sa frégate, & de plusieurs pieces de bois que le Cacique lui fournit. Il entoura cette redoute d'un large fossé, & y fit placer le canon de la frégate échouée. Tous

Colomb construit un Fort.

1492. les insulaires accouroient avec empressement, pour voir le travail des Espagnols, & l'usage qu'ils faisoient de leurs instruments de fer. Ils marquoient une joie immodérée de ce que ces hommes si admirables leur promettoient d'habiter parmi eux. La troisieme frégate de Colomb s'étoit séparée sans ordre de son Chef, le Capitaine qui la commandoit avoit pris une autre route, dans l'espérance de trouver plutôt les mines qui fournissoient de l'or avec tant d'abondance, & d'en porter la nouvelle en Espagne.

La troisieme Frégate de Colomb se sépare de lui.

L'Amiral se détermine à retourner en Espagne : il laisse un détachement dans l'Isle nommée Espagnole.

Cette désertion détermina Colomb à presser son départ ; il établit dans son Fort quarante hommes choisis, sous l'autorité d'un Capitaine, auquel il laissa la plus grande partie de ce qui lui restoit de munitions, tous ses grains pour les faire semer dans le pays, & toutes les marchandises qui pouvoient perpétuer entre les insulaires & ses gens, ce commerce si profitable. Un Cordonnier, un Charpentier, un Tailleur d'habits, furent enrôlés parmi les quarante hommes. Colomb leur promit de les rejoindre

avec des forces nouvelles avant l'année écoulée. Il leur récommanda de vivre en bonne intelligence avec le Cacique Gacanagari, & sur-tout de fortifier toujours dans l'opinion des insulaires cette supériorité prétendue des Espagnols, dont ils pouvoient tirer tant d'avantage. Colomb promit au Cacique que ses gens, & sur-tout ces terribles machines qui foudroyoient de si loin, serviroient autant qu'il le voudroit contre ses ennemis. On renouvella l'alliance par gestes, & avec quelques mots des deux langues, que chacun avoit appris. Le Cacique permit à quelques insulaires, même à un de ses parents de partir avec Colomb qui promettoit de revenir bientôt. L'Amiral eut soin d'amener des habitants de chacune des isles, pour en prouver le nombre à ses Maîtres. Il partit de son Fort le quatre Janvier; en voguant le long des côtes, il apperçut de loin la frégate qui l'avoit abandonné. Le Capitaine qui se nommoit Pinson, n'osa pas désobéir au signal, que l'Amiral lui fit, de le joindre. Il s'excusa mal de sa désertion, mais Colomb

1492.

Il renouvelle l'alliance avec le Cacique du pays où est construit son Fort.

1493.

Il part pour l'Espagne, & retrouve la Frégate qui l'avoit abandonné.

1493. qui comprit que ce n'étoit pas le tems de punir, parut adopter ses raisons. L'Amiral en côtoyant l'isle fut surpris de la trouver si grande. Comme il vouloit faire visiter une baie, ses gens furent tout à coup environnés d'une multitude de Sauvages qui leur parurent moins pacifiques, que tous ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors. Ceux-ci montroient leurs javelines, & vouloient défendre le passage; quatre Espagnols tomberent à coups de sabre sur *plus de six cents Indiens*, qui fuirent à toutes jambes, ils en blesserent quelques-uns. Le lendemain le Cacique du Canton vint à bord de la frégate de Colomb lui demander la paix avec des gestes suppliants, & lui apporter beaucoup d'or, que l'Amiral paya de deux peignes d'ivoire.

Cependant le mauvais état des frégates détermina Colomb à diriger sa course tout droit vers l'Europe. Dabord sa navigation fut très heureuse : on fit cinq cents lieues par un tems favorable; mais ensuite il s'éleva une si furieuse tempête, que les deux frégates, déja très maltraitées, paru-

Tempête qui met les deux Frégates en grand danger.

1493.

rent menacer de s'ouvrir. Colomb qui regrettoit les fruits de sa découverte beaucoup plus que la vie, se pressa d'écrire en très peu de mots sur un parchemin les principales circonstances de son voyage. Il enferma cette piece dans un petit baril bien bouché, sur léquel il traça en très gros caracteres, une invitation à quiconque le trouveroit, de le porter aux Rois de Castille & d'Arragon, & il le jetta à la mer. La violence de la tempête lui ayant fait perdre de vue la seconde frégate, il ne douta pas qu'elle ne fût submergée. Enfin la tourmente diminua, & malgré le mauvais état du vaisseau, la fortune de ce Grand-homme fut plus forte que les vents. Bientôt il apperçut la terre : c'étoit l'isle de Sainte Marie, l'une des Açores, qui appartenoit aux Portugais. Arrivé près de cette isle, il fit débarquer quelques-uns de ses gens pour chercher du secours. Les Portugais, qui crurent que Colomb étoit du nombre des débarqués, les arrêterent tous, quoique les deux nations ne fussent pas en guerre. L'Amiral, sans quitter son bord, les fit redemander avec

Il perd de vue sa seconde Frégate.

Il aborde à l'Isle Sainte Marie : les Portugais tentent de l'arrêter.

1493. hauteur, déclarant qu'il avoit de quoi se venger de cette insulte. Les Portugais, après une délibération plus mure, lui fournirent des munitions, & lui rendirent ses gens. Ceux-ci confirmerent à Colomb qu'il y avoit ordre du Roi de Portugal de s'assurer de sa personne, en quelque lieu qu'on pût le rencontrer. Il se pressa de lever l'ancre, mais comme son vaisseau étoit près de la riviere de Lisbonne, une nouvelle tempête qu'il n'auroit surement pas supportée, le contraignit de relâcher dans le port de cette ville, malgré tous les dangers qu'il y devoit courir.

Une seconde tempête le force à relâcher dans le Port de Lisbonne.

Colomb dépêcha un Courrier, premierement au Roi son Maître, puis un autre au Roi de Portugal qui étoit à Valpareso, pour demander à celui-ci la permission de mouiller dans le port de sa capitale. A peine les lettres parties, le Commandant du port lui fit ordonner de venir lui rendre compte de son voyage. Colomb répondit en montrant ses patentes à l'Officier chargé de cet ordre, qu'un Amiral d'Espagne ne rendoit compte qu'aux Rois ses Maîtres, & il obser-

va de ne point quitter son bord : on n'osa pas lui faire violence. Tous les habitans de Lisbonne s'empressoient pour voir des hommes qui avoient découvert un nouveau monde. Le lendemain il reçut une invitation du Roi de Portugal, de venir à sa Cour, avec promesse qu'on lui rendroit tous les honneurs dus à sa qualité. Colomb crut devoir se fier à la parole d'un Roi ; il fut reçu à Valpareso, mieux qu'il ne s'y étoit attendu. Le Roi le fit asseoir & couvrir devant lui ; il parla de son voyage & de toutes ses découvertes avec beaucoup de détail. Jean second, ne l'écouta pas sans un mouvement de jalousie. Après les témoignages d'estime & d'admiration que le Monarque devoit à l'Amiral, il lui dit que, suivant le traité fait entre les Rois d'Espagne & lui, toutes les nouvelles découvertes devoient appartenir au Portugal. » J'ignore, Sire, lui répondit Colomb, quels sont les traités faits » entre Votre Altesse & mes Maîtres : je sais seulement qu'ils m'ont » expressément défendu d'approcher » des côtes de Guinée, ni des mines

1493.

Il est bien accueilli par le Roi de Portugal.

» de Portugal «. Des scélérats de
1493. Cour oserent proposer à Jean II de faire assassiner secretement Colomb, & de se saisir de tous ses papiers, ainsi que des insulaires qu'il avoit amenés du nouveau monde. Mais le Roi de Portugal eut horreur de ce crime; il fit traiter magnifiquement l'Amiral, il lui proposa même de le renvoyer par terre en Castille sous bonne escorte. Colomb aima mieux continuer sa route par mer.

Il retourne en Espagne, & débarque à Palos le 15 Mars.

Etant parti le treize Mars du port de Lisbonne, il entra le quinze dans le port de Palos, où il s'étoit embarqué sept mois & douze jours auparavant. Cette frégate que la tempête avoit séparée de lui, parut le même jour devant le port de Palos. Le Capitaine qui apprit l'arrivée de Colomb, ne voulut pas y entrer; il avoit espéré le prévenir en Espagne, & lui ravir tout l'honneur de sa découverte. Craignant que l'Amiral ne le fit punir de son infidélité & de sa désobéissance, il n'osa pas se montrer, & mourut, dit-on, de fatigue & de chagrin, très peu de tems après son retour.

La joie fut excessive & universelle à l'arrivée de Colomb. Sans aucun ordre des Magistrats de Palos, toutes les boutiques furent fermées, toutes les cloches de la ville sonnerent. Les peuples dans l'enthousiasme lui rendirent plus d'honneurs, qu'ils n'en devoient à leurs Souverains. On ne se lassoit point de porter des regards avides sur les insulaires qu'il avoit ramenés, sur tout ce qu'il rapportoit de cet incroyable voyage. Ceux qui l'avoient traité de visionnaire, en parloient comme d'un être au dessus de l'humanité. Colomb partit pour Séville avec ses richesses & sept Indiens; un étoit mort en mer, & deux autres resterent malades à Palos. Il y reçut un ordre des Rois pour les joindre à Barcelonne, où ils étoient alors; la lettre signée des deux Monarques étoit pleine des louanges les plus flatteuses, & les mieux méritées. Son voyage de Séville à Barcelonne ne fut qu'un triomphe, les villes, les campagnes même, retentissoient d'acclamations. L'Amiral arriva vers le milieu d'Avril à Barcelonne, où l'on n'épargna rien pour que son entrée

1493.

Joie universelle : honneurs que reçoit Colomb.

Il va trouver les Roys a Barcelone: son entrée à la Cour.

1493. fut pompeuse. Tous les Ordres de l'Etat, tous les Grands suivis d'une livrée nombreuse & brillante, allerent à sa rencontre. On fit marcher devant lui les sept Indiens, & tous les compagnons de son voyage, portant des monceaux d'or, des bales de coton, des perroquets & toutes les choses inconnues en Europe que l'Amiral rapportoit de ses découvertes. La vue de ces immenses richesses pénétroit les Espagnols d'admiration & de joie; ils s'épuisoient à crier sans cesse: *vivent Ferdinand, Isabelle & leur Amiral Colomb*. Les Monarques, revêtus de leurs habits Royaux, attendoient l'Amiral sous un dais élevé dans la place extérieure du palais; ils firent tous deux quelques pas devant lui. Comme il se jettoit à leurs pieds; tous deux le releverent, l'embrasserent, & le firent placer sur une chaise à côté du dais. Ils lui ordonnerent de faire à haute voix le récit de son voyage. Colomb s'en acquitta avec beaucoup de précision & de modestie, sans oublier aucune circonstance importante, & sans trop faire valoir des services qui parloient assez.

Quand

Quand il eut achevé, les acclamations redoublerent, puis tout le monde se mit à genoux, à l'exemple des Rois, & l'on chanta des hymnes en actions de graces. Depuis ce jour, le plus flatteur, peut être, qu'aucun homme ait eu dans sa vie, Ferdinand mena toujours l'Amiral en public avec lui, lui donnant le pas sur toute sa Cour, immédiatement après le Prince des Asturies. Cet honneur étoit inappréciable dans le génie Espagnol. 1493.

Ferdinand recouvre le Roussillon : à quelle occasion.

Les Rois s'étoient rendus à Barcelonne pour y tenter une conquête, moins importante, sans doute, que celle du nouveau monde, mais qui ne leur couta que des négociations. Le Roussillon, après tant de guerres entre l'Arragon & la France, étoit enfin resté aux François. On se rappelle tous les efforts du vieux Roi Dom Juan, pour recouvrer cette Province que lui même avoit volontairement cédée à Louis XI ; les sommes dont elle étoit le nantissement, n'avoient point été rendues dans le terme convenu. Ni les efforts de Dom Juan, ni le zèle des peuples pour leur Sou-

verain naturel, n'avoient pu le faire
1493. rentrer dans cette partie aliénée de son patrimoine, dont Charles VIII hérita en montant sur le trône de Louis XI; mais le Roi de France prétendoit encore à une autre succession qu'il ne pouvoit recueillir que les armes à la main. Cette considération détermina Charles VIII à rendre le Roussillon à Ferdinand, dont il lui importoit de gagner l'amitié. Le dernier Prince de la Maison d'Anjou avoit fait, en mourant, Louis XI héritier de tous ses droits sur le Royaume de Naples. Ce n'est pas ici le lieu de détailler quels étoient ces droits. Le Lecteur n'ignore pas que les deux Jeannes, Reines de Naples, mortes toutes deux sans enfans, avoient toutes deux appellé successivement les Princes de la Seconde Maison d'Anjou à leur Couronne; qu'Alphonse, Roi d'Arragon, oncle de Ferdinand, avoit su se maintenir les armes à la main, sur ce trône, où Jeanne Seconde l'avoit placé elle même, avant d'y appeller la Maison d'Anjou; que ce Roi Alphonse, en mourant, laissa la Couronne d'Arragon à Dom Juan,

ſon frere, pere de Ferdinand, & la Couronne de Naples, à un autre Ferdinand ſon bâtard. Charles VIII entreprit de détrôner ce bâtard ; mais il avoit bien des ennemis à craindre. La Maiſon d'Autriche, dont il avoit refuſé d'épouſer une Princeſſe, quoique fiancé avec elle, pour contracter l'alliance d'Anne de Bretagne ; le Roi d'Angleterre, ſon rival de grandeur, ſi jaloux de le voir Souverain de Bretagne ; tous les Princes d'Italie, qui ne voyoient qu'avec peine tant d'Etats réunis dans la Maiſon de France, déterminerent Charles VIII à ſe concilier Ferdinand & Iſabelle, non pas pour en tirer des ſecours, mais pour n'avoir plus à les craindre. Il leur abandonna le Rouſſillon, qu'il ne prévoyoit pas pouvoir défendre, tandis qu'il conquerroit le Royaume de Naples. Des Commiſſaires furent nommés de part & d'autre, qui devoient s'aſſembler ſur la frontiere des deux Etats. Les Rois, pour être plus près d'eux, ſe tranſporterent de Grenade à Barcelone. Les conditions du traité furent, 1° qu'il y auroit une ligue offenſive & défenſive entre les 1493.

1493.

deux Couronnes, envers & contre tous, à la réserve de sa Sainteté; 2°. que le Roi d'Arragon ne marieroit point les Infantes ses filles, sans le consentement du Roi de France; 3° que la France restitueroit à l'Arragon les Comtés de Roussillon & de Cerdaigne, & que l'on en retireroit les garnisons Françoises.

Clauses insérées exprès dans le traité qui rend à l'Arragon cette Province.

Ainsi les Rois d'Espagne songeoient à s'étendre par les négociations & par les alliances, & leur artificieuse politique *insinuoit* toujours dans les traités, des clauses qui pouvoient servir à les rompre. Telle étoit dans celui-ci la clause qui regardoit le Pape; Ferdinand, dans le cours d'une longue vie, fit profession constante d'un grand attachement au Saint Siége, parce qu'il coloroit toujours ses démarches du prétexte de la Religion. L'intérêt de la Religion lui avoit fait conquérir Grenade, la Religion encore lui donna, ou dumoins donna à la Reine de Castille, la propriété des Indes Occidentales. Les *Rois* obtinrent de César Borgia, nouvellement assis sur la Chaire de Saint Pierre, si célebre sous le nom d'Alexandre VI,

Alexandre VI confere, par une Bulle, la propriété du nouveau monde à la

une Bulle qui conféroit à la Couronne de Castille la propriété de toutes les conquêtes faites ou à faire, dans cette partie du monde, à condition de convertir à la Foi, les naturels de tous ces pays Barbares. Alexandre, pour ne pas offenser le Roi de Portugal, qui avoit fait récemment des découvertes dans l'Afrique, énonçoit dans cette Bulle une ligne imaginaire, tirée d'un pôle à l'autre, qui coupoit en deux parties égales l'espace qui se trouve entre les Isles Açores, & celles du Cap-verd, qu'on a nommé la Ligne de démarcation. Tout ce qui se trouvoit au couchant devoit appartenir à la Castille, tout ce qui étoit à l'Orient demeuroit au Portugal. Ainsi Alexandre VI donnoit libéralement les Couronnes. Faut-il s'étonner que les Souverains Pontifes, qui enfin sont des hommes, ayent prétendu des droits sur le temporel des Rois, tandis que ceux-ci ont désiré tenir d'eux leurs usurpations & leurs conquêtes. L'artifice & la cupidité des uns, ont suscité l'ambition, & nourri l'orgueil des autres. Ferdinand crut ses armes

1493.
Couronne de Castille.

1493. plus redoutables, aidé de la puissance du Pontife.

Les Rois sont nommés solemnellement, par le Pape, Rois Catholiques : réunion des trois Grandes Maîtrises à la Couronne.

Alexandre VI, pour récompenser la soumission des Rois, & pour les rendre plus respectables au monde Chrétien, qu'ils venoient d'étendre, les nomma Rois Catholiques, à l'exemple des Rois de France, que ses prédécesseurs avoient nommés Rois très-Chrétiens. Ce ne fut pas la seule grace que Ferdinand obtint du Pape, cette année. La mort de Dom Cardenas, *Grand-Maître de Saint Jacques*, fournit aux Rois l'occasion de faire réunir à jamais les trois Grandes Maîtrises à la Couronne. Ferdinand, comme on l'a vu, étoit déja Grand-Maître de Calatrava. Dom Zunica, Grand-Maître d'Alcantara, étoit jeune encore; le Roi le détermina à se démettre de cette place importante. On lui confera l'Archevêché de Séville, on lui laissa une forte pension sur le bénéfice qu'il abandonnoit, & l'année suivante il obtint le Chapeau de Cardinal. Le Pape prononça l'union des trois Grandes-Maîtrises, du consentement des trois Ordres qu'Isabelle ménageoit depuis long-tems.

Ferdinand vit terminer cette affaire avec joie. L'exercice de ces dignités lui donnoit presqu'autant de graces à répandre, qu'Isabelle en avoit elle-même par la collation des Bénéfices Ecclésiastiques. 1493.

Ferdinand d'ailleurs aimoit mieux s'attacher des Militaires, que des Prêtres. Cette espece de jalousie fut toujours couverte, mais toujours subsistante entre les deux Rois. Au milieu de tous ces succès, Ferdinand pensa perdre la vie ; comme il sortoit d'une audience qu'il avoit coutume de donner chaque semaine à tous ses sujets, il descendoit le grand Escalier du Palais de Barcelonne, causant avec Sant-Angel, le Grand Trésorier. Un homme du peuple se glissa près du Roi, & lui porta un coup d'un poignard qu'il vouloit lui enfoncer dans la gorge, mais dont toute la force fut amortie par une chaîne d'or que le Roi portoit au col. Ferdinand ne fut blessé que très-légerement. On saisit à l'instant le coupable dont on ne put tirer autre chose dans l'horreur des tortures, sinon qu'il avoit voulu tuer Ferdinand, pour re-

Un insensé tente de poignarder Ferdinand : il est puni.

1493. couvrer la Couronne d'Arragon que ce Prince lui avoit ravie, & lui retenoit injustement. Ferdinand vouloit qu'on fît grace à cet insensé, & qu'on le renfermât pour le reste de sa vie. Mais le Conseil de Barcelone crut devoir un exemple au monde. Le malheureux fut écartelé dans la grande Place.

Préparatifs pour le nouveau monde.

Cependant les Rois, occupés sans cesse du nouveau monde, brûloient de voir les découvertes de Christophe Colomb s'étendre & se convertir en conquêtes. Dix-sept Vaisseaux furent remplis de toutes les choses qu'on crût nécessaires pour fonder une Colonie. On embarqua du froment, des grains, des légumes de toute espece, que la fertilité du terroir promettoit de multiplier; des ferremens, des instrumens pour travailler aux mines, & pour purifier l'or; des marchandises pour commercer avec les Insulaires, & pour les gagner; des chevaux qui étoient inconnus dans ces Isles, & dont les Espagnols se promettoient de grands avantages. Douze cens Volontaires armés, parmi lesquels on comptoit beaucoup de

Gentilshommes, & trois cens Artisans de tous métiers furent destinés à suivre Colomb, & à poser les premiers fondemens de ce grand établissement qui devoit coûter tant de peines; tant de sang & tant de crimes. L'amour des Rois pour la Religion leur fit choisir aussi douze Prêtres qui devoient faire germer la Foi Catholique parmi les Indiens, & maintenir la subordination & la concorde parmi les Espagnols. Colomb partit de la Baye de Cadix le 5 Septembre, encouragé par l'admiration & les vœux de toute la nation. Croyant avoir vaincu les plus grandes difficultés, il jouissoit par avance de toute la gloire qu'il a achetée depuis si cherement. Un de ses freres nommé Dom Diegue Colomb, partit avec lui; un autre qui étoit en Angleterre alors, le joignit peu de mois après à l'Isle Espagnole. Ses deux fils, encore dans l'enfance, resterent en Espagne Pages de la Reine.

1493.

Colomb s'embarque une seconde fois.

Fin du Tome premier.

Carillo aid Arch Bp

Toledo —

Ximines

v Africano

II Duke of Viseo

Emanuel

